Sobibor, martyre et révolte

de Miriam Novitch,

a été édité en mai 1978 par deux amis de Miriam, Françoise Zylberberg et René Viénet,

dans le cadre du Centre de publication Asie orientale de l'Université Paris 7,

quelques années après que Françoise et René aient traduit en français et distribué le film de Miriam, produit par le Kibboutz Maison des Combattants des ghettos :

Ne laissons pas les morts enterrer les morts (The 81st Blow)

Ce livre a été réédité par les Editions René Viénet, à Belaye, après le décès de Miriam, et de Françoise (qui en était la gérante).

Il est mis en ligne, en novembre 2022, en hommage à ces deux femmes remarquables

Miriam Novitch
Sobibor, martyre et révolte.

Miriam Novitch

Sobibor

martyre et révolte

Documents et témoignages présentés par Miriam Novitch

Centre de publication
Asie orientale
Université Paris 7

DU MÊME AUTEUR :

La vérité sur Treblinka, Presses du Temps Présent, Paris, 1967.

La révolte du ghetto de Varsovie, Presses du Temps Présent, Paris, 1968.

L'extermination des Tziganes, A.M.I.F., Paris, 1969.

Le passage des barbares, Presses du Temps Présent, Paris, 1972.

Le chant du peuple juif massacré, traduction du yiddish du poème d'Itzhak Katzenelson, Marseille, 1975. (En collaboration avec Suzanne Der.)

Miriam Novitch a également réuni l'importante documentation cinématographique et photographique qui a servi au montage du film *Le 81e coup (Ne laissons pas les morts enterrer les morts...).*

Ce volume, le trente-septième de la Bibliothèque asiatique, collection dirigée par René Viénet, a été achevé d'imprimer sur les presses de l'Imprimerie Ch. Corlet — 14110 Condé-sur-Noireau, pour le compte du Centre de publication Asie orientale, le 2 mai 1978.

Dépôt légal : 2e trimestre 1978

Table des matières

Les illustrations proviennent des archives du musée du kibboutz Lohamei Haghetaot (les combattants des ghettos), Israël.

Les dessins, retrouvés après la guerre dans le bourg de Chelm, sont de Joseph Richter, tombé dans les combats de partisans.

A Sacha Petcherski, à Léon Feldhendler, à tous les organisateurs de la révolte de Sobibor. Aux millions de victimes du génocide nazi.

Qui répondrait en ce monde à la terrible obstination du crime, si ce n'est l'obstination du témoignage. Albert Camus (extrait de la préface à Laissez passer mon peuple *de Jacques Mery).*

Préface

Trente ans après... De nos jours encore, l'holocauste des Juifs, au cours de la Deuxième Guerre mondiale, affecte profondément, et de manières diverses, la sensibilité de nos contemporains. C'est sous cet angle qu'il convient notamment de considérer la négation pure et simple, encore si fréquente ; une réaction qui me paraît reposer le plus souvent sur une esquive semi-consciente des responsabilités de l'Occident, plutôt que sur une idéologie « néo-nazie » concertée. Quant au grand public, qu'on peut croire généralement informé, puisque le chiffre de six millions de victimes est indiqué dans les manuels scolaires, il n'a pas envie d'en savoir davantage, si ce n'est, comme nous l'apprennent certains livres de poche, à la faveur d'un piment sado-érotique, ou alors au contraire, avec évacuation de l'horreur proprement dite (cf. Le journal d'Anne Frank). *On peut enfin s'interroger sur l'attitude de la jeunesse scolaire. D'après mes observations, il s'agit pour elle de quelque chose de parfaitement inconcevable... Mais cette réaction saine s'intègre dans son refus bien connu du monde des adultes (« contre-société lycéenne ») ; ce qui conduit facilement une frange anarchisante ou même « fascisante » à s'identifier au contraire positivement aux nihilistes du IIIe Reich.*

Quoi qu'il en soit dans le détail, faire accepter la vérité nue des camps d'extermination n'est pas une tâche de tout repos. C'est à cette entreprise que Miriam Novitch a consacré sa vie depuis plus de trente ans, avec une totale abnégation. Oui, plus de trente ans ; je me souviens comment à mon retour du procès de Nuremberg, elle est venue me trouver à Chevreuse où j'habitais à l'époque, pour me

montrer la première liasse de témoignages de survivants qu'elle avait recueillis. Dans la présente collection de documents, elle nous renseigne sur l'une des six grandes usines de la mort, la moins connue peut-être : Sobibor, dans l'est de la Pologne.

En d'autres écrits, dont certains sont restés inédits, Miriam Novitch a traité de la mise en condition progressive des bourreaux. « Après 1935, après la promulgation des lois de Nuremberg, la propagande antisémite s'intensifie dans le IIIe Reich. On lance les slogans, on compose des chansons, on tourne des films, on organise des expositions. Aux réunions publiques comme dans les écoles, on n'oublie jamais de mettre en évidence le rôle néfaste des Juifs. C'est ainsi que sont jetées les fondations des chambres à gaz ; c'est ainsi que sont formés des hommes qui, sans hésiter, feront tourner les moteurs à gaz, ou ouvriront les boîtes de Zyklon B, afin d'asphyxier des millions d'hommes, de femmes et d'enfants. » On peut ajouter qu'en dépit de l'inévitable pulsion du sadisme, la majeure partie de ces hommes ne s'acquittaient pas de gaieté de cœur de leur tâche très spéciale.

Heinrich Himmler ne l'ignorait pas, qui un jour s'épanchait à une réunion de chefs SS comme suit :

« Je voudrais aujourd'hui parler de l'évacuation des Juifs, de l'extermination du peuple juif. Voilà une chose dont il est facile de parler... Le peuple juif sera exterminé, dit chaque membre du parti, c'est clair, c'est dans notre programme : élimination des Juifs, extermination, nous ferons cela. Et puis, ils viennent, 80 millions de braves Allemands, et chacun a son "bon" Juif. Evidemment, les autres, ce sont des porcs, mais celui-là, c'est un Juif de première qualité. Pas un de ceux qui parlent ainsi n'a vu les cadavres, pas un n'était sur place. La plupart d'entre vous savent ce que c'est que de voir un monceau de 100 cadavres, ou de 500, ou de 1 000. Etre passé par là, et en même temps, sous réserve des exceptions dues à la faiblesse humaine, être restés des hommes décents, voilà qui nous a endurcis. » (Octobre 1943.)

De tels propos suggèrent l'existence, aux temps du IIIe Reich, d'une sorte de cruel « surmoi collectif antisémite ». Voici encore à l'appui le témoignage d'un soldat allemand de l'armée régulière : « A Nowogrodek, l'extermination a été l'œuvre d'un commando SS qui, par idéalisme, s'acquittait de ses tâches sans faire usage de schnaps. »

Il faut convenir que la nouvelle génération des admira-

teurs d'Hitler, des chevaliers de la croix gammée américains aux jeunes collectionneurs parisiens de souvenirs nazis, ignore tout d'un idéalisme de ce genre.

Du reste, dans le cas des SS authentiques, l'accoutumance venait vite à la rescousse, surtout dans le cas des tueurs professionnels, ceux qui avant d'opérer dans les camps de la mort, s'étaient fait la main sur les pensionnaires des asiles d'aliénés et autres malades en Allemagne même (programme dit de l'Euthanasie, rendu exécutoire par un ordre secret d'Hitler du 1er septembre 1939). Mais laissons encore la parole à Miriam Novitch :

« Le premier établissement de l'euthanasie fut créé à Brandenburg en Prusse, dans une prison désaffectée. D'autres suivirent à Grafeneck dans le Wurtemberg, à Sonnenstein en Saxe, à Hadamar en Hesse, à Bernburg/Saale en Thuringe, et à Hartheim en Autriche (les deux commandants du camp de Sobibor, Franz Stangl et son successeur Franz Reichleitner, venaient justement de Hartheim).

» On ne connaît pas le chiffre exact des victimes de l'euthanasie. Selon Stangl, 13 000 malades allemands furent tués dans le seul établissement de Hartheim (il indiquait ce chiffre au cours de son procès, qui eut lieu à Düsseldorf en mai 1970). »

Sous la pression des Eglises, et après que d'authentiques manifestations populaires aient eu lieu, à proximité des établissements « euthanasiques », les dirigeants du IIIe Reich estimèrent préférable, en août 1941, de suspendre cette extermination-là. En principe, elle devait être reprise au lendemain de la victoire finale. Le personnel spécialisé fut alors affecté à la « solution finale de la question juive ». Miriam Novitch nous apprend que ces tueurs étaient au nombre de quatre-vingt-douze :

« C'est ainsi qu'Erwin Lambert, un maître charpentier de Stuttgart, qui avait construit pour l'euthanasie les chambres à gaz de Hartheim, de Hadamar et Sonnenstein, fut affecté en Pologne à la même tâche. Il camouflera les chambres à gaz de Sobibor en salles de douche comme il l'avait fait dans les établissements allemands. Il saura les isoler hermétiquement afin que l'oxyde de carbone ne s'en échappe pas et puisse tuer les victimes à coup sûr.

» Auparavant, les quatre-vingt-douze experts avaient été intégrés à un détachement SS cantonné à Trawniki, en Pologne. Après avoir reçu une instruction militaire, ils furent séparés en trois groupes, formant des commandos d'avant-

garde (Vorkommandos), *respectivement chargés d'installer trois camps d'extermination : Sobibor et Belzec, à l'est de Lublin, et Treblinka, plus au nord.* »

L'information recueillie par Madame Novitch lui permet de décrire d'une manière précise l'installation et le mode de fonctionnement du camp de Sobibor :

« La construction de Sobibor commença fin février ou début mars 1942 : le « Vorkommando » était dirigé par l'officier SS Christian Wirth, l'un des premiers dirigeants de l'euthanasie. Par la suite, un personnel stable de détenus, exemptés de la mort immédiate, fut affecté aux travaux d'agrandissement et d'amélioration. Les témoignages nous apprennent qu'en avril 1943, on commença à construire le casino destiné aux SS ; une salle spéciale de cinéma fut prévue pour la garde auxiliaire ukrainienne.

» A ce stade, les travaux étaient dirigés, du point de vue technique, par des entrepreneurs privés. Le commandant Stangl, qui arriva à Sobibor le 28 avril 1942, supervisait la construction.

» Les chambres à gaz étaient au nombre de cinq, d'une superficie de près de cinquante mètres carrés chacune. La capacité globale était de deux mille personnes environ. Les victimes entraient par une « porte ouest » ; les cadavres étaient évacués par la « porte est ». Ils étaient alors chargés sur les wagonnets d'un chemin de fer à voie étroite et transportés vers les fosses communes, auxquelles on substitua par la suite (pour mieux supprimer les traces ?) de gigantesques bûchers.

» Les toutes premières victimes de Sobibor furent un groupe de 150 Juifs de Wlodawa, une petite bourgade située à proximité. Ils furent suivis par des milliers d'autres, originaires de Hrubieszow, de Krasnystaw, de Mielec et d'autres villes de la région. Les récits des rescapés nous apprennent que les déportés de Pologne, c'est-à-dire la grande majorité, étaient roués de coups et férocement cravachés dès leur sortie des wagons ; sans doute s'agissait-il d'une mise en condition destinée à s'assurer du maximum de docilité. Par contre, les déportés de l'ouest, qui en général n'avaient aucun soupçon du sort qui les attendait, étaient autant que possible maintenus dans cet état d'esprit, et invités d'une voix calme à se déshabiller dans les « bains-douches ».

Les techniques mises au point dans les usines de la mort sont assez généralement connues ; le grand public n'ignore pas que dans le IIIe Reich, on gazait *les Juifs. A*

l'oxyde de carbonne dans les « camps polonais », et au Zyklon B à Auschwitz, l'établissement le plus perfectionné. Il se peut que le procédé ait été suggéré par Adolf Hitler lui-même (1).

En revanche, ce qui est ignoré même par les lecteurs spécialement intéressés par l'histoire des persécutions raciales, c'est-à-dire en premier lieu par les lecteurs juifs — ignoré au point d'avoir laissé se répandre la légende des six millions de martyrs, morts sans avoir tenté de se défendre, morts « comme des moutons » — ce sont les hauts-faits de la résistance et des révoltes dans les camps.

Les témoignages recueillis par Miriam Novitch nous montrent que de nombreuses tentatives de rébellion eurent lieu dans tous les camps de la mort, et qu'en fin de compte, l'action exterminatrice fut interrompue à Sobibor, comme elle le fut à Treblinka, en résultat d'un soulèvement couronné de succès !

Ces mêmes textes nous font connaître, à travers des récits souvent malhabiles, les divers ressorts de la révolte juive. Il en est au moins un parmi eux, qui se laisse qualifier de spécifique. Certes, les révoltes des esclaves sont de tous les temps et de tous les lieux, comme l'est la soif de vengeance. Ainsi que l'exprime Haïm Treger, l'un des rescapés : « Nous autres, les Juifs, les êtres les plus malheureux du monde, nous avons coupé les têtes des assassins d'enfants, nous avons logé des balles dans ces têtes de crapules, dans ces crânes de sadiques. » Mais au-delà, ces hommes étaient animés par la passion de survivre, afin de pouvoir témoigner. *Mission tragique, qui peut consumer les âmes, dont la majorité des survivants restent encore marqués ; mission terrible que le survivant Herszel Zukerman résume ainsi : « Survivre à Sobibor ne signifie pas encore vivre » ; et que le chef de la révolte, le lieutenant « Sachka » Petcherski, formulait d'une autre façon : « Il nous est interdit de renoncer à la vie, nous devons vivre pour nous venger. »*

Dans les faits, la révolte du 14 octobre 1943 fut minutieusement préparée par une poignée de détenus, dans le plus grand secret, mais en vue de la survie du plus grand

(1) Dans *Mein Kampf,* rédigé par Hitler en 1924, on relève, tout à la fin, la réflexion suivante : « Si au début de la guerre ou au cours de celle-ci, douze cents ou quinze cents de ces corrupteurs hébraïques du peuple avaient été plongés dans un gaz asphyxiant... le sacrifice de millions de soldats n'aurait pas été inutile » (462e édition de 1939, p. 772).

nombre, l'idée des futurs témoignages *étant toujours sous-jacente. On se reportera à ce sujet aux récits qui suivent, et plus spécialement à ceux du lieutenant Petcherski et des autres participants actifs. On verra que d'autres épreuves attendaient les rebelles, les vainqueurs ; dans la Pologne occupée, la survie dans les forêts imposait une lutte de tous les instants, tout comme la survie dans les camps.*

C'est encore à Miriam Novitch qu'il convient de laisser la parole pour tirer le bilan à la fois statistique et éthique :

« En ce qui concerne le nombre des victimes, la Commission d'investigation des crimes nazis en Pologne s'est arrêtée aux chiffres suivants :

Belzec — 600 000 victimes
Sobibor — 250 000 victimes
Treblinka — 800 000 victimes

» Dans le cas de Sobibor, les témoignages des survivants suggèrent que le chiffre de 250 000 victimes est inférieur à la réalité.

» Tout comme à Treblinka, plusieurs groupes de Tziganes, en plus des Juifs, furent gazés *à Sobibor.*

» En 1967, j'ai visité l'emplacement de ce camp de la mort, et j'y ai recueilli quelques objets ayant appartenu aux victimes, que j'ai trouvé enfouis dans les sables des carrières ou dans la mousse. Je les recueillais avec la même ferveur que les témoignages qui suivent. Les objets disparates vont peu à peu disparaître. Mais les témoignages resteront.

» Je voudrais espérer que ces tragiques récits continueront à servir d'avertissement, qu'un jour arrivera où cesseront à jamais toutes les discriminations, génocides et guerres, et que la Paix — Chalom — ce rêve de nos prophètes, s'instaurera sur la terre toute entière.

» Et puisque si peu de témoins ont survécu, ayons donc la patience de les écouter tous, malgré les longueurs et les répétitions. Les écouter, n'est-ce pas rendre hommage non seulement aux martyrs et combattants de Sobibor, mais encore à ceux de tous les enfers nazis. »

Léon Poliakov

Introduction

Avant Sobibor

En Allemagne, comme on le sait, l'antisémitisme fut une doctrine d'Etat bien avant la guerre de 1939-45. Pain béni des propagandistes nazis, il devint partie intégrante de la « philosophie de la vie » *(Weltanschauung)*. Le fameux slogan « *die Juden sind unser Unglueck* » (les Juifs sont notre malheur) devint le crédo d'hommes politiques et d'intellectuels. De tout temps, le peuple juif fut le bouc émissaire idéal pour des ratés, des incapables, sans scrupules et avides. L'antisémitisme mènera l'Allemagne nazie à Sobibor. Nous retrouverons dans le personnel de Sobibor des médecins, des chimistes, des musiciens, des fonctionnaires, aux côtés de simples ouvriers et paysans.

Hitler et son parti prennent le pouvoir le 30 janvier 1933. Voilà le moyen tout assuré pour réaliser un programme chéri : extirper du corps allemand les Juifs, racialement inférieurs. *(Die rassisch Minderwertigen aus dem deutschen Volkskoerper ausmerzen.)*

Tout d'abord, il faut exclure les Juifs de la vie publique. (Loi du 7 avril 1933, RGBL I.S. 175 ff. *Reichsbuergergesetz* du 15 septembre 1935, RGBL I.S. 1146.)

Par la loi de « Protection du sang allemand et de l'honneur allemand » *(Gesetz zum Schutze des deutschen Blutes und der deutschen Ehre)* du 15 septembre 1935, un Allemand n'a plus le droit d'épouser une Juive, pas plus qu'un Juif d'épouser une Allemande.

Après 1935, la propagande antisémite s'intensifie. Des sommes énormes sont dépensées. On lance des slogans, des chansons, des films avec participation d'artistes de talent,

des expositions « documentaires ». Dans chaque réunion publique d'adultes, de jeunes ou même d'enfants, on n'oublie pas de mettre en évidence le rôle néfaste des Juifs. C'est ainsi que se construisent les fondations des futures chambres à gaz. Dès lors, on commence à former des hommes qui sans hésiter un seul instant mettront en marche des moteurs à gaz à Belzec, à Sobibor, à Treblinka, ou encore ouvriront à Auschwitz, à Majdanek, des boîtes de Zyclon B sans aucune hésitation et les verseront sur la tête d'hommes, de femmes et d'enfants afin de les tuer parce qu'ils sont Juifs.

Les propagandistes antisémites verront sans la moindre émotion comment leurs idées se transforment en foules compactes de déportés, torturés et martyrisés, allant à la mort.

L'antisémitisme étouffera dans les âmes de gens apparemment bons tout sentiment de pitié et de solidarité humaine. Ils seront insensibles au martyre des Juifs, ils deviendront ainsi les complices des crimes commis à Sobibor.

La nuit de cristal

Le premier fruit empoisonné de la propagande antisémite fut la nuit de cristal du 10 novembre 1938.

Un jeune juif, Herszel Grynszpan, décide de réagir à cette vague de mensonge et d'injustice. Sa famille, demeurant à Hannovre a été chassée de chez elle et déportée. Nous sommes en 1938. Herszel supprime un hitlérien, Ernst von Rath, fonctionnaire de la légation allemande de Paris. Excellent prétexte pour les nazis de transformer les paroles de haine en actes de violence et de meurtre.

Dans la nuit du 9 au 10 novembre 1938, les SA et les SS déclenchent, à l'instigation du ministre de la Propagande Goebbels, un véritable assaut contre la population juive en Allemagne. On pille les magasins et les appartements, on incendie les synagogues. On impose une contribution exorbitante à la communauté juive (2). C'est aussi en no-

(2) Il s'agissait d'un billion de marks, l'équivalent de 400 millions de dollars. (Témoignage de Gœring. *Procès des grands Criminels de Guerre*, vol. IX, p. 276-278. Pub. angl. voir Hilberg, p. 24.)

vembre 1938, qu'a lieu l'arrestation de vingt mille Juifs et leur déportation vers les premiers camps de concentration, Dachau et Buchenwald (3).

Le jeune Herszel, emprisonné en France, sera livré par la police de Vichy à l'occupant nazi en 1940 ; après un internement à Sachsenhausen, sa trace se perdra à la prison de Magdebourg (4).

Nous sommes en 1938. Des Juifs voudraient fuir aussi loin que possible ce régime de voleurs, de brigands et d'assassins, mais où aller ? Aux U.S.A. ? En Amérique du sud ? Les frontières sont fermées. Seuls les riches, quelques intellectuels, des célébrités pourront fuir et trouver abri hors de l'Allemagne nazie. Mais la masse des gens pauvres d'Allemagne, de Pologne, des pays Baltes, ne peut fuir nulle part. Elle restera sur place, comme les petits boutiquiers et les artisans de Paris. Ils seront tous déportés vers les camps de la mort, de pair avec les quelques intellectuels et commerçants juifs qui en 1938 et 1939 réussirent à quitter l'Allemagne et trouver abri en France et en Hollande. En 1942-43 ils seront arrêtés partout. Plus de trente mille Juifs déportés de Hollande, mourront au seul camp de Sobibor.

« Où aller ? Closes sont toutes les portes,
Cadenassés tous les passages... »

disait dans son refrain un chant anonyme en yiddish, composé à cette époque.

Conformément à la loi du 4 juillet 1939, appliquée en Allemagne et dans l'ensemble des pays occupés par la Wehrmacht, les Juifs vont passer sous l'administration de la fameuse R.S.H.A. (Service central de Sécurité du Reich).

Le 1er septembre 1939 l'Allemagne nazie déclenche la guerre contre la Pologne et le 22 juin 1941 contre l'U.R.S.S., deux pays massivement peuplés de Juifs.

On se perd en conjectures au sujet de la date exacte à laquelle fut donné l'ordre de procéder à la « solution finale » de la « question juive ». On suppose que ce fut au printemps 1941, avant l'attaque contre l'U.R.S.S., au mo-

---

(3) Un des SS qui fera partie plus tard du personnel de Sobibor fut Hans Heinz Schuett. Il prit part au pogrome de la nuit de cristal. Il fut condamné à trois ans de prison. Il témoigna au second procès de Treblinka à Düsseldorf, en juillet 1970.

(4) Déposition du juge nazi Lutz, témoin au procès de Diewerge (collaborateur de Goebbels) à Essen, en février 1967. (Note personnelle de l'auteur.)

ment où furent crées des « *Einsatzgruppen* » (commandos spéciaux d'extermination). Le procès d'Eichmann à Jérusalem a mis une autre date en lumière, celle de septembre 1939, que nous croyons fermement être la bonne.

Au procès des grands criminels de guerre à Nuremberg en 1946, le général Erwin Lahousen, agent du contre-espionnage allemand, déclare que dès le mois de septembre 1939 Hitler avait décidé le massacre des Juifs. Cette décision était connue de son entourage le plus proche. Mais il n'avait pas encore donné d'instructions détaillées pour l'exécution de son plan. Cela découle du procès verbal de la réunion organisée le 27 septembre 1939, quatre semaines après le début de la guerre, par Heydrich. Le 21 septembre (donc à peine trois semaines après le début des hostilités) ce même Heydrich, chef de la Gestapo, avait envoyé une lettre express, contenant une série de recommandations pour faciliter les futurs massacres en masse. Cette lettre express de Heydrich et le compte rendu de la réunion du 27 septembre 1939 furent présentés à l'accusé Eichmann durant son procès à Jérusalem en 1961 (5). Les deux documents parlent du « but final » qui devait être tenu secret. L'accusé était à la réunion du 27 septembre, puisque son nom figure parmi les présents. Il avoua : « Après avoir lu ces documents je pense aujourd'hui que l'ordre d'extermination des Juifs n'a pas été donné par Hitler au début de la guerre germano-russe, comme je le croyais d'abord, mais que cette idée prit corps déjà au moment de la rédaction des instructions suivantes :

1) Les Juifs de Pologne doivent être transférés dans les grandes villes.

2) Les Juifs du Reich doivent être transférés en Pologne.

Il faut noter et insister sur le fait que ce sont les participants à la conférence du 27 septembre 1939 qui se firent une triste renommée dans l'exécution des massacres en rase campagne et pour les mises à mort dans les chambres à gaz ; nous y retrouvons en effet :

— Le général SS Otto Ohlendorf, chef de l'Einsatzgruppe D, qui, de son propre aveu, a fait fusiller 90 000 Juifs.

— Le colonel SS Josef Walter Rauff, spécialiste des chambres à gaz itinérantes.

---

(5) Documents T 164 et 165. Léon Poliakov, *le procès de Jérusalem,* Paris, 1963.

— Le général SS Arthur Nebe, commandant de l'Einsatzgruppe B.

— Le colonel SS Damzog, chef de la Gestapo de la Wathegau, où fut construit le premier camp de la mort à Chelmno.

— Le général SS Streckenbacher, ex-chef de la police du gouvernement général.

— Le SS Erich Naumann, un autre général SS et le chef de l'Einsatzgruppe C.

— Eichmann et d'autres compères, répondant tous du crime de génocide.

Le 1er septembre 1939, le IIIe Reich attaque la Pologne. La Seconde Guerre mondiale commence. Trois semaines après prend fin la campagne de Pologne.

Dès le 10 octobre 1939 Hitler signe l'ordonnance par laquelle est constitué le Gouvernement général, qui devait comprendre le district de Cracovie, de Radom, de la capitale polonaise Varsovie, celui de Lublin et de la Galicie.

Le docteur Hans Frank est nommé gouverneur général et le docteur Josef Buhler devient son adjoint, tous deux antisémites fanatiques (6).

Le Gouvernement général contrôlait une superficie de 150 000 km et une population d'environ vingt millions de personnes, dont près de deux millions cinq cent mille Juifs.

Avant que ne commence le massacre, il fut procédé à une virulente campagne de propagande antijuive. De plus, les autorités du Gouvernement général prennent rapidement de nombreuses mesures discriminatoires à l'encontre de la population juive.

Le 23 novembre 1939 paraît l'ordonnance de l'Etoile juive. Les personnes et entreprises juives doivent avoir un insigne spécial. Par les deux ordonnances du 20 novembre 1929 et du 1er mars 1940, les fonds juifs sont bloqués dans les banques, aucun Juif ne peut percevoir d'argent liquide.

L'ordonnance du 16 décembre 1939 défend aux Juifs d'employer des non-Juifs ; ils sont exclus des caisses de Sécurité sociale.

Le 24 janvier 1940 paraît un autre ordre qui oblige tous les Juifs à déclarer tous leurs avoirs. A partir du 26

---

(6) Après la guerre Hans Frank sera condamné à mort par le Tribunal militaire de Nuremberg et exécuté en 1946. Buhler, participant à la Conférence de Wannsee, sera exécuté en Pologne en 1948.

janvier 1940 il est défendu aux Juifs de prendre le train. Tous les Juifs âgés de quatorze à soixante ans doivent se faire recenser en vue des travaux obligatoires.

Enfin, par l'ordonnance du 13 septembre 1940, des 29 avril et 15 octobre 1941, les Juifs ne peuvent plus changer de domicile sous peine de mort.

Pris dans l'étau

Au mois de mai 1940 l'école de police de Pretsch-sur-Elbe, celles de Duenen et de Schmiedeberg sont utilisées pour y former les quatre « Einsatzgruppen » A B C D, chargés du massacre en masse des Juifs et d'autres ennemis du régime.

Les intellectuels de la Propagande ont veillé à donner du Juif une image abjecte. Les Juifs n'avaient aucun moyen pour répondre aux mensonges. Rosenberg et ses sbires avaient même remis en circulation à grands renforts de publicité la publication « Les Protocoles des sages de Sion », un écrit archi-faux, fruit des manigances de la police tzariste.

Dès le 22 juin 1941, des commandos de SS suivront les armées régulières de près, dans un but qui ne restera pas longtemps équivoque. Des milliers, des centaines de milliers de gens innocents seront tués en rase campagne, dans des ravins et des forêts. Les malheureux étaient forcés de se déshabiller, (comme ils devaient le faire plus tard à Sobibor et dans d'autres camps de la mort) sous la surveillance des SS, des policiers ou des soldats de la Wehrmacht, munis de cravaches. Une fois déshabillés, ils étaient tués par des rafales de mitrailleuses. De nombreux documents concernant ces fusillades en masse ont été déjà publiés, ainsi que des témoignages d'Allemands, tel celui de l'ingénieur Grabbe sur l'extermination des Juifs de la ville de Dubno.

Dans les territoires occupés de l'Union soviétique, on massacrait les Juifs dans des ravins ou à la lisière des bois. Les assassins des commandos d'extermination n'avaient guère été empêchés dans l'accomplissement de leur tâche. Mais ce moyen, comme celui des premiers camions « tueurs d'âmes » (*douchegoubki* — surnom donné par la population) s'avérait insuffisant. Il fallait aux hitlériens des moyens plus efficaces pour supprimer des millions de Juifs. Le 20 janvier 1942, à la fameuse conférence de Wannsee on donna un chiffre de onze millions de Juifs

à annihiler. A cette conférence, comme l'avait précisé Eichmann à son procès de Jérusalem en 1962, on ne discutait plus s'il fallait tuer les Juifs, ou les laisser en vie, mais comment parvenir à les exterminer tous.

Concentration d'abord

Pour faire suite aux recommandations de Heydrich faites lors de la conférence du 27 septembre 1939, on cherchait à concentrer les Juifs de Pologne dans les grandes villes et à faire transférer les Juifs d'Allemagne en Pologne. On les interna dans les quartiers d'accès facile aux chemins de fer, en vue de futures déportations vers les camps de la mort.

Il y aura ainsi à Varsovie une concentration de cinq cent mille personnes. On y rassemblera non seulement les Juifs habitant les bourgs voisins, mais aussi les Juifs d'Allemagne. Comme nous le verrons par les témoignages présentés plus loin, seront transférés dans d'autres villes polonaises des Juifs déportés d'Allemagne, d'Autriche et de Tchécoslovaquie. Au printemps 1942, ces déportés seront parmi les premières victimes de Sobibor, de Belzec et de Treblinka.

La machine se met en marche

Le 31 juillet 1941, Gœring écrivit à Heydrich : « Pour réaliser le but qui vous a été d'ores et déjà assigné le 21 janvier 1939 en vue d'apporter une solution adéquate à la question juive dans la mesure du possible et suivant les besoins du moment, par l'émigration ou l'évacuation, je vous charge par la présente de procéder à tous les préparatifs nécessaires au point de vue administratif, pratique et matériel, en vue de la solution finale de la question juive dans la zone d'influence allemande en Europe. »

« Je vous charge également de me soumettre prochainement une proposition générale relative aux mesures qui devront précéder l'application dans le sens souhaité de la solution finale de la question juive (7). »

Pour faire suite à l'ordre reçu de Gœring du 31 juillet

---

(7) Léon Poliakov, *Le procès de Jérusalem*, Paris, 1963, p. 158-159.

1941, Heydrich ordonne la construction des camps de la mort dans le Gouvernement général.

Après l'exécution de Heydrich par des patriotes tchécoslovaques, le 5 juin 1942, l'action d'extermination et de récupération des biens des victimes sera désignée sous le nom d'« Action ou Einsatz Reinhard ».

Le rôle des SS dans les massacres en masse est suffisamment connu. Le Reichsfuehrer SS Heinrich Himmler suivit de près lui-même l'action Reinhard. Il visita Sobibor et autres camps de la mort. C'est lui-même qui va signer les ordres concernant les déportations, se servant du cryptonyme « Umsiedlung » (transfert) pour cacher la vérité.

Les forces policières engagées dans la solution finale

Les forces de police furent placées au Gouvernement général sous les ordres du Chef suprême de la SS et de la police (Hoehere SS-und Polizeiführer, HSSPF), celui-ci était sous les ordres directs de Himmler.

Le premier chef suprême de la SS et de la police entre octobre 1939 et novembre 1943 fut le SS Obergruppenführer Friedrich Krueger. Il fut remplacé par le Obergruppenführer Wilheml Koppe, de novembre 1943 à janvier 1945. Krueger et plus tard Koppe avaient leur siège dans la capitale du Gouvernement général Cracovie (8).

Sous les ordres du chef suprême de la SS et de la police, le HSSPF, se trouvait la police d'ordre commandée par un chef (Befehshaber der Ordnungspolizei), le BdO, sous les ordres du HSSPF (Krueger et par la suite Koppe) se trouvait également la police de sécurité avec son chef, le Befehlshaber der Sicherheitspolizei, le BdS. Tous deux avaient leur siège à Cracovie.

Pour mieux soumettre le Gouvernement général à l'appareil de violence nazie, on plaça dans chacun de ces cinq districts polonais — Varsovie, Radom, Cracovie, la Galicie et Lublin — un chef de la SS et de la police (SS und Polizeiführer) un SSPF. Ces chefs de la SS et de la police étaient secondés par un commandant de la police chargée

---

(8) Le sort de Krüger n'est pas clarifié. Autant que je le sache, il tomba sur le front de l'est. Koppe ne fut pas jugé. Il est propriétaire en Allemagne de l'ouest, d'une fabrique de chocolat. (Informations de la presse. Archives personnelles de l'auteur.)

de l'ordre (Kommandant der Ordnungspolizei) KdO et par un commandant de la police de sécurité (Kommandantn-der Sicherheitspolizei) KdS, ces hommes avaient sous leurs ordres directs des milliers d'hommes de la police d'ordre, de la police de sécurité et de la gendarmerie.

Cet appareil dans son ensemble sert l'action Reinhard, c'est-à-dire la chasse aux Juifs, pour les conduire dans les divers Sobibor. Il sera extrêmement difficile de s'en échapper. C'est pourquoi il y eut si peu de survivants. Ils vont témoigner pour eux-mêmes et pour ceux qui n'ont plus de voix.

Au moment de la construction des camps de la mort nous trouvons aux postes des chefs SS et de la police dans le district de Cracovie le SS Oberführer Scherner qui remplaça le SS Oberführer Schwendler, estimé, paraît-il, insuffisamment capable pour la tâche qui l'attendait dans le district de Radom ; puis vint le SS Oberführer Boettcher, il remplacera le général SS Katzman, connu pour sa violence, ce dernier sera envoyé en Galicie, région fortement peuplée de Juifs, pour y prendre la place du SS Oberführer. Le général des SS de la police le Dr von Sammern Frankenegg sera envoyé à Varsovie où il restera pendant les déportations en masse et ce jusqu'à la révolte d'avril 1943 (9).

Tandis que les trois Oberführer Schwendler, Wiegand et Oberg quittaient la Pologne, c'est le SS et chef de la police du district du Lublin, l'ex-Gauleiter de Vienne Odilo Globocnick qui va rester sur place. Il sera chargé de réaliser l'action Reinhard.

A Lublin, Globocnik crée une section spéciale pour la « solution finale ». Il place le bureau sous la direction du SS Sturmbannführer Hermann Hoefle (10).

Sous les ordres du Sturmbannführer Hermann Hoefle, chef du bureau de Lublin, se trouvait le SS Oberführer Christian Wirth, un policier de carrière originaire de Stuttgart. C'est Wirth qui dirigera la construction des camps de la mort et il sera nommé inspecteur de trois camps : Belzec, Sobibor et Treblinka. Son titre sera « Inspecteur de commandos spéciaux de l'action Reinhard » (Inspektor des

---

(9) Au moment de la révolte du ghetto du 19 avril 1943, il sera remplacé par le fameux général SS Jürgen Stroop, chargé de mater la révolte des Juifs.

(10) Né le 19 juin 1911, celui-ci sera une des principales figures des massacres en masse. Arrêté, il se suicidera en 1962 à Vienne.

SS Sonderkommandos des Einsatzes Reinhard). Les subordonnés de Wirth l'avaient surnommé Christian le Sauvage (*der wilde Christian*) tant cet individu semblait avide de meurtre, cela même aux yeux de ses sbires. Le rescapé de Treblinka, Jankel Wiernik, nous donne son signalement : âgé d'une cinquantaine d'années, portant barbiche et pince-nez.

L'adjoint de Wirth fut le SS Untersturmführer Josef Oberhauser. Ce dernier dirigea également Belzec. Wirth et Oberhauser séjournaient surtout à Belzec. Après la guerre Oberhauser fut jugé en Allemagne de l'Est pour son activité dans les établissements d'euthanasie. Par manque de témoins il ne put être jugé pour ses crimes à Belzec, le seul survivant, un ingénieur de Lwow, Rudolf Reder, étant décédé.

Globocnik, en tant que chef des SS et de la police, SSPF, devait agir sous les ordres du Chef suprême des SS et de la police le HSSPF, — du Gouvernement général, Friedrich Krüger, mais en ce qui concerne les déportations des Juifs, Globocnik, passera outre, et sur ordre spécial de Himmler il sera en contact direct avec lui ou son chef du Quartier général de la SS et de la police, le général de la Waffen SS Karl Wolf (11).

Ceux de l'action Reinhard

Les constructeurs et le personnel de l'action Reinhard provenaient en majorité de l'action « Euthanasie ». Ils construisirent les trois camps de la mort : Belzec, Sobibor et Treblinka, et devinrent les principaux rouages de l'appareil du meurtre en masse.

L'action de l'euthanasie entre en vigueur en Allemagne dès le début de la guerre. Elle consistait dans la suppression par homicide d'êtres humains « indignes de vivre » *(lebensunwertigen Leben),* autrement dit, des malades mentaux et autres incurables.

Le décret de l'entrée en vigueur de cette action criminelle date du 1er septembre 1939. Les dirigeants nazis voulaient profiter de la guerre pour commettre des homicides, croyant que l'opinion publique prise par les soucis que

(11) Inculpé de complicité de meurtre de trois cent mille Juifs, jugé à Munich en 1946, il sera condamné à 15 ans de prison. Il sera libéré peu après.

toute guerre engendre, s'en désintéresserait. Leur calcul s'avéra erroné ; une vie « allemande », même celle d'un malade mental ou d'un paralytique, intéressait l'opinion publique.

A la tête de l'euthanasie se trouvait le Reichsführer SS, Heinrich Himmler, le second personnage de cette action, fut le chef de la Chancellerie du Führer, Philippe Bohler, celui-ci assisté dans ses efforts par le médecin particulier du Führer, Karl Brand. En 1945 Bohler se suicidera. Brand, condamné à mort par le Tribunal américain à Nuremberg, est exécuté en 1948.

Au service d'Hitler

Hitler et son parti n'ont jamais manqué de l'aide de soi-disant intellectuels. Les professeurs Heyde, Nietsche, Pfannenstiel, Krantz et autres furent très actifs dans l'euthanasie. Le professeur Kranz estimait, comme il l'a écrit dans la revue « NS Volksdienst » du mois d'avril 1940, qu'il y avait en Allemagne, grosso modo, un million de « bouches inutiles » à supprimer. Des cinéastes avaient fait un film à cette époque dans lequel ils démontrèrent tout le bien qui découlerait et les économies qu'on réaliserait, une fois l'Allemagne débarrassée de tous ces éléments improductifs. Selon eux, le pourcentage de malades mentaux parmi les Juifs était excessivement élevé (12).

Si nous ne retrouverons pas ces professeurs à Sobibor, nous retrouverons leurs disciples indirects, ceux qu'ils armaient moralement et intellectuellement leur fournissait la justification des effroyables crimes qu'ils allaient commettre.

Le même SS Scharführer Erwin Lambert, un charpentier de Stuttgart, qui avait construit pour l'euthanasie les chambres à gaz de Hadamar, Hartheim, Sonnenstein, fut envoyé en Pologne avec la même « mission » et à la fin de 1943 en Italie à Trieste. Il camouflera les chambres à gaz à Sobibor en chambres de douches comme il l'avait fait dans les établissements de santé. Il saura les isoler her-

---

(12) Une partie du film fut utilisée par Erwin Leiser et Miriam Novitch, dans un film de long métrage » Eichmann et le III[e] Reich », production du Praesens Film, Zurich, 1962. En été 1941 la société cinématographique Tobis fit un film justifiant l'euthanasie, sous le titre « J'accuse », histoire sentimentale d'un professeur qui, par amour, supprime sa femme.

métiquement afin que l'oxyde de carbone ne s'en échappe pas et puisse à coup sûr tuer les êtres humains s'y trouvant enfermés.

Les infirmiers professionnels provenant des établissements de l'euthanasie, auxquels on avait enseigné le métier d'assassins, seront aussi envoyés en Pologne, ainsi que les « incinérateurs » *(Brenners)*.

Les malades mentaux et autres « bouches inutiles » étaient rendus inconscients du sort qui les attendait. On leur administrait des somnifères, ou on leur faisait des piqûres de morphine. Aux victimes de Sobibor on mentait tout simplement « vous allez prendre un bain désinfectant, afin d'éviter des épidémies avant le long voyage vers l'Ukraine qui vous attend »... Si ce moyen ne suffisait pas pour calmer les victimes, il y avait des fouets, des cravaches, des coups de crosse et même des coups de sabre, selon les déclarations du rescapé Yankel Wiernik au premier procès de Treblinka à Düsseldorf, en 1965.

Le premier établissement d'euthanasie fut créé à Brandenburg en Prusse, dans une prison désaffectée. D'autres suivirent à Grafeneck, en Muenstigen, dans le Württemberg, à Sonnenstein près de Pirma, en Saxe, à Hadamar dans le district de Limbourg en Hessen, à Bernburg/Saale en Thueringen, ainsi qu'à Hartheim, en Autriche, dans un vieux château, servant d'asile près de Linz.

Les deux commandants du camp de Sobibor, Franz Stangl et son successeur Franz Reichleitner, venaient justement de Harthein.

On ne connaît pas le chiffre exact des victimes de l'euthanasie. On l'estime à soixante-dix mille environ. Pour Hartheim seulement selon Franz Stangl, treize mille malades furent supprimés. Stangl donna ce chiffre lors de son procès à Duesseldorf, en mai 1970.

Sous la pression de l'Eglise protestante tout particulièrement, les dirigeants du Reich se virent obligés de remettre à l'après-guerre la suite de la suppression en masse des incurables.

Selon Victor Brack, chef du personnel de la chancellerie du Führer, on continua pendant toute la guerre à tuer les enfants idiots. Alfons Klein, directeur adjoint de Hadamar, déclara à son procès en 1946 que trois mille incurables furent encore gazés pendant la guerre.

Le personnel spécialisé dans l'action Euthanasie ayant été privé de son sinistre emploi, les bureaux du T.4 furent remis à Globocnik pour son action Reinhard.

Une des lettres présentée au premier procès de Treblinka, envoyée par Globocnik, le 27 novembre 1943, mentionne le chiffre de quatre-vingt-douze spécialistes de T.4, mis à sa disposition.

En automne 1941 et au printemps 1942 les experts de l'euthanasie sont envoyés en Pologne au camp de Trawniki (13) près de Lublin, où ils reçoivent une instruction militaire. Ils sont séparés en trois groupes, formant des commandos de base (Vorkommandos), destinés à construire les trois camps de la mort : Belzec, près de Tomaszow-Lubelski au sud du district de Lublin ; Sobibor, près du village de Sobibor, à 8 km de Wlodawa, à l'est du district de Lublin ; Treblinka, sur la ligne du chemin de fer Varsovie-Bialystok, au sud-est d'Ostrow-Mazowiecki, près de Malkinia.

Un secret d'Etat

L'euthanasie fut considérée comme secret d'Etat. Tous les participants à cette action firent le serment du silence. L'action Reinhard fut également considérée comme secret d'Etat. Ceux, des hommes se trouvant à Trawniki qui n'avaient pas fait le serment du silence à Berlin, durent le faire à Trawniki.

Ils signaient un papier en ce sens : le membre du futur personnel des camps de la mort y déclare qu'il a été instruit par le Sturmbannführer Hoefle, commandant du bureau principal de l'Einsatz Reinhard, auprès du chef de la SS et de la police du district de Lublin, qu'il ne donnera aucune information ni verbale, ni écrite à qui que ce soit hormis ses collaborateurs, sur le parcours du « Judenumsiedlung » (transfert des Juifs).

Il fut précisé que le signataire de cette déclaration savait que tout secret d'Etat divulgué était sévèrement puni. On y précisait également qu'il était formellement interdit de prendre des photographies.

A Trawniki également, ceux qui n'avaient pas encore d'uniformes SS en recevaient.

---

(13) Ancien camp de prisonniers soviétiques qui moururent décimés par la faim. Lieu d'instruction pour la garde ukrainienne et d'internement pour dix mille Juifs de Varsovie, qui y furent massacrés le 3 novembre 1943.

La construction de Sobibor

La construction de Sobibor commença fin février ou début mars 1942. Les premiers travaux furent exécutés par l'un des « Vorkommandos » de Trawniki, sous la direction de Christian Wirth. Un médecin et un chimiste faisaient partie du « Vorkommando ». Les travaux de construction et d'amélioration continueront pendant toute l'existence du camp. Par la suite ils seront exécutés par le personnel stable du camp. Comme nous le verrons par les témoignages, au printemps 1943, on commença la construction d'un casino pour les officiers, on avait même fait des plans pour faire une salle de cinéma pour la garde ukrainienne. Comme à Treblinka, les travaux furent exécutés par des entrepreneurs privés, se servant des travailleurs forcés, polonais et juifs. Le 28 avril 1942, Franz Stangl, le futur commandant, arrivait à Sobibor. Il apporta avec lui du matériel divers reçu à Lublin et avait à sa disposition une grande somme d'argent en złotys polonais pour l'achat d'autre matériel. A partir de ce jour, Stangl dirigea la construction.

Chacune des nouvelles chambres avait dix mètres carrés et possédait deux portes, l'une à l'est, l'autre à l'ouest. Les victimes entraient par la porte ouest, les morts étaient évacués par la porte est. Les morts étaient chargés sur des wagonnets d'un chemin de fer de campagne et transportés vers les fosses communes ou les lieux d'incinération. A Treblinka aussi un chemin de fer à voie étroite fut pendant un certain temps destiné aux mêmes fins, mais le transport des morts se fit par la suite sur les brancards.

Au début on ensevelissait les corps dans des fosses de trente mètres sur quinze de superficie et de quatre à cinq mètres de profondeur. Dès l'hiver 1942, on n'enterra plus les morts, on les incinéra sur de larges bûchers.

Le camp était entouré d'un réseau de barbelés, d'une ceinture de mines et d'une fosse remplie d'eau. Des branches entrelacées dans les barbelés cachaient le camp de l'extérieur. Sobibor fut le seul camp de la mort ayant une ceinture de mines.

Au sud du camp N° 3 se trouvait le camp N° 4, nommé aussi « Nordlager », jamais achevé.

Les premières victimes du premier camp de la mort de Belzec furent les trente mille Juifs de l'ancienne communauté de Lublin. Les toutes premières victimes de Sobibor furent un groupe de cent cinquante Juifs déportés de

Wlodawa. Ils furent suivis de milliers de Juifs venant de Hrubieszow, Mielec, Krasnystaw.

Les bourreaux utilisaient le gaz ou les balles. Ces deux moyens furent aussi utilisés dans l'action de l'euthanasie. Comme nous le verrons dans les témoignages qui suivent, les déportés malades, invalides ou encore ceux qui osaient résister étaient supprimés par les armes à feu.

L'organisation du camp

Le Hauptsturmführer Thomalla fut le premier commandant du camp. Son sort n'a pas été élucidé. Il fut déclaré décédé en 1957. On retrouve son nom dans les témoignages sur le camp de Majdanek. Thomalla sera au camp avant sa mise en fonctionnement, il y restera peu de temps.

Le second commandant fut l'Oberlieutenant de police Franz Stangl, qui arriva au camp, comme nous l'avons précisé, le 28 avril 1942. Il y resta trois mois, jusqu'en juillet 1942. Sa famille habitait près du camp de la mort dans le village de Sobibor dans une propriété (Fischgut) à proximité d'un lac. Il fut envoyé ensuite au camp de Treblinka, il en sera le commandant jusqu'à la révolte du 2 août 1943, puis il fut envoyé en Italie.

Le troisième commandant fut Franz Reichleitner, qui mourut après la guerre sans être jugé.

Chacune des trois sections du camp avait un « Lagerführer » sous les ordres duquel se trouvaient la garde ukrainienne et les prisonniers travailleurs de force *(Arbeitshäftlinge).*

La garde ukrainienne était répartie en groupe de six hommes, à la tête desquels se trouvait un Volksdeutsche (Ukrainien d'origine allemande). Les prisonniers étaient groupés en commandos ayant à leur tête des capos. Au début le personnel SS n'avait pas de tâches rigoureusement déterminées, mais peu après s'efforçant d'améliorer la marche de l'appareil du meurtre, chaque SS avait une fonction très précise. Au moment de l'arrivée du convoi presque tous les SS se trouvaient à la rampe. Il y avait cinquante à cent Allemands et cent cinquante à deux cent cinquante Ukrainiens.

Le camp occupait une superficie de cinquante huit hectares et était situé directement sur la voie ferrée Chelm-Wlodawa. Dans la partie sud du camp, touchant la ligne

de chemin de fer, il y avait une voie latérale d'une longueur de huit cents mètres, posée sur un remblai qui menait directement dans le camp. Cette voie latérale existait avant la guerre, elle servait à l'exploitation de cette région très boisée. Les rails de chemin de fer se trouvaient à deux cents mètres de la limite du camp, à cinq cents mètres des chambres à gaz.

A la limite du camp il y avait un quai d'une longueur de quatre cents mètres, touchant le camp. Au bord du quai se trouvait le *Vorlager,* quartier d'habitation du personnel du camp. Le quai, tout d'abord, primitif, fut par la suite fortifié, sous la direction de Stangl.

Les quartiers du camp et leur utilisation

Le camp se composait du *Vorlager* et de quatre sections séparées par un réseau de barbelés. Nous en donnons une brève description, préférant laisser parler les rescapés.

Dans la section n° 1 ou *Lager* n° 1 se trouvaient les baraques dans lesquelles logeaient les prisonniers laissés temporairement en vie, les ateliers des artisans et les cuisines.

Dans la section n° 2 ou *Lager* n° 2, situé à la limite du *Vorlager,* se trouvaient les lieux de déshabillage *(Entkleidungsstätte),* les baraques servant d'administration et de dépôt aux biens abandonnés par les victimes.

A la limite du camp n° 2, un chemin étroit bordé des deux côtés par un réseau de barbelés, appelé « tuyau » *(Schlauch)* menait vers la section n° 3 ou *Lager* n° 3.

Le camp n° 3 avait, à ses débuts, trois chambres à gaz tout comme Tréblinka. Chacune pouvait contenir cinquante personnes.

Au sud des chambres à gaz, dans une annexe contiguë se trouvait un moteur à essence de deux cents chevaux provenant d'un tank russe capturé et ramené de Lwow à Sobibor. L'asphyxie se faisait à l'aide du gaz de combustion. Le gaz était amené aux chambres par des tuyaux dont les embouchures se trouvaient dans le plafond percé d'une lucarne permettant de surveiller l'opération de mise à mort. L'asphyxie durait vingt à trente minutes.

En automne 1942, la décision fut prise d'agrandir les chambres à gaz. On décida de même pour Tréblinka. Les mêmes constructeurs firent les travaux. Le SS Scharführer

Erwin Lambert (14) et le Scharführer Lorenz Hackenholt procédèrent aux constructions sous la direction de Christian Wirth. Les SS Kurt Gomerski et Erich Bauer faisant partie de l'équipe, déclarèrent lors de leur déposition au procès de Sobibor à Hagen, que les travaux durèrent trois semaines environ. Cinq charpentiers ukrainiens et un groupe de prisonniers y furent également employés.

Pour construire des nouvelles chambres à gaz, on avait fait sauter les anciennes fondations et on en avait construit des nouvelles de douze mètres sur quatre. Au lieu de trois chambres on en fit cinq pouvant contenir chacune soixante-dix à quatre-vingts personnes. On pouvait ainsi procéder à la mise à mort simultanée de quatre cents personnes et plus, s'il y avait des enfants parmi les déportés (15).

L'« hôpital »

Les malades, les infirmes, les enfants déportés sans leurs familles, étaient conduits du quai d'arrivée vers le camp n° 3, dans lequel se trouvait une fosse. Cette partie du camp s'appelait « l'hôpital » *(Lazarett)*. Près de la fosse les condamnés étaient tués par les balles de mitrailleuses tirées par des gardiens ukrainiens sous les ordres des Allemands.

Au début du fonctionnement du camp on conduisait les victimes à pied ou en camion vers ce lieu d'exécution. En été 1942, lorsque le chemin de fer à voie étroite, menant du *Vorlager* vers le camp n° 3, fut construit, on entassait les victimes dans des wagonnets ouverts et on les amenait vers « l'hôpital ».

Les témoignages qui suivent nous donneront d'autres détails sur le fonctionnement de Sobibor. Disons seulement qu'à Sobibor, comme dans les autres camps de la mort, Belzec et Treblinka, on laissait en vie un nombre très restreint de déportés, bien moins qu'à Auschwitz, par exemple, où, malgré la politique d'anéantissement, des convois entiers, dix à vingt-cinq pour cent des déportés, étaient épargnés. A Auschwitz, ces déportés étaient chargés de di-

---

(14) Lambert fut condamné à quatre ans de prison. Hackenholt ne fut pas jugé. Bauer reconnu à Berlin par les rescapés Esther Raab et Lerner, fut jugé à Berlin et condamné à la détention à vie.

(15) A Treblinka on avait construit dix chambres à gaz au lieu de trois. On n'en détruisit pas les trois premières comme ce fut le cas pour Sobibor.

vers travaux dans les usines proches du camp. A Sobibor on ne laissait en vie que quelques jeunes gens devant exécuter des travaux dans le camp même.

En été 1943, seulement lors de l'affluence de convois d'Europe occidentale on sélectionna quelques groupes de jeunes pour les faire travailler hors du camp. Par la suite, ces déportés exténués par les conditions de travail inhumaines, furent ramenés à Sobibor et exterminés. Le nombre des prisonniers laissés en vie pour travailler dans le camp fut de cinq cents à mille.

Himmler visite ses domaines

Himmler se rendait souvent en voyage d'inspection dans son domaine du crime. Il visite Treblinka le 15 août 1942. Il fait plusieurs visites à Auschwitz. Le 9 janvier 1943, il est à Varsovie, accompagné de son adjoint, le général de Waffen SS Karl Wolf (16). Le 12 février 1943, il vient à Sobibor avec un groupe d'officiers supérieurs. Des témoins parleront de cette visite. Au procès de Hagen, les onze SS membres du personnel de Sobibor, qui furent jugés, raconteront que, désireux de recevoir dignement le Reichsführer et de lui présenter toute l'opération de mise à mort, le commandant ordonna que deux cents jolies femmes et jeunes filles juives soient sélectionnées dans plusieurs convois. Elles durent se déshabiller dans le camp n° 2 et passer par le « tuyau » vers le camp n° 3, où elles furent reçues par le Oberscharführer Erich Bauer, surnommé « Bademeister » (baigneur), qui les conduisit vers les chambres à gaz. En cette occasion, en sa qualité d'ancien combattant de 14-18 et de membre de la « Stahlhelm », Bauer avait mis son uniforme de parade, rehaussé d'attributs en cuivre. Tous les SS firent soigneusement astiquer leurs bottes, nous raconteront les rescapés...

La direction générale des chemins de fer...

Les déportés furent amenés à Sobibor comme dans d'autres camps de la mort, par des trains de marchandises, il y avait aussi à Sobibor quelques convois de wagons de passagers, provenant de l'ouest, notamment d'Allemagne et

---

(16) Procès de Karl Wolf, Munich 1964. Note personnelle de l'auteur.

de Hollande. Certains furent déportés à Sobibor en camion, d'autres en charette à cheval, d'autres encore à pied.

Chaque convoi se composait d'un minimum de vingt wagons, mais il y avait surtout des convois, comme pour Treblinka et Belzec, comptant soixante wagons. Dans chaque wagon jusqu'à cent personnes étaient entassés.

A son arrivée, le convoi empruntait la voie latérale et amenait les déportés devant l'entrée du *Vorlager* par tronçon de trois wagons.

Les rescapés ont fait des récits détaillés concernant la réception des convois. Les déportés de Pologne étaient reçus très brutalement, à coups de cravaches et de crosses. Les déportés des pays de l'Ouest, du fait qu'ils ne montraient aucune inquétude sur le sort qui leur était réservé, étaient en général reçus affablement. Un membre du personnel SS leur faisait une allocution, leur assurant qu'ils se trouvaient dans un camp de transit.

Les plans des convois arrivant à Sobibor furent élaborés comme ceux de Treblinka et de Belzec, pendant six mois par la Direction générale des chemins de fer de l'est *(Generaldirektion der Ostbahnen)* connu sur le nom de *Gedob,* sous la direction du Docteur Albert Ganzenmüller, secrétaire d'Etat auprès du ministère des Transports (17).

La correspondance entre Ganzenmüller et Karl Wolf, général de Waffen SS et chef de l'état-major de Himmler, concernant les deux convois quotidiens allant de Varsovie à Treblinka avec cinq mille hommes, femmes et enfants « appartenant au peuple élu » est connue, elle fut invoquée au procès de Karl Wolf à Munich en 1964. Nous donnons une lettre de Ganzenmüller adressée également à Wolf et concernant Sobibor.

« Secret !

Très honoré membre du Parti, Wolf !

A la suite de notre conservation téléphonique du 16 juillet 1942, je vous communique l'information suivante provenant de la Direction générale du chemin de fer de l'est à Cracovie :

Depuis le 22 juillet 1942 un train de 5 000 Juifs part quotidiennement de Varsovie à Treblinka via Malkinia. De plus, deux fois par semaine, un train de 5 000 Juifs va

---

(17) Granzenmueller fit après la guerre une carrière d'ingénieur à Dortmundt. En avril 1973 commença son procès à Düsseldorf. Peu après, l'inculpé fut déclaré malade et le procès arrêté.

de Przemysl à Belzec. La *Gedob* reste en contact permanent avec le service de sécurité de Cracovie. Ce dernier est d'accord pour que les convois de Varsovie à Sobibor via Lublin ne circulent pas aussi longtemps que les travaux sur la voie ferrée rendent ces transports impossibles (18). »

Les massacres de Sobibor commencent au mois d'avril 1942. Ils cessent un certain temps en raison des travaux ferroviaires et de la construction de nouvelles chambres à gaz.

Chaque convoi dirigé vers Sobibor avait plusieurs fiches, l'une devait être envoyée à Berlin au bureau central de la sécurité du Reich (RSHA), une autre au chef de la police de la sécurité de Cracovie (BdS), une autre encore au chef de la SS et de la police de Lublin (SSPF), le général Globocnik.

Les vies et les biens

L'action Reinhard comprenait en plus du crime d'homicide celui de pillage. Les survivants de Sobibor évoqueront longuement la technique de la « récupération » des biens abandonnés par les tués. Elle était la même dans tous les camps de la mort.

Citons seulement les chiffres globaux des « revenus » réalisés dans les camps de la mort, Belzec, Sobibor et Treblinka. Une copieuse documentation existe à ce sujet, elle a été présentée aux procès de Treblinka et de Sobibor.

Une note signée par le général Globocnik, chef de l'action Reinhard, adressée au SS Sturmbannführer Herman Hoefle, directeur du bureau de l'administration de Lublin et au SS Oberscharführer Alois Rzepa, le caissier, nous fournit les renseignements suivants :

---

(18) Document cité par les procureurs Spiess et Gnichwitz au cours du premier procès de Treblinka, à Düsseldorf.

Total du butin *(Gesamtzusammenstellung)* :

Espèces, zlotys et marks allemands en billets	DM	73 852 080,74
Métaux précieux		8 973 651,60
Devises diverses en billets		4 521 224,13
Devises et pièces en or		1 736 554,12
Bijoux (métaux et pierres précieuses)		43 662 450,00
Tissus		46 000 000,00
	DM	178 745 960,59

Wippern (réside à Hannovre) et Rzepa (réside à Vienne) furent appelés comme témoins au second procès de Treblinka de 1972.

Globocnik nous donne d'autres chiffres. Dans un rapport daté du 4 novembre 1943, il mentionne la somme globale de 100 047 983,91 marks. Remarquons que le général donne même les centimes. Himmler adresse à Globocnik une lettre de remerciements en date du 30 novembre 1943.

Le 5 janvier 1944, Globocnik, se trouvant déjà à Trieste, envoie à son chef un rapport définitif et détaillé. Il donne la somme de 178 000 000 marks. Il sollicite par le même écrit une récompense pour certains de ses hommes qui se sont particulièrement dévoués dans l'accomplissement de leur tâche « dur et méritoire travail ». Il suggère de leur allouer la croix de fer de première et de deuxième classe. Il appuiera tout spécialement le premier commandant de Sobibor Franz Stangl qui fut le second commandant de Treblinka.

Les profits de l'action Reinhard étaient transférés à la Deutsche Reichsbank et au Reichswirtschaftsministerium (ministère de l'Economie du Reich). L'or et les bijoux furent envoyés directement à la chancellerie du Führer à Berlin. Les vêtements desquels on avait retiré étoiles jaunes et tous signes évoquant leur provenance, allaient aux diverses institutions en Allemagne.

Selon Spies et Gnichwitz, procureurs au premier et second procès de Treblinka, ce camp « rapporta » cent millions de marks. Le camp de Belzec et de Sobibor le reste de la somme soixante dix-huit millions.

Le chef de la récupération à Sobibor fut le SS Scharführer Beckmann, auquel les prisonniers ont fait justice eux-mêmes. Il fut liquidé lors de la révolte du 14 octobre, ainsi qu'une vingtaine d'autres assassins.

La révolte du 14 octobre 1943

Le camp de Sobibor fonctionna dix-huit mois, d'avril 1942 à octobre 1943. Le 14 octobre éclata une révolte longuement préparée. Son commandant fut Alexandre Aronovitch Petcherski, connu sous le nom de Sachka, déporté de Minsk. Léon Feldhendler joua aussi un rôle très important. Son père avait été rabbin du bourg de Zolkiewka. Nous laissons aux survivants le récit de cet exploit remarquable, grâce auquel une trentaine de prisonniers purent survivre et témoigner.

Le 5 juillet 1943 Himmler conçoit l'idée de faire de Sobibor un camp de concentration et de travail servant de dépôt à la récupération des armes prises à l'ennemi. Par la lettre du 15 juillet 1943, le général SS Oswald Pohl, chef de service d'administration et d'économie SS, dont relevaient les camps de concentrations et le général Globocnik de l'Action Reinhard, lui déconseillent de le faire :

Le 15 juillet 1943.
Reichsführer !

Suivant votre ordre, le camp de transit de Sobibor (*Durchgangslager* Sobibor) du district de Lublin devrait être transformé en un camp de concentration.

J'ai eu un entretien à ce sujet avec le SS Gruppenführer Globocnik. Tous deux, nous vous proposons de renoncer à cette transformation, parce que le but que vous vous proposez, notamment d'installer à Sobibor un dépôt de récupération d'armes prises à l'ennemi, peut être atteint sans avoir à opérer cette transformation.

Le tout peut rester comme auparavant.

Je vous prie de me faire connaître votre avis qui a de l'importance pour le général Globocnik et pour moi-même.

Heil Hitler ! (19)

A partir du mois de juillet 1943, les prisonniers, dont ceux du convoi parvenu d'U.R.S.S. le 23 septembre 1943, sont surtout utilisés pour la construction de baraques destinées à la récupération des armes.

Le 14 octobre éclate la révolte de Sobibor, celle de Treblinka étant survenue le 2 août 1943. Les prisonniers,

---

(19) Document présenté au procès de Sobibor à Hagen, par le procureur Schermer.

maltraités, terrorisés prennent les armes contre les maîtres, encore tout puissants en Europe.

A ce moment-là, Globocnik n'est plus à son poste de chef de la police et des SS à Lublin. En récupérant les biens de l'action Reinhard, il en aurait soustrait une partie pour son propre compte. En tout cas, il fut déplacé à Trieste en Italie.

Depuis le 7 juillet 1943 Globocnik est remplacé par le général SS Jacob Sporrenberg. Celui-ci chargé d'écraser la révolte de Sobibor fait appel, tout comme le général Stroop à Varsovie, en avril 1943, au concours de la Wehrmacht et de la Luftwaffe, il réussit à l'obtenir, ainsi que nous l'indiquent les récits des rescapés.

Sporrenberg ordonne des représailles très cruelles. Les insurgés surpris au cours de leur fuite dans les forêts voisines sont abattus sur place ou ramenés au camp. Ils y sont bestialement torturés et passés par les armes selon le récit qu'en fait une Ukrainienne à la rescapée Esther Raab à Chelm en 1945.

Aussitôt après la révolte on commence à démonter les installations du camp. Les sapeurs de la Wehrmacht font sauter à la dynamite les bâtiments en dur des chambres à gaz. Les baraques des prisonniers et les villas des SS sont également démolies.

Treblinka après la révolte du 2 août 1943 fonctionna encore jusqu'au mois d'octobre. De petits convois y furent encore mis à mort.

Belzec cesse de fonctionner en juin ou juillet 1943. La date n'a pu être déterminée d'une manière précise pas plus au procès de Sobibor, où les derniers déportés de Belzec furent assassinés, que lors du procès de Treblinka.

Pour effectuer les travaux de nettoyage *(Aufraeumung)* trente prisonniers juifs furent envoyés d'un autre camp à Sobibor. Ils furent assasinés au mois de novembre par groupes de cinq près d'un bosquet et leur corps incinérés sur place. Parmi ces prisonniers se trouvaient également des femmes. Les SS Juehrs et Zierke, faisant partie du commando de la garde *(Absperrkommando)* lors de ces exécutions, en firent le récit au procès de Hagen.

Lorsque tout fut nettoyé, on laboura la terre et on y planta des jeunes pins. Lors de nos trois visites à Sobibor, nous avons vu ce jeune bosquet au milieu duquel se trouve un émouvant monument représentant un homme près d'un enfant calciné.

A Treblinka, après la révolte, on épargna provisoire-

ment un groupe de deux cents prisonniers. Ce chiffre fut ramené ensuite à trente, comme pour Sobibor. Leur martyre, identique à celui des derniers prisonniers de Sobibor, fut évoqué le 4 novembre 1964 au procès de dix inculpés pour les crimes commis dans ce camp. L'inculpé Mentz le décrit : « Les trente prisonniers furent conduits par groupes de cinq, dans un petit bosquet, ils durent s'agenouiller et courber la tête. Nous les fusillâmes avec un pistolet automatique. Le groupe suivant devait, avant de mourir, déposer les morts sur la grille du bûcher, ensuite il était lui-même tué. »

Des fermes si paisibles...

L'action Reinhard fut officiellement close le 19 octobre 1943. Ceci ressort d'une lettre adressée par Globocnik à son chef Himmler. Suivant les recommandations de Globocnik, on devait sur l'emplacement des trois camps de la mort construire des fermes *(Bauernhoefe)* et verser une rente aux fermiers pour la garde des terrains.

On pourrait se demander ce qu'il y avait encore à garder, toutes traces de constructions ayant été effacées. A Treblinka on trouve encore actuellement les traces des fondations des bâtiments destinés au logement des fermiers. Mais le projet de Globocnik ne fut guère réalisé. Dès la fin de l'automne 1943, l'Allemagne hitlérienne s'effritait à une cadence accélérée.

La fête des moissons

Par crainte de révolte des prisonniers dans les quelques autres camps de concentration ayant subsisté en automne 1943, on ordonna le massacre des prisonniers de Majdanek, de Trawniki et Poniatowa, dans lesquels se trouvaient surtout des survivants du ghetto de Varsovie.

Dix-huit mille à Majdanek, quatorze mille à Poniatowa, dix mille à Trawniki. Tous furent massacrés le 3 et le 4 novembre 1943, lors de l'action désignée par les assassins « Fête des moissons » *(Erntefest)*.

Dans les trois camps Majdanek, Trawniki et Poniatowa, les prisonniers préparaient d'ailleurs des révoltes, encouragés qu'ils étaient par celle de Varsovie et d'autres camps. Ainsi, comme nous l'a communiqué M. Marszalek, un plan de révolte fut élaboré par des prisonniers de Majdanek.

Les prisonniers de Trawniki projetaient une révolte et la fuite dans les forêts pour rejoindre les résistants sous les ordres de Zemsta, un fameux chef de partisans.

A Poniatowa des armes furent introduites, grâce à un contact avec la résistance juive à Varsovie. Les prisonniers de Poniatowa, lors des massacres, réussirent à incendier les baraques des victimes, ainsi que leurs biens, avant de périr eux-mêmes.

En décembre 1943, le commandant Franz Reichleitner, certains SS du personnel et des Ukrainiens de la garde, ainsi que leurs femmes, furent envoyés en Italie occupée alors par les nazis. Dans une fabrique désaffectée de riz « la rizière », dans la banlieue de Trieste, fut installé un camp de concentration. Tortures et fusillades furent massives. Le camp fut ainsi un lieu de rassemblement pour les Juifs arrêtés à Trieste, Venise et ailleurs, avant leur déportation en Allemagne. Les déportations durèrent jusqu'en janvier 1945. San Saba devient également le dépôt des biens juifs pillés. On y emprisonna et fusilla ainsi des patriotes italiens et yougoslaves.

En Italie, les hommes de l'action Reinhard, furent séparés en trois groupes : R1, R2, R3. Ils eurent leur siège à Trieste, Udine et Fiume. Selon une enquête menée par la police italienne après la guerre, San Saba a fait encore trois mille victimes. Le four crématoire y fut construit par Erwin Lambert qui construisit les chambres à gaz à Sobibor et Treblinka. La documentation concernant San Saba permet de retrouver les noms de membres de l'action Reinhard : Globocnik, Stangl, Lorenz Hackenholt, Josef Oberhauser et autres (20).

250 000 victimes

La Commission d'Investigation des Crimes nazis en Pologne donne les chiffres suivants :

Belzec : 600 000 victimes.

Sobibor : 250 000 victimes.

Treblinka : 800 000 victimes.

En ce qui concerne Belzec, il ne reste plus aucun témoin oculaire pour pouvoir fixer d'une manière précise le

---

(20) Carlo Schipper, *La Risiera,* Trieste, 1961, Association della Resistenza. Notre enquête menée à Trieste en mars 1970 fut publiée dans le *bolletino della Communita Israelitica di Milano.*

nombre des victimes. On en fait le calcul en se basant sur le nombre d'habitants juifs résidant dans les villes voisines et déportés à Belzec. Selon les investigations faites en Pologne, on estime à huit cent mille le nombre de victimes de Treblinka, chiffre le plus proche de la vérité, il figure d'ailleurs sur le mausolée, érigé en 1964, sur l'ancien emplacement du camp.

Concernant Sobibor, les témoignages des survivants permettent de considérer le chiffre de deux cent-cinquante mille inférieur à la réalité. Seule sont connues les dates exactes de l'arrivée des convois provenant de Hollande (21). Tout comme à Treblinka, hormis les Juifs, plusieurs groupes de Tziganes furent tués à Sobibor (22).

Nous avons visité Sobibor après la guerre, comme nous l'avons déjà mentionné, nous y avons recueilli quelques objets ayant appartenu aux victimes, trouvés enfouis dans la mousse du jeune bosquet ou dans les sables des clairières. Nous les avons recueillis avec la même ferveur que les témoignages qui suivent. Le temps effacera les traces d'objets abandonnés sur le lieu du martyre. Les témoignages humains resteront.

Fournir un témoignage sur le martyre de notre peuple, n'était-ce pas un des mobiles de la magnifique révolte ?

Nous osons espérer que ces tragiques récits serviront aussi d'avertissement aux hommes afin que cessent à jamais toutes les discriminations, génocides et guerres, et que la paix — Chalom — rêve de nos prophètes de jadis et des bâtisseurs de notre renaissance d'aujourd'hui, s'instaure sur notre planète.

Et puisque si peu de témoins ont survécu, ayons donc la patience de les écouter tous, malgré les longueurs et les répétitions. Les écouter n'est-ce pas rendre hommage non seulement aux martyrs et combattants de Sobibor, mais encore de tous enfers nazis.

Miriam Novitch
Kibboutz Lohamei Haghetaot
1960-1973

---

(21) M. Novitch : *La Vérité sur Treblinka.* Presses du temps présent, Paris, 1967.

(22) M. Novitch, *L'extermination des Tziganes,* A.M.I.F., Paris, 1969.

D'Izbica à Sobibor
Témoignage de Tomasz Blatt

Devant moi se tient un homme encore jeune, dont le visage maigre reflète l'inquiétude. Il craint que son histoire m'ennuie, que je n'aie pas le temps de l'écouter. J'ai dû le rassurer à plusieurs reprises, et, parfois, au cours de son récit.

Le début de la guerre

Je vivais dans un gros bourg de la région de Lublin, Izbica. Je me souviens des affiches, place du marché, appelant à la mobilisation générale, et de l'employé des services municipaux qui expliquait dans la rue les mesures élémentaires de défense anti-aérienne. Les rues se vidaient au fur et à mesure de son passage, les habitants rentrant chez eux coller du papier sur les vitres. Le jour même, il y a eu une première alerte ; c'était le bombardement d'un village voisin. Le soir, nous avons appris qu'un convoi militaire se tenait dans notre gare. La population juive a collecté des colis alimentaires pour les soldats. Deux jours plus tard, Izbica était bombardée. Bien que les dégâts n'aient pas été très importants, ma famille a décidé d'aller au village de Panska-Dolina où résidait un régiment polonais. Après la retraite, les familles juives se demandaient si elles devaient rester ou fuir vers la Russie. Les anciens, qui se souvenaient de la Première Guerre mondiale, conseillaient de rester. Les jeunes préféraient fuir vers l'est. D'autres, comme ma famille, sont retournés à Izbica.

En y arrivant, nous avons appris que les Allemands étaient là, mais qu'ils étaient sur le point de se retirer. Cu-

rieux de voir un soldat allemand, j'ai couru ; près de la boulangerie, il y en avait un qui mettait paisiblement du pain dans sa sacoche.

Me voyant arrêté près de lui, il m'a salué : « Guten Tag ». Il avait l'air sympathique, j'en étais étonné. Ce régiment ne faisait que traverser Izbica. Puis nous avons vu arriver les Russes. Une milice rouge s'est formée pour les recevoir. L'Armée rouge avait ceci de particulier que tous ses membres portaient le même uniforme et que l'on ne pouvait distinguer les officiers des simples soldats. De plus ces troupes n'ont rien réquisitionné et ont logé dans des bâtiments publics. L'Armée rouge aussi n'est restée que peu de temps ; un cortège de réfugiés a accompagné son retrait vers l'est.

Le soir du départ des Russes, j'ai entendu ma mère qui pleurait et tentait de convaincre mon père de les suivre. « Partons, fuyons avec les enfants, je parle russe, on se débrouillera. » Mon père refusait : « Les Allemands ne sont pas si terribles. La vie de réfugié est humiliante. »

Lors du premier passage de l'armée allemande à Izbica six Juifs avaient été tués, mais l'on avait attribué cela aux hasards de la guerre plus qu'à leur judéité. Nous attendions cependant l'arrivée des Allemands avec inquiétude. Déjà des nazis locaux avaient attaqué un groupe de Juifs à la grenade, faisant plusieurs blessés et tuant une femme.

Quand les Allemands ont occupé la région de Lublin ils ont installé une Kommandantur à Krasnystaw, une petite ville voisine. Mais en raison de l'insécurité où nous étions, du fait des nazis locaux, Maria Roetenstein a demandé aux Allemands, au nom de la population, de faire régner l'ordre : une Ortkommandantur a été créée à Izbica. En même temps, un certain Jean Schultz, se disant réfugié de Poznan, installait une horlogerie. En fait, c'était un espion nazi. Peu après son arrivée, des gendarmes, en sa compagnie, ont arrêté mon père et d'autres notables juifs et les ont forcés à constituer un conseil juif.

Nous recevions de mauvais nouvelles de Lublin : les Juifs y étaient contraints de porter un brassard à l'étoile de David. On parlait aussi de tortures infligées par les agents de la Gestapo.

Les camps de travail

Deux camps de travail se sont installés dans notre région, l'un à Mokré, près de Zamosc, et l'autre à Janow-Lubelski.

Les conditions de travail étaient épouvantables ; au début, les travailleurs étaient autorisés à rentrer chez eux le soir, puis ils durent rester au camp en permanence. Le rôle du conseiller juif était de choisir, parmi les Juifs, ceux qui devaient travailler au camp. Au début il envoya ceux qui n'avaient ni ressources, ni emploi.

La Poznanie ayant été intégrée au Reich, sa population juive a été déportée dans la région de Lublin. Environ mille natifs de Kolo sont venus à Izbica. Ils n'avaient pu prendre que vingt kilos de bagages par personne. Les familles Kominkowski et Frenkel logeaient chez nous.

Les Ukrainiens et les Allemands faisaient régner la terreur, les rafles se multipliaient. Moi, pour éviter les rafles, je travaillais dans un atelier de mécanique chez le Volksdeutsch Plate. Les collaborateurs portaient un uniforme bleu et un brassard sur lequel était inscrit : Gouvernement général. Sur leur casque on pouvait voir un insigne représentant un cerf, ils étaient armés d'un revolver et d'une matraque. On les appelait « Les Bleus ». Gendarmes et SS commençaient à tirer sur les Juifs par jeu. C'est ainsi que mon ami Leizer a été assassiné. Puis de nouveaux déportés de Kolo et de Konin sont arrivés. Nous avons logé alors la famille Kohn. Quatre cents réfugiés vivaient alors dans la synagogue.

Après le 22 juin 1941 et l'assaut sur l'U.R.S.S., nous avons construit une cachette dans le grenier.

Chelmno, le premier camp de la mort

M. Kohn, notre locataire de Kolo reçoit un message de son fils disant : dans la région de Poznan, à Chelmno, on gaze les gens. Personne ne voulait y croire. La Gestapo s'était installée à Izbica. Deux SS, Engel et Ludwig Klem, pillaient le ghetto avec l'aide de Schultz. Un soir Engel, Klem et Schultz sont venus chez nous avec un soldat. Nous étions face au mur pendant qu'ils enfonçaient les portes, ouvraient les armoires et choisissaient ce qui leur plaisait. Ils ont jeté le reste en vrac et emmené mon père. Schultz est revenu. Les SS avaient oublié leurs gants. De-

hors, Engel a donné à mon père l'ordre de courir, puis il a tiré, mais sans l'atteindre.

Je me souviens qu'une fois Engel a tué de sa main trente-cinq personnes. Il tuait même des enfants. Ainsi, un jour, dans un escalier, mon ami Perez Dorfsman, âgé de treize ans.

Après les Juifs de Poznanie, des Juifs allemands sont arrivés à Izbica. La promiscuité et la misère étaient devenues insupportables, une épidémie de typhus a emporté mon petit frère.

Une ordonnance a défendu aux Juifs, sous peine de mort, de posséder des fourrures. Nous les avons vendues aux Polonais, pour ne pas les donner aux Allemands. La Gestapo les a confisquées et nous a imposé une lourde amende.

Les actions anti-juives

Un soir, une fusillade nous a réveillés. Des « Noirs » très nombreux chassaient les gens vers la place du Marché. Ma famille et nos locataires sont allés dans la cachette du grenier. En bas j'ai poussé une armoire contre la porte d'entrée et fermé à clef. Je me suis caché dans l'escalier de service. Le matin, nous avons appris qu'un train à bestiaux avait emporté vers l'est tous ceux qui avaient été raflés.

Les gens s'accrochaient au moindre espoir. Nous voulions croire que les trains allaient vers des camps de travail. On disait aussi qu'en Allemagne le régime allait bientôt changer, que la fin de la guerre était imminente, etc. Les sceptiques disaient que ces nouvelles provenaient de l'agence I.W.A. (*idn wiln azoj,* ce qui signifie : Ainsi veulent les Juifs).

Deux jours après le départ de ce convoi, une rumeur a couru : les trains allaient à Belzec, une usine à tuer. On répétait le nom, sans vouloir croire à l'existence d'un tel lieu.

Les convois de Tchécoslovaquie

La chasse à l'homme continuait à faire de nouvelles victimes et les cachettes ne servaient plus à grand chose, bien que certaines aient été arrangées comme de véritables bunkers, pouvant tenir cent personnes et plus.

Certains étaient déportés vers l'est, d'autres arrivaient. A un moment il y eut à Izbica plus de Juifs de Tchécoslovaquie que de Juifs polonais.

Un jour, à l'atelier, j'ai vu entrer un homme proprement vêtu mais très pâle, l'air miné. « J'ai une veste à vendre, connaissez-vous un acheteur ? » Je demande à ma patronne, mais elle n'a besoin de rien. L'homme sort et s'évanouit près de la porte. Je me précipite vers lui. « Voici plus d'une semaine que je n'ai pas mangé. » Ma patronne lui donna de la soupe et du pain. L'homme était à peine capable de manger et sanglotait comme un enfant.

(Thomas Blatt passe alors rapidement sur son arrivée à Sobibor et sur son séjour dans le camp jusqu'aux préparatifs de la révolte.)

La révolte

Les participants à la révolte étaient divisés en trois catégories : les commandants Alexandre Petcherski et Léon Feldhendler ; une deuxième catégorie groupait cinq prisonniers ayant à exécuter silencieusement certains nazis ; le troisième groupe comportait une trentaine de personnes chargées de tâches secondaires. J'appartenais à ce dernier groupe.

De seize à dix-sept heures, il fallait liquider la plupart des SS et s'emparer de l'arsenal. Il fallait ensuite porter à la baraque des charpentiers les armes prises aux nazis abattus ; à cinq heures il fallait se rendre dans l'ordre habituel au camp n° 1 où avait lieu l'appel. De là, la révolte générale devait embraser le camp. On devait alors se diriger en rang vers la sortie, ceux qui parlaient russe sommeraient la garde ukrainienne de se joindre à nous. En fait, nous craignions assez peu les Ukrainiens qui, en principe, n'étaient armés de fusils que pendant les rondes.

Un groupe d'hommes était chargé de lancer des pierres ou des planches sur les mines qui entouraient le camp pour nous rendre la fuite moins meurtrière. Nous comptions aussi sur le fait qu'en fin d'après-midi les SS restaient généralement au mess et, ainsi, les absences au camp de certains ne devraient pas éveiller de soupçons.

(A ce moment Blatt change de ton et semble revivre le moment de la révolte.)

Le jour de la révolte était fixé au 14 octobre. A quatre

heures, anxieux, j'attendis au camp n° 2 les hommes qui devaient venir au camp n° 1 pour abattre les nazis. Près de moi on murmure : « Ils viennent. » Voici Kali-mali, de son vrai nom Chubayev, prisonnier soviétique, ingénieur, âgé de trente-cinq ans environ, accompagné du kapo Benyo, qui était dans le coup. Ils entrent dans le dépôt de vêtements. Quelques minutes auparavant, Phibs, un jeune prisonnier, avait invité le chef du magasin à passer à la baraque des tailleurs, pour y prendre livraison d'un manteau de cuir qu'il avait commandé. Wolf entre dans l'atelier. Les Juifs y travaillent, tête basse. On lui présente le manteau ; deux prisonniers l'aident à l'enfiler. A ce moment Kali-mali le tue d'un coup de hache. Des prisonniers ont porté à Wolf plusieurs coups de couteau supplémentaires.

Deux autres SS sont liquidés dans la même baraque. Drescher va d'un groupe à l'autre pour les mettre au courant. Nous apprenons ainsi que Niemann, le commandant-adjoint, Greischutz, le chef de la garde ukrainienne, et Klat sont morts.

La cloche sonne l'appel. Les kapos forment les commandos qui doivent aller au camp n° 1. Beaucoup d'entre nous ne savent encore rien. Moi, je cours vers la baraque du forgeron où m'attend Szlomo Szmajzner de Pulawy. Il tient un fusil et sait s'en servir. Il m'apprend qu'un Volksdeutsch a été tué à coups de pioche près de la caserne des Ukrainiens. Nous rejoignons l'appel où le kapo Benyo forme les rangs. Les Ukrainiens se tiennent encore tranquilles quand un hurrah monte des prisonniers. Un garde arrive à bicyclette ; il est jeté à terre et assommé. Un prisonnier de Chelmno lui coupe son ceinturon et prend son revolver. Alors que nous nous dirigeons vers l'entrée principale, le cuisinier allemand tire vers nous en reculant vers le mess. Szlomo l'abat. Un des nôtres coupe les barbelés avec des tenailles. Mais la plupart n'attendent pas. Beaucoup sauteront sur les mines. Je suis pris dans les barbelés, puis je tombe dans le fossé. A ce moment je retire mon manteau, je sors de la fosse et je cours. Je tombe plusieurs fois, mais je ne suis pas blessé. Dans la forêt, je rencontre Samuel Weitzen de Chodorow et Freddy Kostman de Cracovie.

Nous errerons longtemps ensemble, tourmentés par la faim.

Dans la forêt

Dans la forêt nous avons rencontré de nombreux rescapés et nous nous sommes raconté les prouesses de la révolte. Nous regrettions aussi que Frenzel nous ait échappé.

Afin de ne pas être repérés par les Allemands, nous nous divisions en petits groupes. Notre groupe reste avec un seul fusil.

Finalement, je me suis retrouvé seul avec Weitzen de Chodorow et Freddy Kostman de Cracovie. A la porte d'une maison nous avons aperçu une pièce confortable, un grand lit propre et un chat. Nous avons frappé à la porte et nous avons supplié la propriétaire de nous donner un peu de pain. Elle nous en donna quelques tranches et une cruche de lait. Elle nous demanda : « Vous êtes du camp, là où on brûle les gens ? On vous cherche partout. Filez, ce village est seulement à cinq kilomètres du camp. On peut même apercevoir le mirador de la place. » Nous avons dû partir et, pour avoir l'air moins suspects, nous avons emprunté la chaussée. Nous marchions en direction de Chelm. Je connaissais bien la région et j'ai su nous diriger vers Krasnystaw, un grand bourg juif. Là, il n'y avait plus un Juif ; tous avaient été déportés à Sobibor...

Le soir, j'ai frappé chez un paysan qui connaissait ma famille depuis toujours et je lui ai demandé de nous cacher quelque temps, en lui promettant une récompense. Il nous a fait une cachette dans son étable où nous pouvions coucher sur la paille. Une fois par jour il nous portait de la soupe épaisse et du pain. Nous crevions de faim et un jour nous lui avons demandé de nous laisser partir. « Mais, nous a-t-il dit alors, on saura que vous étiez chez moi et je risque gros ! » Nous sommes donc restés cloîtrés dans notre abri. Nous savions que c'était le jour quand le coq chantait. Lorsque nous entendions les pas de Bojarski nous savions que c'était le soir.

Un jour, nous avons entendu des voix. C'était au tour de Kostman de prendre la gamelle des mains de Bojarski. Il a grimpé vers la planche mobile, mais de celle-ci émerge le canon d'un fusil ; plusieurs coups de feu partent. Je sens une douleur à la jambe, puis j'entends : « Demain on fouillera les Juifs et on les enterrera. » Puis les voix s'éloignent. Je reconnais celle de Bojarski. Weitzen et moi sommes légèrement blessés. Kostman a été tué. Peut-être que les meurtriers ne voulaient pas user trop de balles. A moins qu'ils n'aient été trop ivres pour bien tirer. En re-

merciant le ciel que les chiens ne soient pas là, nous disons « Adieu » à notre pauvre compagnon, nous l'embrassons et nous nous glissons dehors. Nous courons toute la nuit et, à l'aube, nous nous cachons dans le four d'une briqueterie abandonnée dont nous barrons l'entrée. Nous y restons longtemps. La nuit, nous sortons furtivement pour chercher un peu de nourriture.

D'Opole à Sobibor
Témoignage de Stanislaw Szmajzner

Le 12 mai 1942, un camion à bestiaux nous a amenés d'Opole à Sobibor. J'étais joaillier, ainsi que mon frère et mon cousin. En descendant du wagon, nous avons appris que les SS cherchaient des artisans. Wagner séparait rapidement la foule, d'un côté les hommes, de l'autre les femmes et les enfants. Parmi les premiers, il sélectionna une quinzaine d'hommes.

Sans rien savoir encore de l'horreur du camp, je sentais que ma vie ne tenait qu'à un fil. Je suis sorti des rangs et je me suis proposé : je suis joaillier et vous avez besoin de moi. Wagner me regardait sans me croire. L'instinct de conservation m'a dicté de lui montrer mon portefeuille sur lequel un monogramme en or était fixé. « C'est mon travail, regardez. » Wagner examina le portefeuille, puis d'un geste brusque m'a arraché à la foule. J'entraînai avec moi mon frère et mon cousin. Ils mourront au camp.

Puis les SS ont conduit le petit groupe dont je faisais partie à l'intérieur du camp et les autres dans les chambres à gaz. On nous a installés dans une cabane et on nous y a donné de l'ersatz de café et une boîte de sardines.

Le commandant Stangl

Le 13 mai, j'ai eu mon premier contact avec le commandant du camp. Toujours souriant, il semblait se trouver dans son élément à Sobibor. Il m'ordonna de lui faire une chevalière en argent sur laquelle je devais graver des symboles, celui de la vie et celui de la mort. Je compris que la vie était pour lui et ses gardes, et la mort pour

nous, les prisonniers juifs. Stangl ne tuait pas lui-même ; toujours dans son bureau, c'était un comptable de la mort. Je lui ai fait une bague et une autre pour son assistant, Gustav Wagner. Comme ils semblaient contents de mon travail, je leur demandais des nouvelles de mes parents. Wagner m'a gentiment dit : « Ils vont très bien et tu peux être sûr que tu vas bientôt les rejoindre. » Le 18 mai, j'ai reçu un message d'un ami déporté : « Dis le Kaddish pour les tiens, ils sont morts (1). » De ce jour, je ne cherchai plus qu'un moyen de me venger.

Tous les SS étaient jaloux des chevalières du commandant et m'ont ordonné d'en faire de semblables. Ils voulaient des bagues en or. L'or ne leur manquait guère, mais ils n'avaient pas le droit de le garder, l'or des prisonniers appartenant à l'Etat. Ils forçaient donc les prisonniers à voler des bijoux et de l'or au camp n° 3. J'ai dû fabriquer un petit fourneau pour fondre les chevalières et, secrètement, j'en ai fait trente-deux.

Un jour, Stangl et Wagner ont appris que d'autres s'étaient fait faire des bagues. Wagner, fou de rage, m'a empoigné et m'a entraîné de force vers le camp n° 3. Sentant que j'allais mourir, je l'ai supplié : « Maître de la vie et de la mort, vous m'avez déjà sauvé une fois en me sélectionnant, faites-moi grâce encore ! » Ce pathos a dû lui plaire ; il m'a pardonné.

Leur amour de la famille

Tous les officiers, les sous-officiers, les simples soldats, partaient fréquemment en congé. Ils avaient, en fait, droit à trois semaines de vacances pour trois mois de travail. Quand ils partaient, ils emportaient des valises pleines de costumes confectionnés par les déportés, des chaussures, de l'eau de Cologne, des objets de luxe volés aux prisonniers français ou hollandais, et des volailles et des jambons du poulailler et de la porcherie du camp. Ils m'ordonnaient aussi de fondre de l'or en petites plaquettes ; pour certains, j'ai même dû faire des semelles en or.

(1) Le Kaddish est la prière juive pour les morts.

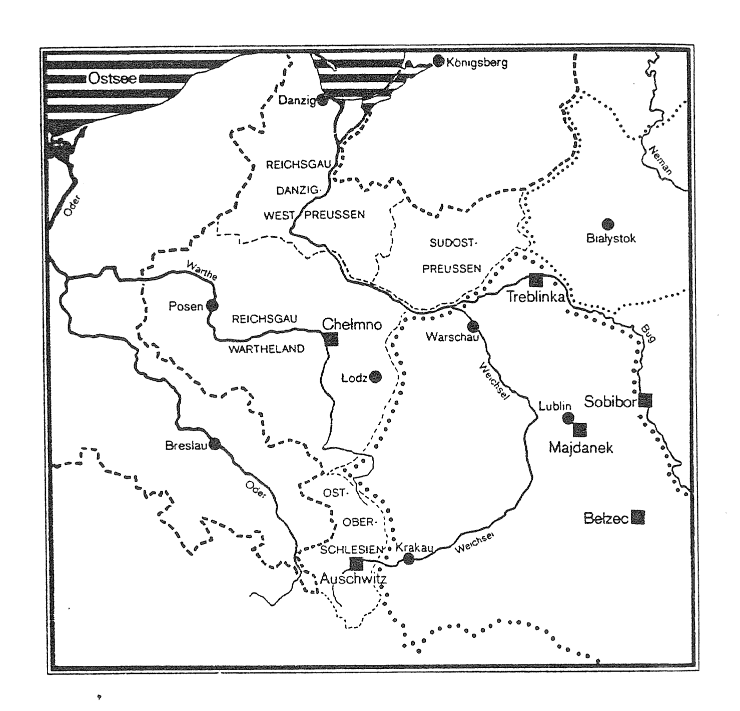
J'ai un souvenir particulièrement atroce de mon séjour à Sobibor. C'est celui du jour où j'ai assisté à l'arrivée du convoi de Majdanek. Je ne sais pas combien de prisonniers il comptait. Décharnés, vêtus de pyjamas zébrés, ils ont été menés à coups de bâton au camp n° 2. On n'a pas pu les tuer ce jour-là : les chambres à gaz étaient en panne. Ils ont passé la nuit dehors, attendant la mort, couchés à même le sol. Leurs voix n'avaient plus rien d'humain ; c'étaient des gémissements de bêtes blessées, des cris d'oiseaux. Nous frémissions tous d'horreur à les entendre.

Les SS n'ont pas pu dormir non plus ; au milieu de la nuit, ils se sont levés et ils ont battu les malheureux à coups de canne et de cravache. Longtemps après l'exécution de ces prisonniers, leurs gémissements semblaient encore suspendus dans l'air, au-dessus de Sobibor.

La journée du 14 octobre 1943 est une grande journée de l'histoire de la déportation. Ce jour-là, six cents prisonniers désarmés ont réussi à prendre les armes et à vaincre une quarantaine de SS et deux cents soldats ukrainiens.

Dans les préparatifs de la révolte, ma tâche consistait à voler un certain nombre d'armes. Chargé de réparer les poêles de la caserne des gardes ukrainiens, j'ai volé plusieurs fusils que j'ai cachés dans les tuyaux de poêle. Puis, j'ai réussi à les faire parvenir dans une cachette plus sûre. Au moment de la révolte, nous avons pu les utiliser. Ces fusils ont permis de tuer plus d'une vingtaine de soldats. Pour moi, j'ai emporté un fusil dans la forêt.

La vie et la lutte dans la forêt polonaise sont un autre chapitre. Et, là encore, il nous a fallu beaucoup de ruse et de courage pour survivre.



■ Camp de la mort
▪ ▪ ▪ ▪ Frontieres du Reich (1937)
\- - - - Régions annexées après 1937
• • • • Zone du gouvernement général
•••••• District général de Bialystok

De Lublin à Sobibor
Témoignage de Hella Felenbaum-Weiss

A Lublin, les déportations ont commencé dès 1939. A cette époque, j'avais à peine quatorze ans. Ma famille comptait quatre enfants.

Dans un premier temps, nous n'avons pas été déportés vers les chambres à gaz mais vers le petit bourg de Sedliszcze. Ma mère avait réussi à emporter quelques vêtements, des bijoux et de l'argenterie. Nous avons, là-bas, vécu de la vente de ces objets. A Sedliszcze nous nous sommes installés dans une masure, nous devions tous travailler, même les enfants, disait une ordonnance allemande. Un salaire et des vivres nous étaient promis, mais nous n'en avons jamais reçu. Notre travail consistait à creuser des canaux d'irrigation et à retourner la terre.

Puis mes parents ont été envoyés à Wlodawa à quarante kilomètres ; les enfants, eux, ont été envoyés à Staw. Le camp de Staw était un enfer. Nous devions toujours travailler à l'extérieur, faire de longues marches à pied à l'aller et au retour du chantier, vêtus de vêtements de toile et nu-pieds. Ensuite, nous avons été transférés à Wlodawa. Nous espérions y retrouver nos parents. Mais à cette époque, en novembre 1942, une déportation massive avait déjà eu lieu de Wlodawa vers Sobibor et nos parents étaient déjà morts. Nous ignorions que nous allions les suivre.

C'est sur des chariots attelés que nous avons été à Sobibor. A y penser, on pourrait se demander pourquoi si peu se sont enfuis en route. Nous savions déjà que nous allions à Sobibor, nous savions déjà ce que cela signifiait. Mes frères et moi étions encore des enfants, mais pourquoi les adultes ne se sont-ils pas révoltés ? Notre chariot était gardé par un Ukrainien qui nous surveillait, baïonnet-

te au canon. Des soldats allemands parcouraient la colonne à cheval, armés de mitraillettes et de carabines automatiques. A la lisière d'un bois, mon petit frère m'a fait discrètement un signe d'adieu, s'est glissé du chariot et s'est mis à courir, suivi de mon frère aîné. Des rafales de balles les ont suivis. Le plus jeune est tombé, l'autre a pu les éviter. Mais j'ai appris après la guerre qu'il a quand même été tué.

Je n'ai pas un souvenir très clair de ce qui s'est passé entre la mort de mon petit frère et notre arrivée à Sobibor. Ce dont je me souviens, c'est que nous avons traversé une forêt ; et puis j'ai lu une inscription : « Sonderkommando Sobibor ». Puis, dans une sorte de rêve, j'ai entendu un Allemand qui demandait : « Qui sait tricoter ? » Je me suis avancée. L'Allemand m'a ordonné de sortir de la foule, puis on m'a emmenée dans une baraque avec deux autres jeunes filles.

Ma mère m'avait appris à tricoter des chaussettes. Au camp, j'en ai tricoté pour les SS et les Ukrainiens. J'ai aussi repassé des chemises.

Les ébénistes m'avaient fabriqué un petit tabouret sur lequel je me tenais quand les SS approchaient. Il était vital que je paraisse plus âgée et plus grande que je n'étais.

Des choses que j'ai vues

Un jour un convoi a amené au camp des prisonniers en pyjamas zébrés. Ils étaient tous très maigres et leurs crânes étaient rasés. Les femmes ne se distinguaient pas des hommes. Tous ces prisonniers chancelaient de faiblesse. Le bruit courut qu'ils venaient de Majdanek où les chambres à gaz ne fonctionnaient plus. Ils étaient environ 300. En descendant du train, ils s'écroulaient littéralement de faiblesse. Le SS Frenzel est venu et leur a jeté du chlore sur la tête, comme s'ils étaient déjà morts. Ils gémissaient encore.

L'arrivée d'un autre convoi m'a aussi bouleversée. C'est un convoi dont on disait qu'il venait de Lwow, mais, en fait, nul ne savait d'où il venait. Les prisonniers, en descendant du wagon, sanglotaient. Puis ils nous ont conté un récit atroce : ils avaient été gazés en route, dans les wagons avec du chlore. Tous n'étaient pas morts. Les cadavres de ceux qui étaient morts étaient verts et la peau s'en détachait.

Un autre jour, des prisonniers sont venus du camp de Belzec. Ils ont été fusillés. Dans leur poche, nous avons trouvé une note en yiddish : « On nous dit qu'on nous envoie travailler. En fait c'est un mensonge. Vengez notre mort. »

Plus tard, après m'être enfuie, quand j'étais partisane et que je me battais en Pologne, en Allemagne, en Tchécoslovaquie, je me souvenais régulièrement de ces notes. Dans ce souvenir, je trouvais du courage.

La révolte et la fuite

Je savais, ainsi que les autres jeunes filles de la blanchisserie, que quelque chose se préparait, mais je n'ai participé ni à l'organisation de la révolte ni à l'exécution du plan.

Je crois que ce plan était extrêmement habile et que ceux qui étaient à la tête de la révolte avaient beaucoup de cran. Beaucoup de SS ont été abattus. Si peu d'entre nous ont survécu, ce n'est pas par une faillite du plan, mais des conditions générales que nous avons recontrées dans la Pologne occupée.

Dans la forêt

Survivre dans la forêt n'était pas rien. En courant dans la nuit j'ai rencontré deux autres prisonniers ; ensemble nous avons couru sans savoir exactement vers où. Au fond d'une forêt, nous avons trouvé une maison abandonnée. Dans cette maison il y avait un stock de pommes de terre qui nous sembla être un trésor. La nuit, on faisait du feu pour les cuire et puis on allait se cacher dans le grenier. Nous n'avons pas pu rester longtemps dans cette maison. Un matin nous avons entendu parler allemand. La maison a été fouillée. Nous avons cru être rattrapés, puis nous avons entendu les hommes et les chevaux s'éloigner ; certains qu'ils allaient revenir, nous nous sommes enfuis dans le froid et sous la pluie.

Nous ne nous approchions plus des villages que pour voler des vieux sacs pour nous couvrir, ou des pommes de terre. Une nuit, dans la forêt, nous avons vu trois petites lueurs. Nous nous sommes approchés et nous avons entendu, en allemand : « *Halt, Stehen bleiben* » — arrêtez-vous.

Puis les trois hommes se sont approchés et nous avons vu que leurs fusils étaient des manches de pelles. En nous voyant ces hommes se sont mis à rire : ils nous avaient pris pour des bandits et c'était pour nous faire peur qu'ils jouaient aux Allemands. En fait, c'étaient des prisonniers soviétiques évadés.

Pour nous ce fut une aubaine car ils étaient débrouillards et n'avaient jamais peur. Se servant de leurs pelles comme de fusils, ils arrivaient à voler régulièrement assez de nourriture et nous n'avions plus faim. Un jour ils ont même rapporté un petit cochon.

Ensemble, nous cherchions des partisans. Puis nous les avons trouvés. Je suis alors devenue membre du régiment de Prokopiuk. Au cours des combats j'ai obtenu une médaille du courage, une médaille de l'étoile rouge et cinq citations au combat. La première, le 18 octobre 1944, dans les Carpathes ; la 2e, le 26 novembre, après les batailles de Michalowce et Tymene ; puis, le 20 janvier 1945, lors de la prise des villes de Persow et Kosice ; et enfin, une dernière pour la prise de Moravska-Ostrava le 8 mai 1945.

En Tchécoslovaquie, j'ai rencontré un jeune Juif, dans l'armée du Général Swoboda, que j'ai épousé, avec lequel je suis partie en Israël. Depuis j'ai eu trois filles.

De Mielec à Sobibor
Témoignage d'Eda Lichtman

Le 5 septembre 1939 Wieliczka a été occupée par la Wehrmacht. La première semaine les soldats ont mitraillé les chiens et les chats. Le 11 septembre 1939, une première rafle de Juifs a eu lieu. Ceux-ci, torses nus, ont ramassé les ordures de la place du marché. Ceux qui travaillaient trop lentement recevaient des coups de baïllonnette.

Le 12 septembre, trente-deux Juifs ont été arrêtés et entassés dans un camion qui est parti vers les bois suivi de voitures chargées d'officiers et de soldats allemands. Nous avons suivi le convoi à la course puis, après l'avoir perdu de vue, d'après les traces des roues. Nous avons rencontré les soldats de retour ; en passant près de nous ils ont ricané. Sur le sentier des paysans nous ont dit : « n'allez pas plus loin ou vous serez abattus comme les autres ». Il y a une clairière où gisent les cadavres des trente-deux hommes auxquels ont été mêlés ceux de quatre officiers polonais, de deux prêtres et d'un professeur de lycée. Le frère de Henia, un garçon de quatorze ans, est vivant ; c'est le seul.

Nous avons ramené les cadavres pour les enterrer au cimetière juif du bourg. La veille de l'enterrement, les cadavres ont été pillés de leurs vêtements, chaussures et anneaux de mariage, par des voyous.

Les occupants ayant réquisitionné les logements des Juifs, je suis partie avec mon mari à Mielec. Là aussi, la communauté juive effectuait des travaux forcés et subissait des exécutions sommaires. Dans la rue, nous devions porter des brassards à l'étoile de David. Je me souviens d'un aviateur allemand au regard halluciné, qui se promenait dans les rues en fustigeant d'une canne à pommeau d'ar-

gent tous les Juifs qu'il rencontrait. Il me revient aussi que des Juifs ont été enfermés dans la synagogue qui a ensuite été incendiée, des soldats veillant à ce que personne ne s'échappe.

Dans le ghetto, l'inquiétude et la famine nous rongeaient. Les autorités s'engagèrent solennellement à ne pas nous déporter en échange d'une rançon. Chacun a apporté ce qu'il avait de plus précieux : bijoux, cristaux, fourrures et même de la laine et du café. Les officiers en ont pris livraison et réaffirmé leur engagement. Après une nuit calme, à l'aube, des coups de feu nous ont réveillés ; une division entière cernait le ghetto. Des Feldgrau et des Ukrainiens armés ont forcé nos demeures. « *Raus, Raus ! Alle raus* » (tous dehors !). Certains étaient encore à demi nus, d'autres avaient bouclé à la hâte des sacs à dos, des valises et des paquets. Nous avons tous été rassemblés sur la place du marché où les infirmes et les vieillards ont été abattus. Puis les huit cents survivants sont partis à pied vers une destination inconnue. Sur la route, les convoyeurs tiraient sans arrêt. Des Polonais nous regardaient passer. Certains se signaient et murmuraient : « Aujourd'hui vous ! Demain nous ! » D'autres ricanaient. Il neigeait sans trève.

Dans ce convoi, près de moi, dans les bras de sa mère, un nouveau-né ne cessait de pleurer. En état de choc, la mère, qui n'avait plus de lait, a ramassé un peu de neige et l'a tassée dans un biberon qu'elle a réchauffé entre ses seins avant de le donner à têter au bébé. Nous nous sommes arrêtés de marcher devant un hangar : Berdychow.

On nous a enfermés dans le hangar où du pain était posé sur quelques tables, dans un coin. Les soldats nous ont ordonné de nous mettre en rang pour aller le chercher. Lorsque nous nous sommes précipités pour en prendre, ils nous ont tiré dessus. Devant le spectacle de la mêlée que nous formions alors, ils se tordaient de rire. Nous sommes restés affamés, abrutis de fatigue...

Au matin, nouvelle sélection. A l'entrée du hangar, les Allemands avaient placé une caisse en bois qui ressemblait vaguement à une radio, censée indiquer l'état physique de chacun d'entre nous. Quand je suis passée près de cette caisse, des voyants ont clignoté. Certains d'entre nous ont reçu l'ordre de retourner dans le hangar, les autres de rester dehors. Ces ordres étaient ponctués de coups de fouets et de revolver. Le juge de Mielec, Pohoryles, a demandé en allemand : « Pourquoi ce traitement ? Ces gens sont in-

nocents ! » « Qui es-tu ? » ont hurlé les nazis, « Mêle-toi de tes affaires ! » avant de le fouetter. Pohoryles a arraché son fouet à un SS et tenté de se défendre. Il a alors été jeté à terre et assassiné avec sa femme et son fils.

Nous avons passé quelques jours à Berdychow pour enterrer nos morts. Puis nous avons été conduits à une gare. Là, il nous a fallu nous déshabiller dans la neige et nous coucher dans des wagons vides.

Les jeunes filles nues, pleurant de rage et de honte, ont dû danser pour les SS. Une nouvelle sélection a eu lieu et plusieurs convois ont été formés ; certains pour Biala-Podlaska, d'autres pour Miedzyrzec, d'autre encore pour Dubienka sur le Bug. J'étais de ce dernier train et déjà veuve.

De Dubienka à Sobibor

A Dubienka nous étions logés dans les synagogues où le consistoire nous a envoyé de la nourriture et de la paille. Quelques jours après, nous avons été hébergés dans des familles. A Dubienka, en plus des privations, nous devions travailler gratuitement dans des propriétés aryennes. Comme à Mielec, un groupe de Juifs portant les *taleth* (1) a été conduit sur une colline, pour piétiner les châles et les textes sacrés et danser dessus. Personne n'est revenu vivant de la colline.

De nombreux officiers supérieurs, accompagnés de volontaires ukrainiens (qu'on appelait les Pizaki, Noirs) visitaient souvent le ghetto pour nous voler. Ils laissaient toujours derrière eux des blessés et des morts. Je me souviens qu'au cours d'une de ces visites plusieurs familles ont été groupées dans un logement où un SS a jeté une grenade. J'ai encore présente à l'esprit la vision de têtes d'enfants arrachées, baignant dans des mares de sang...

Nous n'étions pas massacrés uniquement pour le plaisir. Ainsi, les services de propagande de la Wehrmacht ayant eu besoin de filmer l'anéantissement d'un camp de partisans, les SS ont mis en scène ce camp et chargé des jeunes Juifs de tenir le rôle des partisans. Les caméras en filmèrent la destruction par la vaillante armée allemande. Les pellicules et les balles étaient vraies...

---

(1) Le *taleth* est le châle de prière juif.

Puis nous avons reçu l'ordre de partir pour Hrubieszow. Les morts sont nombreux sur le chemin ; le long de la marche, j'ai entendu des enfants supplier : « Monsieur, Monsieur ! Tuez-moi, laissez papa ! »...

Hrubieszow était un camp cerclé de barbelés et de miradors où veillaient des gardes armés de mitrailleuses. Nous devons descendre des wagons en silence et, comme nous ne sommes pas assez calmes, les gardes tirent dans la foule pour nous faire taire. Le silence s'établit, les adultes suppliant les enfants de continuer à se taire.

A la nuit noire, il a été permis aux habitants du ghetto de nous apporter un peu de pain et d'eau. Des baraques nous accueillirent pour le reste de la nuit. A l'aube, des charrettes attelées nous ont amenés à la gare où des wagons à bestiaux nous attendaient. « Vous allez en Ukraine » disaient les gardes. Dans le train, nous avions soif, très soif, mais les portes ne s'ouvraient que pour permettre à des soldats ukrainiens vêtus d'uniformes allemands de nous arracher nos derniers biens. A certains, ils ont coupé des doigts pour ôter plus facilement les bagues. Nous avions perdu toute notion du temps quand le train s'est arrêté. Les portes déverrouillées, aveuglée par la lumière, j'ai pu lire sur une pancarte : SS SONDERKOMMANDO SOBIBOR.

Sobibor

Au pied du wagon, des officiers, des soldats, mitraillettes à l'épaule, nous attendaient. L'un d'eux tenait en laisse un gros chien. Un officier m'interpella : « Eh ! toi là-bas ! Quel est ton métier ? » « Jardinière d'enfants diplômée ». Les nazis éclatèrent de rire. « Eh bien ! tu sauras donc laver notre linge ! » L'officier m'a fait sortir du rang avec d'autres jeunes femmes, Bella Sobol et Serka Katz de Dubienka et nous a conduites à l'intérieur du camp dans une petite baraque. Quelques vêtements témoignaient que d'autres avaient déjà logé ici, mais que sont-ils devenus ?

Sur les sept mille personnes parties de Hrubieszow, nous ne sommes que trois femmes à n'avoir pas été exécutées en arrivant à Sobibor. Des trois, je suis aujourd'hui la seule.

Le jour de notre arrivée, deux prisonniers surveillés par un garde nous ont apporté deux caisses de linge sale à laver dans les deux jours. Le linge devait d'abord être désinfecté, puis nous devions aller puiser de l'eau pour le laver.

Je me souviens de la première nuit. Des cris m'ont arrêtée à la *pritscha*. J'ai entrouvert la porte, puis des coups de fouets m'ont cinglé le visage, puis un hurlement : « Si je te vois là encore une fois, je t'envoie Barry ! » C'était l'Oberwachsmann Lachmann avec son chien qui faisait sa tournée d'inspection. Je l'appris plus tard, comme j'ai appris que les cris étaient poussés par les jeunes filles violées avant d'être gazées.

De notre baraque, je pouvais entendre les nouveaux déportés supplier pour avoir de l'eau. Parfois on permettait à l'un d'entre eux d'aller aux puits. Là, le Volksdeutsche Michel attendait. De sa baïonnette, il repoussait alors les malheureux vers les latrines, tout près de notre baraque. « Ramassez la merde avec vos mains ! » disait-il en allemand ; *« Mit den blossen Händen »*... Puis, de sa baïonnette, il conduisait ses victimes vers les barbelés, vers le gardien Malinovski ; celui-ci redressait sa casquette, fermait un œil et visait la tête.

D'autres jeux épargnaient la vie des victimes. Ainsi, le Volksdeutche Michel aimait à faire pousser une brouette pleine de sable par un jeune prisonnier nommé Szymon, jusqu'à ce qu'il s'effondre. Szymon a pris part à la révolte, mais il est mort pendant la fuite.

Un jour, ne voyant pas de soldat, j'ai porté en courant un sceau d'eau à un groupe de déportés. Au milieu d'eux, j'ai senti la crosse d'une canne me tirer par la gorge et j'ai entendu le SS Fritz Rewald hurler : « Tu as de la chance, je suis seul ; mais si je te vois là encore une fois... » Il était strictement interdit d'approcher les nouveaux arrivés.

Je me souviens aussi avoir vu, un jour, depuis la blanchisserie, deux déportés descendre d'un wagon avec une civière où était allongée une femme en couches. Au bout de quelques instants, j'ai entendu le cri d'un nouveau-né. Le SS Wagner était là ; ayant entendu le cri lui aussi, il a donné l'ordre au garde ukrainien Klat de jeter le nouveau-né dans les latrines. La mère a été emmenée au camp n° 3. Quelques jours plus tard, le cadavre du nouveau-né surnageait dans la fosse, parmi les excréments.

Un autre jour, dans un convoi venu de Vienne, les SS ont sélectionné trois belles cantatrices qui ont dû chanter pour eux jusqu'à ce que, lassés de leur répertoire, ils les exécutent.

Dans un autre convoi de Berlin, trois jeunes filles de 16 à 17 ans, Berthe, Léna et Ruth, furent épargnées. Ruth devint la favorite de Paul Groth. Mais elles ont bientôt été assassinées...

Quand un convoi arrivait de l'Europe de l'ouest, on s'en apercevait à l'apparence des déportés. Mieux vêtus, ils semblaient moins affamés que les Juifs de Pologne. Ils avaient aussi des sacs à dos et de belles valises. Les sélectionneurs choisissaient parmi eux de nombreux jeunes gens pour les camps de travail des régions de Lublin, Sawnin, Krychow et Ossowa. Au bout de quelques mois, ces jeunes gens, épuisés, étaient alors ramenés au camp et exécutés.

Les gardes du camp

Karl Frenzel, Gustav Wagner, Hermann Michel, Gœtzinger, Otto Weiss, Bredow, Steubel, Paul Groth et Hubert Gomerski habitaient une villa qu'ils avaient appelée « *Schwalbennest* » (Nid d'hirondelles). Karl Muller, Richter, John Kliehr, Nowak, les deux frères Wolf, Boscher, Greischutz, Schuett, Falanster, Unverhau, Erich Bauer appelaient leur villa « *Zum lustigen Floh* » (à la joyeuse puce).

Chacun des SS avait une façon particulière de tuer. A l'arrivée des convois, ils étaient tous là. Bredow cherchait fébrilement les toutes jeunes filles qu'il fouettait jusqu'au sang. Gomerski assomait des déportés avec une trique au bout de laquelle il avait planté des clous. Paul Groth et Kurt Bolender venaient avec leur chien. Lorsqu'il disaient à un déporté : « *Ah, du willst nicht arbeiten* ?» (ah ! tu ne veux pas travailler), Barry lui sautait à la gorge et le mettait en pièces.

Le commandant du camp portait une pélerine et des gants blancs. Il nous parlait du bonheur qui attendait ceux qui partaient pour l'Ukraine (2) : « Les conditions de vie et la nourriture sont meilleures là-bas qu'ici... Des certificats seront délivrés aux bons travailleurs, les familles se-

---

(2) Les SS avaient coutume de dire aux déportés qui devaient entrer dans les chambres à gaz qu'ils devaient prendre une douche avant de partir pour l'Ukraine.

ront réunies plus tard. » Il nous était interdit d'exprimer le moindre doute...

Le SS Scharführer Erich Bauer, maître du camp n° 3, surveillait la mise à mort par une fenêtre du toit des chambres à gaz. Petit de taille, trapu et toujours ivre, il nous menaçait souvent de nous pendre par les pieds. Il ne se séparait jamais de sa mitraillette.

Je me souviens d'une visite qu'il a faite un samedi à la blanchisserie ; comme nous nous mettions au garde à vous ! « *Weiter machen* » (continuez !). Puis, pendant que nous travaillions : « Ah, vous travaillez un samedi. Vous êtes tous des communistes alors ! » Un déporté de Sochaczew répond qu'il est croyant mais qu'il est bien obligé de travailler. Bauer s'adresse alors à Saba Salz : « Et toi, tu travailles aussi un samedi ? ». Le déporté de Sochaczew répond pour elle : « Chez nous les femmes peuvent ne pas prier ; elles allument les bougies du sabbath le vendredi soir. » « Alors, tu allumes des bougies ici ? » « Je le faisais chez moi » répond Saba. « Je hais les Juifs religieux, ce sont tous des pouilleux », termine Bauer.

Dans la chambre de Bauer, il y avait une photographie le représentant avec sa famille et le Führer. Il avait aussi un bar particulier pour lequel, une fois par mois, nous devions fabriquer des liqueurs au jaune d'œuf. Un jour, en rentrant du boulot, il a cassé une bouteille. Un prisonnier, Berek Brand, a dû nettoyer le parquet avec sa langue ; les éclats de verre lui ont déchiré le visage.

Paul Groth ordonna un jour à quatre prisonniers de le porter autour du camp, assis dans un fauteuil. De sa chaise à porteur improvisée, il s'amusait à jeter des morceaux de papier enflammés sur les déportés...

Shaul Stark était chargé de soigner les oies. Il devait les gaver et les peser tous les jours. Un jour, une oie malade crève. Les SS Frenzel, Bredow, Wagner et Weiss l'ayant appris, l'ont fouetté à mort. Shaul Stark est mort en criant : « *Leibl, Leibl, gedenk, nem nekome ! Haverim, nekome, nekome !* » (N'oubliez pas de me venger. Camarades, vengeance, vengeance.)

Nous avions toujours faim. Frenzel, ayant surpris un enfant de treize ans voler une boîte de sardines, donna l'ordre à tous les prisonniers de faire un cercle autour de l'enfant. Puis il l'a abattu en hurlant : « Le même sort attend celui qui ose toucher à quoi que ce soit ! »

Les SS sélectionnaient dans les convois des artistes peintres auxquels ils commandaient des tableaux pour or-

ner leur chambre ou le mess. Ils commandaient aussi des portraits du Führer. Pour décorer leur chambre, ils faisaient exécuter leur portrait ou des reproductions de cartes postales. Je crois me souvenir qu'ils avaient des préférences pour les paysages romantiques. Ils envoyaient aussi souvent des tableaux en cadeau à leur famille...

Quel que soit le temps, nous avions de nombreuses séances de gymnastique auxquelles les SS semblaient prendre grand plaisir. Nous devions courir, sauter, faire des pompes, grimper, etc. Ils aimaient beaucoup nous cravacher pendant que nous courions. Quand ils étaient fatigués, c'était Taras un garde ukrainien, qui dirigeait notre gymnastique. Ces séances avaient d'abord lieu une fois par jour, puis, après qu'il y ait eu quelques tentatives de fuite, elles eurent lieu matin et soir...

Les Oberscharführers, Schultz et Karl Mueller, escortaient le commando de la forêt. Sur le chemin, par jeu, Mueller blesse à la hache plusieurs prisonniers. Les blessures affectant leur rendement, Schultz les a abattus.

Karl Mueller était un raffiné auquel je devais porter son linge lavé et repassé tous les soirs. J'avais coutume de le lui apporter avec Esther Gruenberg ou avec Saba Saltz. Chaque soir, il nous posait la même question à laquelle répondait lui-même : « *Wer ist das grosste Tier der Welt ?* » (Quel est l'animal le plus terrible du monde ?) « *Ah ! ihr weist es nicht* ? » « *Das ist der Mensch* ! » (Vous ne le savez pas ? C'est l'homme.)

Les jeux de société de Sobibor

Un soir, après l'appel, le SS Otto Weiss a fait préparer un cercueil dans lequel un prisonnier habillé en *hassid* s'est allongé. Weiss a posé le couvercle et a entonné avec quelques autres SS : « *Ich bin ein Jude mit einer langen Nase* !» (Je suis un Juif au long nez). Weiss a alors entrouvert la caisse : le prisonnier a dû se lever, saluer l'assistance et répéter le refrain. Weiss a chanté le couplet que les SS ont repris après lui.

Couplet :

« *Gott du unser lieber*
Erhore unsere Lieder,
Mach dem Juden die Klappe zu
Dann haben die Menschen Ruh. Amen ! »

(Dieu, entends nos chants, avec les Juifs finis-en. Les gens auront alors la paix...)

Pendant qu'ils chantaient, le *hassid* officiait cette étrange prière que nous devions ponctuer de : *Amen* ! *Amen* !

Un jour, Wagner a ordonné de chanter à un nouveau prisonnier, très brun, surnommé « *der Neger* » (le nègre). L'homme a improvisé en yiddish, le regard tourné vers la forêt de pins qui entourait le camp :

« *Wie lustig ist da unser Leben*
Man tut uns zu essen geben
Wie lustig ist im grünen Wald,
Wo ich mich aufhalt »

(Comme notre vie est joyeuse ici, on nous donne à manger ; comme on est bien dans la verte forêt où nous avons fait halte !)

Ce chant plut tellement a Wagner qu'il nous ordonna de le chanter tous les soirs après l'appel. Ce « nègre », un cordonnier de métier, avait perdu sa femme et ses deux enfants. Nous étions devenus de grands amis. Je me souviens que, dans la nuit du 13 au 14 octobre, alors que nous réglions les derniers préparatifs de la révolte, il a dit avec emphase : « Jurons de lutter tous pour que les jeunes puissent connaître la liberté ». Puis il s'est mis à genoux et a embrassé le sol. Nous nous sommes laissés envahir par son émotion et nous avons repris son serment.

Le « nègre » faisait partie du groupe qui devait attaquer le dépôt d'armes. Il a été tué, en passant des fusils aux insurgés, par le Volksdeutsche Shreiber, que Shaul Fleischhacker de Kalisz a abattu au cours de la bataille.

Shaul était un homme courageux : un jour, Wagner lui ayant ordonné de donner vingt-cinq coups de cravache à un jeune prisonnier surpris à voler du beurre, il a répondu qu'il ne saurait pas le faire. Cette réponse lui a valu vingt-cinq coups de cravache.

Shaul avait une femme et trois fils à Kalisz dont il nous parlait sans cesse et qu'il était sûr de retrouver un jour.

La visite de Himmler

Un jour, vers la fin de l'hiver 1943, nos gardiens ont été pris d'une agitation intense. Nous avons appris que le Reichsführer Himmler allait rendre visite à Sobibor.

On improvisa un aérodrome sur un terrain vague, en face du dépôt. Le jour de la visite, tous les prisonniers ont été consignés dans les baraques.

Le commandant du camp et ses officiers ont reçu Himmler et son Etat-major. Après avoir fait le tour des camps n° 1 et n° 2, ils se sont rendus au camp n° 3 où ils ont assisté à l'exécution par le gaz d'un groupe de jeunes gens amenés la veille. Ce sont les gardes ukrainiens qui nous ont rapporté ce détail.

Au mess, il y eut ce jour un grand banquet pour fêter cette visite. Je dus apporter des fleurs pour orner les tables. Le Reichführer a sans doute été très satisfait de sa visite : peu après son départ, nos bourreaux ont arboré de nouveaux galons.

Le mess était coquettement installé. Il comportait des terrasses, des parterres de fleurs, un salon de coiffure, des installations sanitaires et un terrain de sports.

Les rapports du camp avec l'extérieur

Comme il y avait eu quelques tentatives de fuite, une bridage de soldats est venue, a miné les alentours du camp, creusé un fossé autour et électrifié les barbelés. Gustav Wagner surveillait les travaux. Un jour, Rywka, une jeune fille de treize ans, a reçu vingt-cinq coups de cravache pour s'être endormie en creusant le fossé. Un autre jour, l'escorte d'un convoi a demandé de visiter le camp. Les gardes ont refusé. Les convoyeurs sont revenus quelques jour plus tard, ayant sans doute obtenu une autorisation spéciale. Ils ont alors été invités à un grand repas au mess. Après le déjeuner, Wagner, Niemann et Schwartz leur ont montré « combien les prisonniers travaillaient tranquillement » avant de les conduire au magasin où de petits objets pris aux prisonniers — parfums, cosmétiques, bijoux — leur ont été offerts. Il y avait toutes sortes d'objets dans le magasin : vêtements, fourrures, instruments chirurgicaux, chaussures ; il y avait une pièce spécialement aménagée où étaient récupérés l'or et les bijoux. Les pièces en or, les bracelets, les broches étaient triés et classés dans des caisses différentes par un prisonnier nu, sous la surveillance du SS Steubel. Régulièrement un joaillier allemand venait inventorier ce butin qui était alors expédié à Berlin.

Avant que le camp n'ait été entouré de champs de mi-

nes, deux prisonniers avaient creusé la terre sous les barbelés et réussi à prendre la fuite. Le lendemain, après un interrogatoire général, un prisonnier sur dix a été condamné à vingt-cinq coups de fouet. Pendant qu'il se faisait battre, chacun devait compter lui-même à haute voix les coups qu'il recevait. S'il se trompait, les Wachmann recommençaient. Certains prisonniers ont reçu ainsi jusqu'à cent coups. Après avoir été battus, les otages ont été emmenés au camp n° 3 pour être exécutés. Une jeune chanteuse qui voulait partager le sort de son ami courait derrière eux en insultant les SS.

Tortures infligées aux jeunes prisonniers

Il y avait au camp une écurie modèle dont un jeune prisonnier de treize ans, Max, avait la charge. Un jour, Frenzel, mécontent de son travail, a commencé à le fouetter. Très vite, Becker, Nowak, Groth et Klat s'y sont mis aussi. Au bout d'une demi-heure de ce jeu, Max a perdu conscience. Après, il ne pouvait plus voir un allemand sans trembler comme une feuille. La nuit, il hurlait. Peu de temps après, il a été abattu.

Karl Frenzel s'était aperçu que Lejbl Fleischer, un enfant de treize ans, bégayait. « Quel est ton nom ?» Lui demandait-il souvent. Puis, prenant plaisir au trouble de Lejbl, il continuait : « Qu'as-tu bouffé, aujourd'hui ? Parle plus vite, chien galeux. » Le jeu plaisait tant au SS qu'il en récompensait le malheureux d'un œuf dur ou d'un sandwich. Fleischer tombera pendant la révolte.

L'héroïsme des jeunes prisonniers

Berek Lichtman, arrivé à Sobibor avec toute sa famille, en était le seul survivant. Malgré ses quinze ans, je me souviens l'avoir toujours vu calme et serein. Il travailla d'abord aux vêtements, puis aux cuisines, et enfin à la baraque des cordonniers. Pendant la révolte, quand le SS Falaster a été tué, c'est avec beaucoup de sang-froid qu'il a aidé à cacher le cadavre et à nettoyer les traces de sang.

Je me souviens qu'il est tombé pendant la révolte pendant qu'il tirait sur les gardes pour couvrir la fuite de plusieurs camarades.

La solidarité des prisonniers

De nombreux prisonniers attrapaient le typhus ou la

dysenterie entre autres maladies. Ils s'efforçaient toujours cependant d'aller au travail pour ne pas être exécutés. Les nazis, en effet, tuaient tous les malades.

Simon Rabinowicz avait réussi à se procurer un petit poële à alcool sur lequel il arrivait à faire cuire du riz qu'il leur portait, leur sauvant ainsi la vie. Un jour, ayant été surpris à porter un plat à un malade, il fut assommé à coups de cravache par Otto Weiss ; malgré cela, il a continué. Un autre jour, Frenzel est entré dans le baraquement au moment où Szymon mettait sa casserole sur le feu. Szymon a réussi à la planquer et à cacher le poële avec son pied. Je me souviens qu'il a longtemps souffert des brûlures mais que cela ne l'a pas empêché de continuer. Il a pris une part importante à la révolte et a été tué lors de sa fuite...

Un jour l'Ukrainien Koszewadski m'a apporté l'uniforme blanc de son chef l'Oberwachmann Lachmann et m'a ordonné de le tenir prêt pour le lendemain à cinq heures.

« Demain à cinq heures, l'uniforme ne sera pas sec !» Répondre à un garde ! Cela me vaut un coup de bâton sur la main. Koszewadski levait le bras pour continuer à me battre quand le prisonnier Itzhak lui a pris le poignet en disant : « Tu n'as pas honte de battre une femme qui travaille si dur ! » Koszewadski est sorti de la baraque ; de ce jour il n'a plus battu une femme.

Dans le camp n° 1 il y avait un dispensaire qui était visible depuis la gare et dont les nouveaux arrivés pouvaient lire l'enseigne. Il était, hélas, destiné aux seuls Allemands. Le Docteur Bressler de Plock, avec ses deux assistants Kurt et Berthe, déportés de Tchécoslovaquie, s'occupait du cabinet dentaire. Je me souviens qu'ils ont constamment risqué leur vie, soit en nous passant des médicaments, soit en nous soignant en cachette.

Un jour, de la fenêtre de la blanchisserie, j'ai vu passer un groupe de déportés vers le camps n° 3, le camp des chambres à gaz et des crématoires. Un garçonnet était en retard sur le groupe. Un chien s'est approché de l'enfant mais ne lui a fait aucun mal. Le garde qui fermait la marche a pris le gosse par la main et lui a fait rejoindre le cortège de la mort.

En hiver, les convois comptaient souvent de nombreux enfants gelés. Le SS Wagner, une cigarette au coin de la bouche, empilait les petits corps. Parfois, de la pile s'élevait un cri ou des pleurs ; tous n'étaient pas morts.

De Varsovie à Sobibor
Témoignage d'Abraham Margulies

Je suis né en 1921 à Zyrardow. J'habitais Varsovie quand la guerre a éclaté. Pensant que dans une petite ville la guerre serait moins dure, ma mère nous a menée à Zamosc. Là, nous avons été pris dans une rafle, et envoyés, mon frère et moi, dans un camp de travaux forcés, à Janowice.

En mai 1941, pour tenter de ne pas être déportés, nous nous sommes cachés avec mon frère, mais nous avons été mouchardés par un policier polonais aux SS qui nous ont emmenés à la gare. Là, sur les quais, trois mille personnes de Zamosc et d'Izbica attendaient. « Où allons-nous ? » demandaient les gens. « Est-ce à Belzec, le camp de la mort ? » Nous ne savions pas. Puis nous sommes montés dans le train. Serrés dans les wagons nous surveillions le parcours et nous avons vu que nous n'allions pas à Belzec mais plus à l'est. Le voyage a été court, en fait. Deux SS, j'apprendrai plus tard que ce sont Gustav Wagner et Kurt Gomerski étaient sur le quai, hurlant : « Les hommes à gauche, les femmes et les enfants à droite. » Puis, rapidement Wagner a sélectionné une cinquantaine d'hommes dont moi. Une heure après une garde ukrainienne nous a apporté du pain, du beurre et de la marmelade. Nous étions ahuris. J'ai demandé à l'Ukrainien : « Où sont les autres, les femmes et les enfants ? » « Ne vous en faites pas, nous dit-il. Les autres sont mieux traités que vous. On leur offre du chocolat. »

Le début

Nous n'avons pas pu dormir notre première nuit au

camp. Le matin, j'ai été intégré à un groupe de vingt prisonniers qui nettoyaient les wagons. Chaque train comportait trente wagons ou plus et nous devions les nettoyer sous les coups de fouet des nazis. En général, c'était Paul Groth qui nous surveillait, le fouet dans une main et le revolver dans l'autre. Notre groupe comptait beaucoup de très jeunes gens, de quatorze à quinze ans. Lorsque l'un d'entre eux ralentissait son travail, Paul Groth disait : « Ah ! tu te sens fatigué, n'est-ce pas ? Eh ! bien, va donc à l'hôpital. » Aller à l'hôpital signifiait recevoir une balle dans la nuque.

Pendant la première semaine, je ne pouvais m'habituer à l'idée que les trois mille déportés qui étaient arrivés avec moi étaient morts. J'avais le sentiment que si j'acceptais cette idée je deviendrais fou.

Sobibor a fonctionné sans cesse de mai à août 1942. Certains jours trois ou quatre trains arrivaient. Quand nous étions en retard pour nettoyer les wagons, le SS lâchait le chien-berger Barry sur nous en lui criant « *Fass ihn, fass ihn* ». Barry courait d'un prisonnier à l'autre, lui arrachant des morceaux de chair. Il y avait aussi les convois de nuit.

Un jour, à un convoi de malades mentaux, les Allemands ont fait faire de la gymnastique avant de les envoyer aux chambres à gaz. Un autre jour, dans un train de Biala Podlaska les SS ont sélectionné une cinquantaine d'hommes, puis ils nous ont ordonné de mettre des chapeaux, tandis que les nouveaux venus devaient rester nu-tête. Les Ukrainiens ont alors formé une double haie entre laquelle nous devions courir. « Courez vite », hurlaient les gardes. Pendant ce temps on nous battait. Un vieillard a été pendu à un arbre près du quai ce jour-là. Un autre a été pendu pour avoir refusé d'avaler un pot de confiture mêlée de sable. Un autre jour un convoi est arrivé du camp de Janowski près de Lwow. Il comptait autant de cadavres que de vivants et les SS nous ont offert des cigarettes pour nous permettre de supporter l'odeur de pourriture.

Résister

Chelm était à huit kilomètres environ de Sobibor. C'était la gare la plus proche. Lorsque les trains y passaient, on les entendait depuis le camp. Un jour nous avons entendu une fusillade, puis, en nettoyant les wagons

du train qui est arrivé peu après, nous nous sommes aperçus que des planchers avaient été défoncés. Certains déportés avaient tenté de s'enfuir.

Quand les déportés résistaient, les SS renonçaient à les déshabiller. Ils les entraînaient à coups de crosse vers le camp n° 3, vers les chambres à gaz.

Curieusement, les déportés d'Europe de l'ouest, hollandais, allemands, français, restaient calmes. Un jour une femme a demandé où se trouvait le train qu'elle devait prendre pour continuer le voyage. Un autre jour, dans un convoi, une femme tenait dans les bras un bel enfant qui souriait. A l'idée que cet enfant serait jeté au feu, j'éclatai en sanglots et je me mis à courir, pris de folie.

Les cuisines

Il y avait trois cuisines dans le camp ; l'une pour le personnel SS qui fonctionnait sous la direction de Wagner qui, en général, sélectionnait à l'arrivée des trains de très jeunes filles qu'il battait ; il y avait une deuxième cuisine pour la garde ukrainienne. Krupka en était le chef. Ce gars détestait les Allemands et nous communiquait parfois des nouvelles du front. Un jour il nous promit d'entrer en contact avec les partisans et nous lui avons même donné de l'or pour eux. Mais l'attaque du camp par des partisans ne s'est pas faite. Un jour cependant, Krupka a disparu du camp.

Herszel Zukerman de Kurow était le responsable de la cuisine des prisonniers juifs. Après le nettoyage du wagon j'ai été assigné à la cuisine mais je n'y suis pas resté longtemps. J'avais voulu passer des aliments aux femmes qui travaillaient à la blanchisserie. Surpris par Frenzel j'ai été renvoyé au nettoyage des wagons.

Un vieil Allemand, Kliehr, surveillait la boulangerie et se montrait souvent humain avec nous. La nuit, en cachette, il nous passait du pain (1).

Il y avait une porcherie dans le camp. Les SS, en partant en congé, y prenaient souvent des jambons pour leur famille. Le camp comportait aussi un potager modèle et des parterres de fleurs. Les prisonniers Szaya de Chelm, Abraham d'Izbica et Helka Weiss, avaient la charge de ces cultures. Légumes et fleurs donnaient à chacun l'impression d'être dans une propriété paisible.

---

(1) Jugé à Berlin en 1950 avec le SS Bauer il fut acquitté grâce au témoignage favorable des survivantes Esther Raab et Lerner.

Le camp n° 3

Personne n'avait le droit d'approcher le camp n° 3. Une fois seulement, un jour où je travaillais dans la forêt, j'aperçus un déporté qui, le torse nu et le visage ravagé, criait : « On a brûlé mon père. »

Himmler et sa suite sont venus inspecter Sobibor à la fin de l'hiver 1943. En leur présence, deux cents jeunes femmes ont été gazées.

La révolte

D'abord fixée au 13 octobre, elle a dû être reportée en raison d'une visite inattendue d'amis de nos SS, venus boire avec eux. La révolte a été remise au 14 octobre à seize heures.

Quinze prisonniers étaient chargés d'attaquer la baraque des gardiens ukrainiens, quinze autres de prendre d'assaut le dépôt de munitions. Il y avait alors à Sobibor environ sept cents prisonniers dont quatre-vingts femmes et quelques enfants.

Le 14 octobre, j'étais chargé, avec Biskubicz, de faire des travaux près de l'entrée du camp. J'ai vu de loin Nieman qui allait à cheval à l'atelier des tailleurs. Un coup de hache l'y attendait. Le SS Beckman était assis à son bureau quand les révoltés y sont entrés. En les voyant, il a pris un coupe-papier, mais il a été aussitôt poignardé.

Le projet d'assaut sur la caserne des Ukrainiens n'a pu être réalisé. Bauer, le chef du camp n° 3 étant venu plus tôt que prévu. Il est arrivé dans une camionnette chargée de boissons et Frenzel a appelé quatre prisonniers pour l'aider à décharger. Soudain un groupe de prisonniers est apparu, marchant comme pour l'appel, mais en direction de l'entrée du camp, là où le terrain n'était pas miné. Les Ukrainiens se sont alors mis à tirer dans le tas. Frenzel, lui, s'est placé près de l'entrée, mitraillette à la main. Moi j'ai couru vers les barbelés avec Helka Weiss. Je les découpe à la pince. Après vient une palissade qui s'effondre sous notre pression, puis un dernier réseau de barbelés, mais, quand j'y parviens, il est déjà enfoncé. Je vois Sacha passer près de moi, un revolver au poing. J'entends des mines qui explosent, et un prisonnier soviétique qui couvre notre fuite avec un fusil. Enfin, nous sommes dans la forêt, libres.

A l'aube, encore près du camp, cachés dans les broussailles, j'entends Frenzel qui dit à un paysan : « On les aura tous ! Une division est à leurs trousses, il y a aussi des tanks, une prime de quatre cents *zlotys* par tête de fugitif. » Les paysans nous avaient bien aperçus, mais ils ne nous ont pas livrés.

Du bourg d'Izbica à Sobibor
Témoignage de Simha Bialowitz

A l'automne 1942, j'étais infirmier à la clinique du docteur Hermann Strauss. Un jour, un SS ordonne : « Tout le personnel de l'hôpital doit se rendre à la gare. Là, le SS Engel, debout près de M. Blatt, le Président du Conseil juif, abattait des gens sans raison. L'escalier était jonché de cadavres.

Quand je suis revenu de la gare, tous les malades avaient été abattus. Affolé, j'ai fui vers la forêt, cherchant des partisans, mais je n'en ai pas trouvé. Je reste cependant dans les bois, j'erre, j'ai faim, j'ai froid. Quand viennent les premières neiges de l'hiver, je ne suis pas seul : nous sommes un groupe de trois cents à trois cent cinquante personnes. Les paysans disaient : « A Izbica il y a un nouveau ghetto. On ne déporte plus les Juifs. » Nous sommes revenus à Izbica. En effet, passer l'hiver dans les forêts polonaises aurait été mortel. A Izbica, mes parents étaient cachés dans une vieille briqueterie. Dans le nouveau ghetto, constitué de maisons en ruines, nous devions tous travailler soit à la briqueterie, soit à une tannerie. « Vous resterez ici jusqu'à la fin de la guerre » nous assuraient les SS. Nous passons cependant nos nuits dans des cachettes. A l'aube du 28 avril 1943, des coups de feu, c'est la rafle et le train à bestiaux. Ma cachette n'était pas sûre. J'ai cherché à fuir par les ruelles mais des gendarmes m'ont arrêté, rossé, fouillé. « A la place du marché, nous dit-on, à la place du marché. » Ceux qui résistent sont abattus sur place. C'est ainsi qu'avec deux cents malheureux, je me retrouve place du marché. Là, nous sommes entassés à coups de crosse dans un camion.

Nous sommes d'abord conduits au camp de Trawniki,

près de Lublin, mais là on ne veut pas de nous. Le camion reprend alors la route et nous emmène à Sobibor.

L'arrivée à Sobibor

Mon frère Fiszel, âgé de treize ans et mes deux sœurs, ont été raflés le même jour que moi. En descendant du camion, Wagner hurle : « Les médecins, dentistes, pharmaciens, plombiers, en avant. » Plusieurs se détachent de la foule. J'entraîne mon frère avec moi. Les SS choisissent parmi nous cinq à six personnes seulement qu'ils font entrer dans le camp. Les autres sont abattus sur place. Un prisonnier me dira plus tard avoir aperçu mes deux sœurs parmi les victimes. On nous dépouille de tout mais je suis heureux d'avoir pu garder mon petit frère avec moi. Il est envoyé au dépôt de vêtements, moi, je suis assigné au commando de la forêt.

Le commando de la forêt

Le *Waldkommando* était composé de trente prisonniers surveillés par les SS Mueller et Grimmer et un groupe d'Ukrainiens. Les responsables nous ordonnent : « Travaillez, sinon c'est une balle dans la tête. » Rares étaient les jours où l'un des nôtres n'était pas abattu. Les victimes étaient vite remplacées, le travail était très dur. Nous devions sans cesse abattre des arbres, scier des branches, ramasser du bois mort, etc. Le long du chemin, les nazis nous faisaient chanter pour se divertir. Ils organisaient aussi des spectacles : un prisonnier devait grimper au sommet d'un arbre et y rester pendant que l'équipe sciait le tronc ; il s'écroulait avec l'arbre. Plus d'un des nôtres est mort à ce jeu. Un jour mon tour de grimper est arrivé. Je me suis seulement brisé un bras. Le lendemain de l'accident, je sciai d'un seul bras. Wagner s'en aperçut et, pour me punir, il me battit à mort. Après, j'ai été envoyé à la pharmacie. Le pharmacien ayant été exécuté le jour même, la place était vacante.

La pharmacie

Les prisonniers n'avaient pas droit aux médicaments. Tout était destiné, soit au personnel, soit à l'exportation.

Parmi les déportés il y avait des médecins qui avaient apporté avec eux des médicaments, dont certains assez rares. Dans la pharmacie on trouvait aussi des savonnettes et des bouteilles d'eau de Cologne. De temps à autre, un officier SS arrivait, inspectait les marchandises en stock et en emportait une partie. Ils recherchaient surtout de la morphine. Mon travail de pharmacien se résumait à classer des médicaments. Un jour Wagner m'a pris à passer quelques médicaments aux autres prisonniers. J'ai failli être abattu sur place.

Lorsque les convois se raréfiaient, il y avait moins de médicaments. On m'envoyait alors effectuer des travaux au camp n° 2. On travailla beaucoup à embellir ce camp, comme pour masquer la réalité de Sobibor. En passant d'un camp à l'autre, tous les prisonniers étaient fouillés. Si l'on trouvait sur eux le moindre objet, ils étaient fusillés.

Divers plans de révolte

S'échapper de Sobibor, tuer les SS, venger nos morts. Ces pensées nous obsédaient. Hersz, un jeune prisonnier de Zamosc, suggéra de les empoisonner. « Débrouille-toi, trouve trois bouteilles de deux cents grammes de morphine, et tu verras comment on s'en servira. » J'ai trouvé de la morphine que j'ai passée à Hersz. Son plan était d'empoisonner les SS et les gardes ukrainiens. Mais Wagner a trouvé une des bouteilles. Quatre prisonniers et une jeune fille ont été arrêtés. Wagner mit le flacon de morphine devant moi. « Je le vois pour la première fois de ma vie. Ce n'est pas un flacon de la pharmacie, nos flacons sont étiquetés. » Le SS responsable de la pharmacie, convoqué, a confirmé ce que j'ai dit : « Ce n'est pas de chez nous. » Je l'ai échappé belle, mais Hersz et les cinq autres ont été exécutés. Puis j'ai appris que les prisonniers du commando de la forêt préparaient une fuite.

Deux prisonniers, partis avec un garde chercher de l'eau ou du pain, l'ont tué à coups de hache et, lorsque le deuxième garde est venu voir ce qui se passait, les prisonniers se sont enfuis.

Seuls les Juifs polonais, connaissant la région et la langue, espéraient survivre en fuyant. Dix prisonniers hollandais, qui faisaient partie du commando, sont restés sur place ; ne parlant ni l'ukrainien ni le polonais, ils étaient

sans espoir. Podchleblik, qui a tué le garde, et Kopf, ont réussi à s'échapper. Mais ce dernier, je l'ai appris plus tard, a été tué après la Libération sur la route de son village par des fascistes polonais. Tous les autres fugitifs ont été repris et ramenés au camp.

Lors de l'appel, tous les membres du commando ont été amenés sur la place, les mains liées derrière la tête. Frenzel nous a tenu un discours sur l'ignominie de notre crime et dix membres du commando ont été exécutés pour venger le garde abattu.

La révolte

Le comité qui préparait la révolte se composait de plusieurs groupes. Le mien devait se procurer de l'argent et des objets de valeur.

Mon frère et moi avions convenu d'un mot de passe pour nous retrouver au cas où nous nous perdrions pendant la fuite. A l'heure de la révolte, j'ai couru des dépôts où je me trouvais vers les barbelés ; en essayant de les écarter je me suis blessé grièvement à la main, j'en porte aujourd'hui encore les marques. J'ai réussi à atteindre la forêt où j'ai retrouvé mon frère. Nous avons couru ensemble, à la recherche d'autres déportés. Nous avons longtemps erré, nous cachant dans des champs, à la lisière des bois.

Le lendemain de la fuite, nous avons eu la joie d'apercevoir sur la route de Chelm, allant à la Kommandantur, un cortège de voitures portant les cercueils des SS de Sobibor. Mais, hélas, bien peu d'entre nous ont survécu à Sobibor et à la révolte du 14 octobre 1943.

De Paris à Sobibor
Témoignage de la veuve de J. Dunietz

Joseph Dunietz est né à Kiev en 1912. En 1917 ses parents se fixent à Rowno. Joseph fait ses études au lycée de Rowno puis vient en France étudier la chimie à l'université de Caen. Sa veuve nous raconte : En 1940, la France est occupée. En 1942, lors du début des persécutions antijuives, nous sommes déjà mariés et nous avons une petite fille. Je suis enceinte. Le 13 février 1943, pendant une rafle de rue, mon mari est arrêté. Il est d'abord interné un mois à Drancy, puis déporté à Sobibor. Il voulait fuir en route comme plusieurs autres déportés, mais un Belge du convoi ayant été arrêté lors d'une tentative est fusillé. Les autres ont été découragés.

Ce convoi comportait un millier de déportés. Sur ce millier, une dizaine d'hommes a été sélectionnée à l'arrivée, les autres exécutés immédiatement. Mon mari faisait partie de ces dix.

A Sobibor, il effectua divers travaux, comme la plupart des déportés, puis il prit part de façon active à la révolte. Après sa fuite, il a vécu dans la forêt et chez des paysans. Après la guerre, à Chelm, il a servi de chauffeur à un ministre polonais du premier gouvernement de la libération, puis il est revenu en France par Odessa. Quand nous nous sommes retrouvés, nous avons décidé de partir en Israël où mon mari a trouvé du travail. Nous avons eu deux autres enfants. Mon mari refusait de parler de son séjour à Sobibor mais, en 1965, il avait accepté d'aller témoigner au procès des SS de Sobibor à Hagen, quand il est mort d'une crise cardiaque à son usine. Il avait alors 53 ans.



En haut, à droite : *Lublin J.R. 1943*. A l'envers, en polonais : *un Juif assassiné à la gare de marchandises de Lublin (échappé d'un convoi).*

De Swolle à Sobibor
Témoignage de Selma Wijnberg

Je suis née à Swolle, en Hollande, en 1922. Il n'y avait aucune haine entre les Juifs et les Hollandais. Puis les Allemands ont occupé le pays et les persécutions ont commencé.

En 1941, un camp de Juifs allemands a été installé à Westerbork. Puis, lorsque les Juifs ont été obligés de porter des brassards, les Hollandais les saluaient. En 1941, une grève a paralysé Amsterdam pendant trois jours pour protester contre les déportations en Pologne (1).

Les Hollandais cachaient les Juifs. Ainsi, des deux mille Juifs d'Utrecht, deux cents seulement ont été déportés. Une organisation spéciale, « Hollande libre », aidait les Juifs, leur procurait des aliments, de l'argent, ou même les évacuait vers l'Angleterre.

En 1942, j'ai été arrêtée avec ma famille et internée à Westerbork. Nous étions là huit mille internés, l'officier allemand nous déclarait qu'on nous envoyait travailler en Pologne ou en Ukraine et qu'il fallait emporter des chaussures, des vêtements et des vivres. Des lettres nous arrivaient de Wlodawa, nous disant que l'on vivait bien en Pologne. Plus tard, j'ai appris que c'était une provocation allemande. Les déportés étaient forcés de signer des cartes imprimées. Le nom de Sobibor n'y était jamais mentionné.

Ma fuite de Westerbork

Je me suis enfuie de Westerbork. Je ne voulais pas aller en Pologne. Je me suis cachée longtemps dans des fa-

(1) Les premières déportations de Juifs hollandais ont eu lieu vers le camp de Mathausen, en Autriche, en février 1941.

milles hollandaises mais un Volksdeutsche (Hollandais d'origine allemande) m'a dénoncée. J'ai passé deux mois dans la prison d'Amsterdam avant d'être transférée au camp de Vught, où se trouvaient des prisonniers politiques et des Juifs. Là, j'ai travaillé à la blanchisserie.

Au mois de mars 1943, on nous a déportés en Pologne. Beaucoup d'entre nous espéraient retrouver leur famille. Les Juifs malades étaient hospitalisés. Ce n'est qu'une fois guéris qu'ils étaient envoyés en Pologne. Pendant la traversée de l'Allemagne, des infirmières allemandes passaient dans les wagons et distribuaient des médicaments.

Je suis arrivée à Sobibor le 9 avril 1943. Les hommes durent se déshabiller immédiatement en descendant du train puis partir vers le camp n° 3. Les femmes sont passées par une allée de pins, vers une baraque où elles se sont déshabillées. Là, on leur coupait les cheveux. Un officier allemand a choisi parmi nous vingt-huit femmes pour travailler au camp n° 2. C'est ainsi que j'ai passé cinq mois à Sobibor. Il est difficile d'imaginer l'horreur de ce camp. Je me souviens avoir vu le SS Wolf qui approchait régulièrement des enfants nus allant vers les chambres à gaz et là, il leur distribuait des bonbons et leur caressait les cheveux. « Portez-vous bien, les enfants, tout ira bien » leur disait-il. A notre camp travaillait un Hollandais. Il reconnut un jour au dépôt les vêtements de sa famille et, sortant du magasin, il vit celle-ci que l'on entraînait vers les chambres à gaz. Sa famille ne le reconnut pas tellement il avait changé. L'homme est retourné au dépôt et s'est mis à pleurer. Nul ne put le consoler.

Un jeune déporté travaillait dans le camp n° 3. Parmi les morts, un jour il trouva le cadavre de son père. Il put le soustraire à la pile et l'enterrer. Les SS l'ont tué pour cela.

Après la révolte, j'ai réussi à fuir avec deux autres jeunes filles, Ketty, de La Haye et Ursula Stern, une Juive allemande. Ketty a rejoint une unité partisane où elle est morte du typhus. Ursula s'est aussi battue avec les partisans. Nous avions été ensemble à Westerbork, à Vught et en prison. Nous étions ensemble à Sobibor et nous avons réussi à nous enfuir ensemble (2).

---

(2) Ce témoignage a aussi été recueilli par Ilya Ehrenburg à Chelm, le 10 août 1944, publié en yiddish dans *Merder Fun Velker*, Emes, Moscou, 1945.

De Varsovie à Sobibor
Témoignage de Ber Freiberg

Quand la guerre a été déclarée, je vivais avec ma famille à Lodz.

Espérant être plus tranquilles dans une grande ville, nous sommes partis à Varsovie. Mon père est mort en chemin. A Varsovie, nous sommes restés dans le ghetto jusqu'en janvier 1940. Puis, espérant être mieux dans une petite ville, nous sommes partis à Turbin, dans la région de Lublin où nous sommes restés jusqu'en mai 1942. A cette époque, nous avons été déportés et réunis avec les Juifs à Zolkiewka. Puis nous avons été transférés à Krasnystaw et, enfin, embarqués dans des wagons à bestiaux.

Le voyage a duré trois heures et nous étions tellement entassés que plusieurs d'entre nous sont morts en route, étouffés. Puis, en pleine forêt, le train s'est arrêté et, face à nos wagons enfin ouverts, nous avons lu : Sonderkommando Sobibor. C'était le 15 mai 1942.

Des SS parcouraient le quai en hurlant : « *Raus, Raus !* » Les femmes et les enfants d'un côté et les hommes de l'autre. » « Tous par terre, assis » hurlaient-ils encore. Nous avons vu s'éloigner les femmes et les enfants. Nous avons passé la nuit là, assis ; nous entendions des hurlements, les rires des nazis, des coups de feu, puis des cris de femmes et d'enfants. Les gardes ukrainiens, qu'on appelait « les Noirs », nous encerclaient. J'avais l'impression d'entendre le bruit d'un moteur, et j'avais froid. Etait-ce le moteur à gaz ? Le matin, il y eut une première sélection. « Tailleurs, cordonniers, charpentiers, hors des rangs. » Je sortis des rangs avec d'autres.

L'usine à tuer Sobibor donnait l'impression d'une grande ferme où tout était en ordre.

Les travaux

Il est des visions qu'un homme normal peut difficilement concevoir. Le 16 mai le petit groupe sélectionné dans notre train a été conduit à un hangar plein de valises. « Classez ce qu'il y a dedans » a hurlé un Allemand, « le linge à part, les robes à part, les vêtements d'enfants à part ». J'ai demandé au SS Groth où étaient les femmes et les enfants. « Vous serez bientôt tous réunis. » Puis « Chantez. » Devant notre silence, il a hurlé et menacé. Un vieil homme nous a dit alors : « Chantons. » Une jeune femme a entonné *Pognala Wolka.* « Encore, encore », a hurlé Groth. Alors s'est élevé une vieille prière juive : Purifie nos cœurs, oh ! Eternel ; que nous puissions mieux te servir, et en vérité...

Le SS Wagner a discouru sur les bienfaits du national-socialisme. « Si vous travaillez bien, vous rejoindrez vos familles bientôt. Mais si vous sabotez, vous recevrez une balle dans la peau. » Puis il a ajouté : « Si quelqu'un se sent malade, il y a un hôpital sur place. Eh ! Taraskov, conduis-les donc à l'hôpital. » Puis il s'est retourné vers nous : « Celui qui va à l'hôpital ne revient plus. Il y reste au repos. » Désespéré, j'ai pleuré toute la nuit. Pendant des semaines, je voulus croire que ma famille vivait encore, quelque part. Je ne savais où.

Les convois

Chaque arrivée de convoi était un cauchemar. De loin, nous voyions passer le cortège des déportés. Le SS Michel, surnommé le *speaker,* s'adressait aux nouveaux arrivants : « Vous allez en Ukraine, vous y travaillerez. Mais, pour éviter les épidémies, il vous faut prendre une douche désinfectante. Rangez bien vos vêtements, retenez la place où vous les déposez car je ne serai pas là lors de votre retour pour vous aider à les retrouver. Les valeurs doivent être portées au guichet de caisse.

En été 1942, la fréquence des convois a augmenté. En juillet, plusieurs convois sont arrivés d'Allemagne. Parmi les déportés, Paul Groth a sélectionné une jeune fille, Ruth. Elle est devenue sa maîtresse, sa servante disait-il. Lorsqu'il est parti en congé, Ruth et quelques autres jeunes filles ont été tuées et leurs vêtements envoyés aux dépôts. A son retour, ne la trouvant pas, Groth s'est mis à

boire et à troubler le travail bien organisé du camp. Il a dû être déplacé.

Le séjour au bout de la nuit

Sur les cent cinquante qui travaillaient aux vêtements, il n'en resta bientôt plus que cinquante. Les autres avaient été abattus, ou s'étaient suicidés. J'ai tenté de me suicider mais je me suis raté.

Un jour Groth a ordonné à un jeune homme d'aller chercher une ombrelle suspendue au toit du dépôt ; il est tombé d'une hauteur de huit mètres. Sa maladresse lui a valu vingt-cinq coups de fouet et la menace d'être dépecé par le chien, Barry. Groth appelait son chien « *Mensch* », c'est-à-dire Monsieur, et les prisonniers « Espèce de chien ».

Le jeu de l'ombrelle suspendue a tellement plu aux SS qu'ils l'ont répétée plusieurs fois ; ils voulaient savoir si les Juifs étaient de bons parachutistes. Puis les nazis ont trouvé d'autres jeux : ils ont cousu les bas des pantalons des prisonniers et y ont enfermé des rats ; les prisonniers devaient se tenir tranquilles. Si l'un d'eux bougeait quand il avait un rat dans son pantalon, il était fouetté à mort. Pour se distraire aussi, les SS avaient rasé la moitié de la chevelure d'un homme, la moitié de sa moustache et un seul de ses sourcils. Un autre jour ils ont ordonné à un malheureux de boire. Quand il a été ivre mort, nous l'avons porté autour du camp, étendu sur une planche, simulant un enterrement religieux. Frenzel était particulièrement sadique : aux jeunes filles auxquelles on coupait les cheveux avant de les envoyer aux chambres à gaz, il disait : « Ne craignez rien, vous êtes encore si jeunes. Vous resterez en vie. »

Par ailleurs les SS volaient pour leur propre compte des objets de valeur apportés par les victimes. Ils ordonnaient aux prisonniers bijoutiers, les frères Szpengler de Pulawy, de leur faire des bijoux pour les offrir à leur famille lorsqu'ils partaient en congé.

La résistance des Hollandais

Il y avait un officier dans le groupe des Juifs hollandais. On disait, dans le camp, qu'un garde ukrainien lui

avait promis de l'aider à organiser une fuite collective ; mais le garde l'a trahi. Puis, lors d'un appel, le groupe hollandais a été accusé de tentative de fuite. L'officier a alors assuré qu'il voulait fuir seul. Mais les SS ont fait exécuter tout le groupe au camp n° 3 et, paraît-il, pour économiser des balles, il les ont fait décapiter.

Le jour le plus long

En septembre 1943 est arrivé un groupe de prisonniers de guerre soviétiques. Les Juifs polonais connaissaient bien le camp et les habitudes des SS ; les Juifs soviétiques connaissaient le maniement des armes.

Sacha Petcherski et Léon Fedhendler ont mis en place les détails de ce plan. Le 14 octobre 1943 est le jour le plus long de ma vie. Cinq minutes avant l'heure fixée, un jeune prisonnier demandait au SS Wolf d'entrer au dépôt de vêtements. « On a trouvé quelques très beaux vêtements et l'on ne sait pas quoi en faire. » Joseph Wolf y est allé et, d'un coup de hache sur la tête, il a été abattu. Le SS Beckman a été tué à coups de couteaux dans son bureau.

Nous nous sommes emparés de leurs armes et lancés à l'assaut de l'arsenal. Quel bonheur d'avoir une arme à la main ! J'ai alors couru vers l'entrée du camp, là où le sol n'était pas miné. Mais une fusillade nourrie m'a forcé à reculer. J'ai sauté par-dessus les barbelés, poussé par je ne sais quelle force. La forêt ! La liberté ! Mais plus de la moitié de nos six cents révoltés sont morts, soit en luttant dans le camp, soit en sautant sur des mines, ou alors après avoir été repris par les SS dans la forêt.

De Terezin à Sobibor
Témoignage de Kurt Thomas

A la fin de l'année 1941, la vieille forteresse de Terezin, à soixante-cinq kilomètres de Prague, est devenue un centre de rassemblement des Juifs de Tchécoslovaquie, avant la déportation en Pologne.

Mon père, ma mère, ma sœur et moi-même venions de Boskovice en Moravie. Nous espérions pouvoir rester à Terezin jusqu'à la fin de la guerre, car Terezin ou Teresienstadt devait être, nous disait-on, une ville ghetto pour la population juive. Là, parqués dans des casernements humides en hiver, chauds en été, nous manquions de nourriture et d'eau ; les maladies se multipliaient, les morts aussi.

Nous avons appris le 1er avril 1942 qu'un premier convoi de mille personnes partirait pour la Pologne. Ma famille a fait partie de ce convoi.

Piaski, antichambre de Sobibor

Dès notre arrivée à Piaski, un bourg de la région de Lublin, on nous a consignés dans le ghetto dont les appartements étaient privés de toilettes. La population juive nous a accordé pendant les premières semaines des rations de pain et de soupe quotidiennes. Mais leurs ressources s'épuisant, ce fut la famine. Nous vivions alors dans une promiscuité atroce, à treize dans ma chambre. Je faisais partie d'un commando de travailleurs agricoles qui travaillaient hors du bourg. Pour tout salaire, je recevais un repas le midi. Je cherchais, le soir, en rentrant, à faire passer des pommes de terre dans le ghetto. Mais c'était extrêmement difficile et dangereux. Les entrées et sorties étaient

sévèrement contrôlées et les passeurs de vivre abattus sur place. Les autorités allemandes s'intéressaient surtout au nombre de morts quotidien. Il y en avait vingt à trente, victimes des maladies, des privations ou des coups de revolver. Malgré cela, la population du ghetto augmentait, passant de trois mille à quatre mille habitants. Alors vint le temps des évacuations. Piaski, tout comme Terezin, n'était qu'un centre de transit. A la famine, à la promiscuité et aux maladies, s'ajouta la crainte des rafles.

En juin 1942, en revenant du travail, je n'ai pas retrouvé les miens. Un train de déportés les avait emmenés à Sobibor. Quatre mois plus tard, à la suite d'une rafle, je prenais le même train.

De Boskovice à Terezin, de Terezin à Piaski et de Piaski à Sobibor. A Sobibor j'ai travaillé au camp n° 2. Je me souviens de ces instructions, données par un SS : « Attachez vos chaussures paire par paire, afin de les retrouver après la douche. On vous donnera des vêtements propres, soyez sans crainte. Et vos familles ne seront pas séparées. Elles continueront leur voyage plus à l'est, elles travailleront là-bas dans des usines. »

Je n'ai pas été gazé parce que j'étais un spécialiste en étoffes et que les SS en recherchaient un. Mon travail consistait à identifier les tissus trouvés dans les bagages des déportés. Tout ce qu'il y avait dans les valises était soigneusement trié en vue d'être réutilisé par le Reich. Une attention particulière devait être apportée aux vêtements portant l'insigne juif, car il fallait le découdre avec soin. Vêtements et cheveux humains, mis en baril, partaient par trains pour l'Allemagne.

Puis, un jour, de gros bulldozers sont arrivés. Ils ont servi à creuser des fosses immenses autour du camp n° 3. Dans les premiers temps les morts étaient ensevelis, plus tard ils ont été incinérés. Du charbon de bois et d'autres combustibles servaient à les enflammer.

Les rations qu'on nous accordait du lever au coucher du soleil étaient insuffisantes et nous étions obligés de voler de la nourriture, sinon on ne pouvait pas tenir plus de six semaines. Les malades qui travaillaient mal avaient droit à un délai de trois jours maximum pour se remettre. Au-delà, ils étaient abattus d'un coup de revolver dans la nuque.

J'ai été démis de mes fonctions d'expert et envoyé à l'infirmerie et, là, pris en flagrant délit de sabotage. Certains malades étant restés au baraquement plus de trois

jours. « Je vais les amener au camp n° 2 », dit le SS qui avait inspecté l'infirmerie et découvert la fraude. Il a conduit tout le groupe près de la haie de barbelés et, là, il a supprimé froidement tous les malades à coups de revolver.

J'ai été, évidemment, entièrement solidaire de la révolte. J'estime le nombre des victimes de Sobibor à environ cinq cent mille.

Dans la forêt

Après m'être enfui, j'ai erré pendant un mois dans la forêt et, en novembre 1943, un paysan polonais m'a permis de me cacher dans sa porcherie. J'y suis resté jusqu'en juillet 1944. De temps à autre, le fermier me montait de la nourriture, des vêtements propres ou de quoi me raser. Il ne pouvait monter souvent, les Allemands étant souvent dans sa ferme ou dans les environs. Le plafond était bas ; je ne pouvais me lever. Je suis resté recroquevillé pendant neuf mois. Pendant ce temps, je n'ai vu le ciel qu'à travers un trou dans le toit.

En juillet 1944, à la Libération, je me suis engagé dans les brigades. Après 1945, je suis retourné à Boskovice, ma ville natale, mais je ne pouvais plus y vivre. Boskovice me faisait tout le temps penser à mes proches et à ma communauté, donc à Sobibor. J'ai émigré aux Etats-Unis.

De Zolkiewka à Sobibor
Témoignage d'Itzhak Lichtman

Le bourg de Zolkiewka se trouve à quatre-vingts kilomètres de Lublin. Notre communauté comptait environ trois mille âmes. Presque toutes nos maisons étaient en bois et couvertes de chaume. Très peu avaient un toit de tuiles ou de zinc.

Les Juifs habitaient autour de la place du marché ou étaient dispersés dans le quartier polonais. C'étaient surtout des artisans et des petits commerçants.

On ne sentait guère l'antisémitisme. Il y avait un contact permanent entre Juifs et Polonais. Tous les lundis, au grand marché, les paysans vendaient leurs produits et achetaient des objets fabriqués par les artisans juifs. Ma famille avait son banc ; elle y vendait des bottes fabriquées par mon père et mes frères. Nous habitions dans une petite maison de bois. On travaillait dur mais on était content. La vie s'écoulait...

Mon père voulait que je devienne un tailleur mais je préférais devenir cordonnier. Enfant, j'allais au cours du rabbin Aharon-Moshé Weinberg. En plus de prières, j'y apprenais l'hébreu, le yiddish, le polonais et l'arithmétique.

Tous les Juifs de Zolkiewka se connaissaient. Nous nous appelions par nos prénoms suivis d'un nom patronymique ou du prénom de la mère : Yankel fils de Hersch, Breindel fille de Sarah, etc.

Il y avait aussi de nombreux mouvements sionistes : « Gordonia », « Ha-Shomer », « Poalei-Sion » ; j'appartenais à ce dernier. Les jeunes filles appartenaient souvent au Beith Yakov. Les jeunes communistes, eux, se regroupaient clandestinement autour de la bibliothèque Peretz, dirigée par Itzhak Gutman.

Moi, je faisais aussi partie d'un cercle dramatique réputé dans la région. Les bénéfices de notre association allaient à des œuvres sociales. Nous recevions tous les grands journaux de Varsovie, *Heint* et *Le Moment* ainsi que toutes les publications politiques et littéraires.

La guerre

Peu après le début de la guerre, Zolkievka était occupée. Les premiers soldats allemands n'ont pas manifesté d'antisémitisme particulier. Puis sont venus les Russes. Les jeunes communistes sont alors entrés dans la milice. Les Polonais ont vu cela d'un mauvais œil.

Notre rabbin, Feldhendler, à la tête d'une délégation, a demandé à l'état-major soviétique la permission de suivre l'armée en cas de retraite. Cette permission lui a été donnée et on nous a même donné celle d'emmener des bagages avec nous. Mais, par crainte d'abandonner des maisons nouvellement construites, la plupart des gens sont restés sur place.

Après le départ des Russes, la pègre polonaise a semé la terreur. Les familles les plus aisées ont été massacrées et leurs biens pillés. Les jeunes, qui avaient bien accueilli la venue des Russes, ont aussi été massacrés. Le maire a bien tenté d'organiser un service d'ordre, mais il ne pouvait rien faire. Les soldats allemands qui entraient dans la ville riaient en voyant des cadavres de Juifs.

Au début, les Allemands se sont contentés de piller des marchandises, des fourrures et des bijoux ; puis ils nous ont ordonné de quitter le bourg ; enfin ils ont organisé des rafles et nous ont expédiés vers des camps de travail. Pour moi, j'ai été envoyé à Rudy près de Chelm, pour travailler à la dérivation d'une rivière. Nous habitions dans un baraquement infesté et nous n'étions presque pas nourris. De plus, il fallait faire seize kilomètres à pied tous les jours pour aller au chantier et en revenir. Il fallut travailler tout l'été. En hiver, les travaux ont dû stopper, le sol étant gelé, mais les SS nous gardaient dans les casernements. M. Seidl de Zolkiewka est venu nous racheter. Mais, à notre retour à Zolkiewka, nous avons été de nouveau raflés et cette fois-ci avec des Polonais. Comme nous nous sommes cachés, le maire de Zolkiewka, Wac et d'autres Polonais ont été arrêtés et envoyés à Majdanek. Lors de la rafle des Polonais j'ai aussi été arrêté. Mais les Allemands ne

m'ont pas emmené. Ils ont dit en ricanant : « Son heure viendra bientôt. » Elle vint le 22 mai 1942 au cours d'une grande rafle à la suite de laquelle la grande majorité de la population juive a été transportée à Sobibor.

Sobibor

C'est à pied que nous sommes allés de Zolkiewka à la gare de Krasnystaw. On pouvait voir de loin que nous étions Juifs. Les hommes portaient le cafetan traditionnel et la barbe, les femmes avaient la tête recouverte d'un fichu. Il y avait beaucoup d'enfants. « *Eh, Zydzie, idziecie na spalenie* » nous disaient les Polonais (Eh, Juifs, vous allez aux bûchers.) Nous parlions yiddish, nous connaissions le polonais mais le sens de ces paroles nous échappait.

Nous avions bien entendu parler d'un camp de la mort à Belzec, près de Tomaszow, mais on ne pouvait se résoudre à y croire. A la gare de Krasnystaw, les agents de la Gestapo, des SS, procédaient à une sélection. Ils tiraient de nos rangs des hommes jeunes qui semblaient en bonne santé. Moi, comme je voulais à tout prix rester près des miens, je me faufilai pour qu'ils ne puissent s'emparer de moi. Je ne sais ce qu'il est advenu des « sélectionnés ».

On nous a parqués dans un train à bestiaux. Des enfants, accrochés aux lucarnes grillagées, suivaient le parcours. « Nous n'allons pas en direction de Belzec » nous ont-ils dit, ce qui nous consolait. Nous avions atrocement soif. Les mères devenaient folles devant le martyre de leurs enfants. Arriver, arriver n'importe où, pourvu qu'on ouvre cette geôle.

Nous n'avions jamais entendu le nom de Sobibor. Les Allemands avaient réussi à camoufler l'existence de ce camp mieux que celle de Belzec, connu de la population juive depuis le mois de mars.

C'est par groupes de trois ou quatre wagons que l'on nous a amenés à Sobibor. Les portières s'ouvraient violemment. L'air frais, l'odeur des pins nous faisaient du bien. Mais ce qui suivit était hallucinant. Tout se passait à une telle vitesse que nous avions perdu la possibilité de réfléchir. On obéissait comme des automates. « *Schnell, raus, raus, rechts, links !* » (Vite, dehors, à droite, à gauche) hurlaient les SS. Je tenais mon fils âgé de cinq ans par la main. Un garde ukrainien me l'a arraché. J'avais peur qu'il ne le tue, mais ma femme l'a pris. Je

me suis calmé, je ne leur ai pas dit adieu, sûr de les revoir un moment après.

Une brute me tire des rangs avec cinq autres hommes. On nous conduit vers les cuisines et on nous donne des récipients remplis d'un liquide. On nous ordonne de suivre un garde. Nous marchons de façon somnambulique. « *Halt* » nous crie le garde. Nous déposons les récipients près d'un portail. Des cris nous parviennent. Plus tard nous saurons que nous étions à l'entrée du camp de la mort.

Sur le chemin du retour, j'aperçois une foule de femmes et d'enfants nus, debout près d'une palissade. Je crois voir les miens, je veux m'élancer vers eux. La sentinelle me donne un coup de crosse sur la tête. Je chancelle et je la suis.

Nous retournons sur le quai, les hommes sont encore là. Le SS Wagner cherche des artisans. Mon père me pousse en avant. « Je suis cordonnier. » « As-tu apporté de la marchandise ? » me demande le SS. « Oui. » Je n'ai pourtant absolument rien. « Voici encore un cordonnier » dis-je en montrant Shaul Fleischhacker. Et j'ajoute : « Mon père et mes frères sont aussi des cordonniers. » Le SS refuse en disant : « J'en ai assez. » Alors une idée me vient et je dis : « Ma femme est couturière. » « Une couturière » dit-il. Il note son nom. Il s'en va, mais revient : « Elle est déjà partie. »

Les artisans

Les gardiens nous conduisent vers la baraque des cordonniers. Dans un coin de la pièce on peut voir un monceau de peaux coupées et, sur la table, un reste de nourriture. « Qu'a-t-on fait de nos prédécesseurs ? Où les a-t-on emmenés ? » Nous cesserons vite de nous poser de telles questions. Nous comprendrons où nous nous trouvons. Sobibor, c'était un autre Belzec.

Un SS nous communique les pointures du « Lagerkommandant » et nous ordonne de lui faire sur le champ une paire de bottes. Sans doute pour nous tester. Nous faisons les bottes. Le SS est satisfait. « *Ihr bleibt bis zum Schluss.* » (Vous resterez jusqu'à la fin.) Jusqu'à quelle fin ? La chambre à gaz ?

Il y avait cinq cordonniers : Shaul Fleischhacker de Kalisz, Szlomo, surnommé le Nègre, Berek Lichtman, un de mes cousins et moi-même.

Un second atelier de cordonniers servait aux Ukrainiens, six à huit artisans y travaillaient. Les Ukrainiens étaient entre deux cents et deux cent cinquante. Pour eux, il fallait surtout effectuer des réparations.

Les SS s'étaient commandés pour chacun deux paires de hautes bottes et des pantoufles. Ils ont aussi fait faire des chaussures pour tous les membres de leurs familles. Nous, nous voulions vivre, survivre pour voir la fin de Sobibor, pour nous venger. Eux voulaient notre travail.

Tous les ateliers travaillaient pour le profit personnel des SS. Au fond, ils volaient leur Reich, car un Juif devait soit être supprimé, soit travailler pour le Reich (1).

Un seul SS nous parlait de façon humaine. Il nous apportait parfois du pain. « Une chose est bonne, disait-il, la mort nous attend tous. »

Un jour un convoi est arrivé d'Allemagne. Ce SS a sélectionné plus de jeunes pour travailler qu'il n'en fallait. Il paraît qu'il a aussi facilité la fuite d'un jeune médecin puis il a été déplacé.

La plupart des SS étaient des sadiques. Je me souviens d'un SS qui avait des gants blancs et nous tenait des discours : « Quelle chance ont les partants. Ils vont recevoir des terres et des propriétés. Ils mèneront une vie meilleure que nos propres familles. Vous autres, dès que vous aurez fini votre travail ici, on vous donnera des lettres de recommandation et vous irez rejoindre vos familles. » Nous, nous pensions : « Espèces d'assassins, on vous en fera voir. »

Le sadisme « personnel » frisait parfois la démence. Des SS ordonnèrent ainsi un jour à deux groupes de prisonniers de se croiser les bras derrière le dos et de se heurter de face les uns aux autres, comme des coqs.

Dans un convoi hollandais, les SS ont sélectionné une infirmière, Mme Hejdi, ainsi que son mari, son fils et sa fille. Mais, très vite, ils ont envoyé son fils et son mari au camp n° 3. La femme sanglotait. « Comment, tu pleures

(1) Il y eut beaucoup de vols lors de l'extermination des Juifs. Ainsi, le Général SS Fritz Katzmann, chargé de l'extermination des Juifs de Galicie du sud, s'est plaint dans un de ses rapports de la malhonnêteté de ses soldats. Le capitaine SS Amon Goeth, chargé de la liquidation des ghettos de Cracovie et de Tarnow, commandant du camp de Plasxow, a cité aussi, au cours de son procès en 1946, de nombreux cas d'Allemands qui volaient. Le juge SS Konrad Morgen a cité aussi la corruption des SS au camp d'Auschwitz lors du procès de Francfort en 1964.

parce que ton mari t'a quittée », ont ricané les SS. Ils ont alors amené un prisonnier d'une cinquantaine d'années qu'ils ont retiré d'un convoi tchécoslovaque. « On vous déclare mari et femme. » Puis ils les ont forcés à coucher ensemble.

Les prisonnières

La faim, la saleté, les grosses puces noires nous dévoraient. Un jour, je ne sais où j'en ai trouvé le courage, j'ai demandé à Wagner : « Il nous faut laver notre linge, si vous voulez que l'on puisse travailler. » Le lendemain il a sélectionné dans le convoi trois jeunes femmes pour laver le linge. On leur a fabriqué une cuvette en bois et c'est ainsi qu'a commencé le travail forcé des femmes. Leur groupe compta plus tard quatre-vingts personnes.

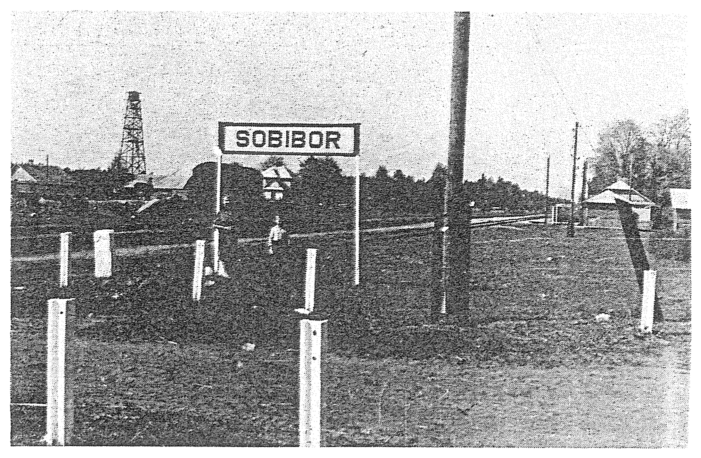
On cherchait en permanence des combines pour se procurer des vivres. Wagner ayant surpris un jour un charpentier à manger en cachette l'a rossé puis l'a fait pendre publiquement, pour nous donner une leçon de bonne conduite.

La résistance

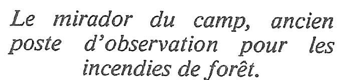
Nous avions conçu un plan assez curieux : Shaul Fleischacker, moi-même et d'autres, nous avions écrit sur des bouts de papier : « Ici c'est un camp de la mort, révoltez-vous. » Nous espérions le faire passer à des déportés sur un quai et, alors qu'ils se révolteraient, nous attaquerions les SS par derrière.

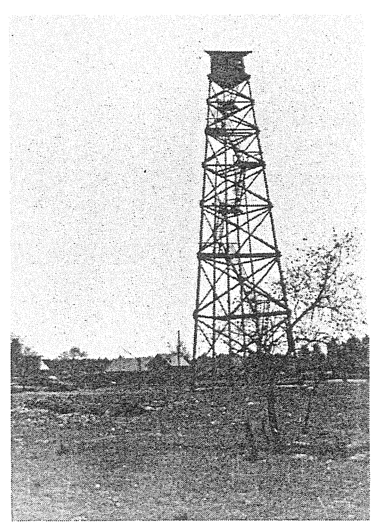
Un jour des prisonniers ont réussi à faire passer ces notes à un convoi qui arrivait d'Allemagne. La réaction ne fut pas celle que nous attendions. Certains lisaient la note et la mettait dans leur poche. D'autres la déchiraient. Un homme d'un certain âge s'est mis à crier que c'était une provocation et qu'on voulait sa perte. Nous avons dû renoncer à ce projet.

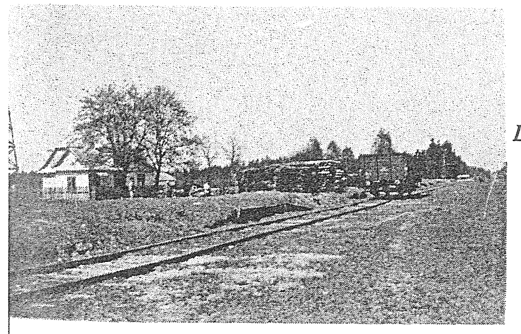
Puis il y eut la faillite du plan de fuite des Hollandais. Puis nous avons espéré pouvoir établir un contact avec la résistance grâce au garde ukrainien Koszewadski. Mais ce fut aussi un échec. Nous avons appris plus tard que des partisans s'étaient rapprochés du camp et que les SS avaient pu donner l'alerte. Depuis, ils nous comptaient et



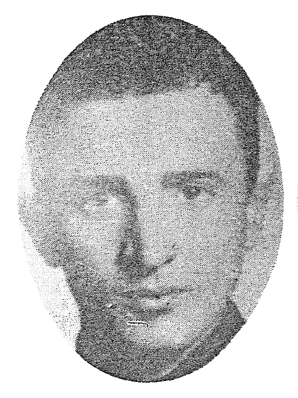
La gare du village et l'auteur au cours d'une de ses visites.


Le mirador du camp, ancien poste d'observation pour les incendies de forêt.





De la gare vers le camp : la voie est sans issue.



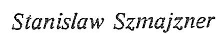
Tomasz Blatt



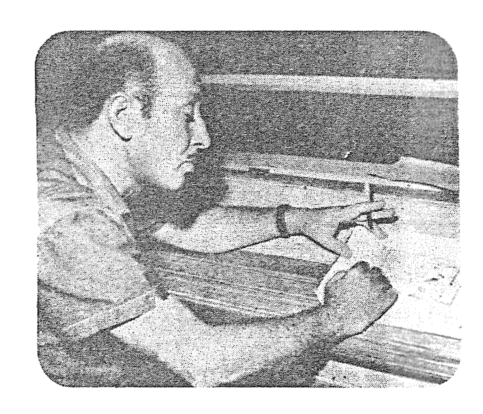
Simha Bialowitz



Hella Felenbaum-Weiss

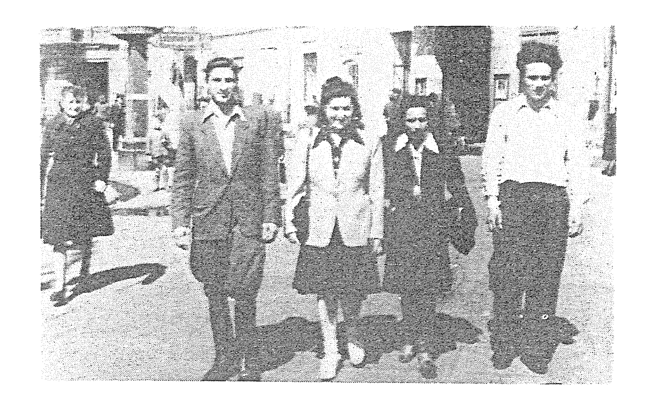


Stanislaw Szmajzner

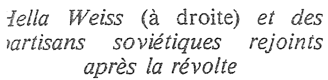


Eda et Itzhak Lichtman

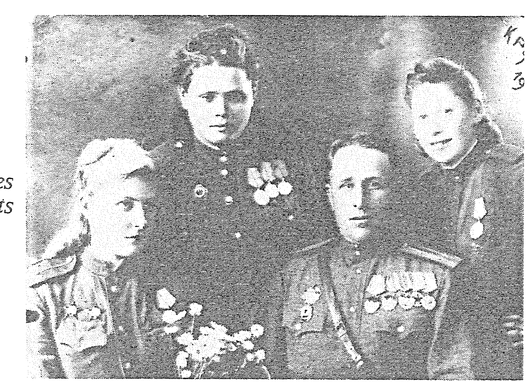




Abraham Margulies (à gauche)



Hella Weiss (à droite) *et des partisans soviétiques rejoints après la révolte*

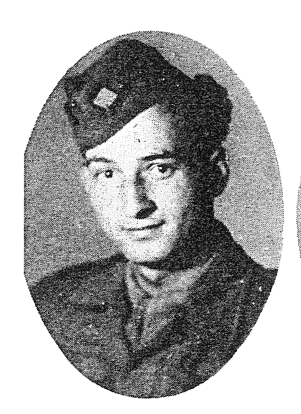


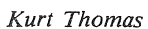
Itzhak Lichtman et Ber Freiberg (à gauche)



Joseph Dunietz







Kurt Thomas



Aïzik Rottenberg



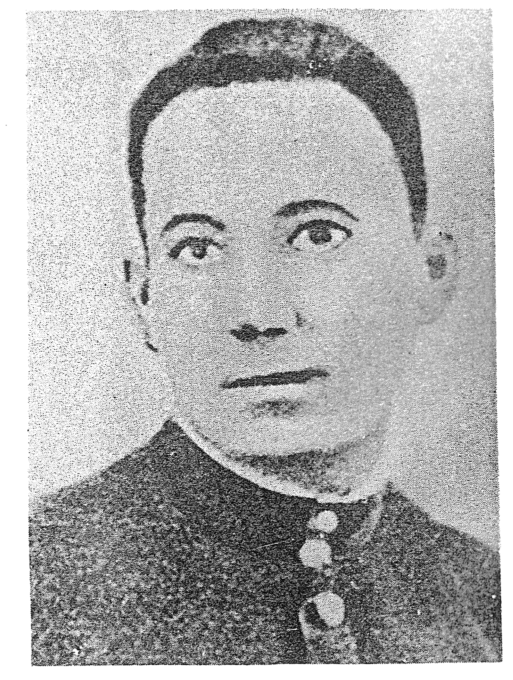
M. Goldfarb

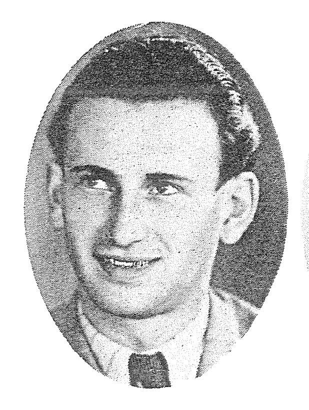


Jehouda Lerner

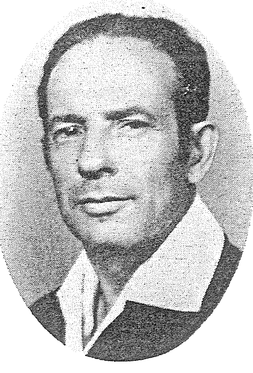


Alexandre Petcherski





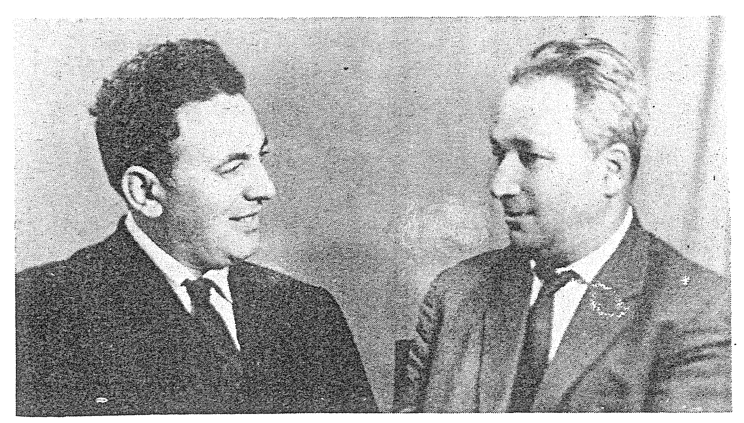
Joseph Zukerman



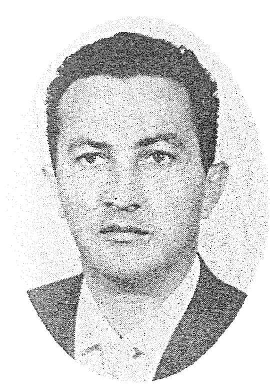
Haïm Lejst



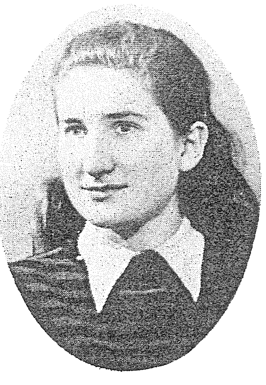
Samuel Lerer



Simon Rosenfeld et Sacha Petcherski (à droite) *après la guerre.*



Meir Ziss



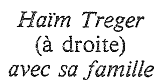
Zelda Metz-Kelberman



Szlomo Podchlebnik



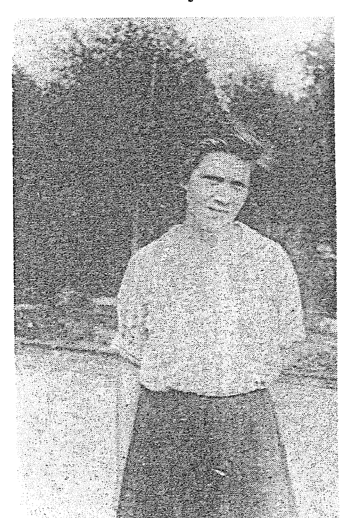
Léon Feldhendler (debout, à droite). Assis, de droite à gauche : *Jehouda Lerner, Esther Rab, Szlomo et Zelda Metz-Kelberman*



Haïm Treger
(à droite)
avec sa famille



Ilana Safran



Jacob Biskubicz





Deux de la garde...



Odilo Globocnik (au centre)

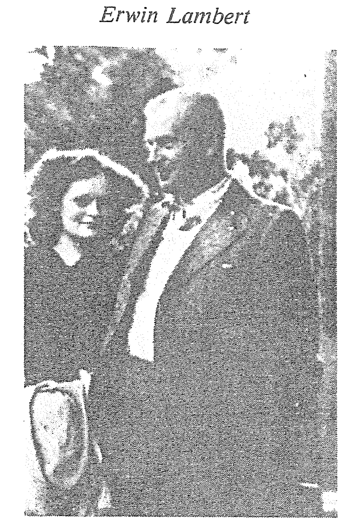


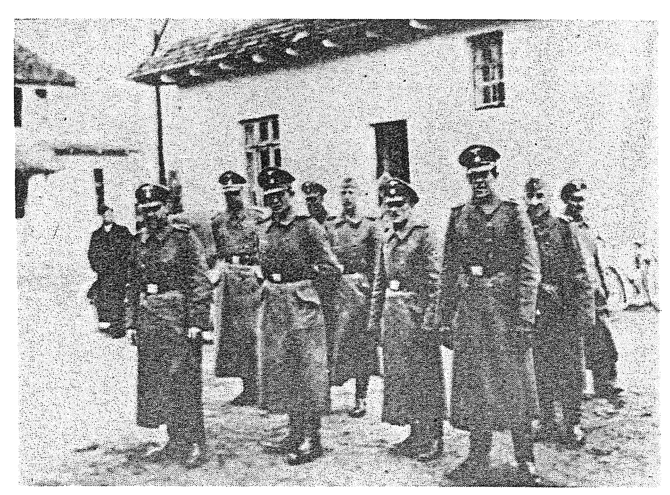
Gotlieb Hering (à droite) *et Heinrich Glei, de l'action Reinhard.*

Gustav Felereng et H. Glei



Erwin Lambert





Membres de l'action Reinhard



Anton Nowak



Hermann Michel



Paul Groth



Richard Thomalla



W. Blaurock



Franz Wolf

nous recomptaient, de crainte que nous nous enfuyions, mais nous étions toujours derrière les barbelés.

Nos bourreaux partaient souvent en congé. Nous les voyions bourrer leurs valises de vêtements, de jambons, etc. C'était le moment ou jamais de préparer un coup.

Le convoi de Petcherski

Un convoi est arrivé de l'Union soviétique. Les Hollandais ayant été fusillés, on avait besoin de travailleurs pour le camp n° 4. A la suite d'une sélection, quatre-vingts hommes sont restés en vie, parmi lesquels le lieutenant Sacha Petcherski, Fiedia surnommé Katiusz, et d'autres. Ces nouveaux déportés nous parlaient de la guerre et de l'avance des alliés. En allant au travail ils chantaient très fort. Le contact s'établit entre eux et les prisonniers les plus anciens et nous avons cherché ensemble un plan pour nous enfuir et nous venger.

Certains prisonniers ont montré beaucoup de cran pour la préparation de la révolte. Ainsi Szmajzner a réussi à voler huit fusils.

Le premier des SS à être liquidé a été Falaster, dans l'atelier des cordonniers. Il a reçu un coup de hâche, puis Shaul a pris son revolver. On enveloppa le cadavre dans une couverture et on le cacha sous un grabat. C'est Drescher qui nous a annoncé le cours des événements.

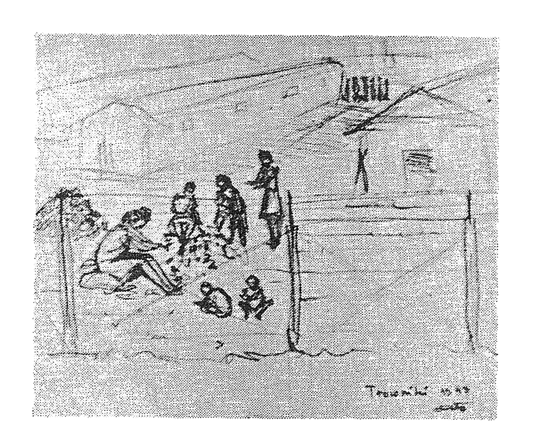
Au moment de la fuite, j'ai réussi à passer par l'entrée principale avec un groupe de prisonniers et à gagner la forêt.

Dans les forêts

Notre but était de rejoindre les partisans. Un jeune paysan nous a indiqué un chemin vers les forêts de Parczewski, à 35 km de Sobibor. Nous y avons d'abord rencontré quelques rescapés juifs, dont des enfants, puis quelques partisans isolés.

La vie dans les abris souterrains n'était pas facile. Nous avions réussi à acheter quelques vieilles carabines, mais elles nous servaient plutôt à faire peur aux paysans et à les obliger à nous passer des vivres qu'à autre chose.

Il y avait beaucoup de mouchards chez les paysans, et en hiver la neige indiquait nos traces. Nous étions de plus constamment assaillis par des bandits ukrainiens et polonais. Et c'est un peu à cause d'eux que si peu de rescapés de Sobibor ont vu la fin de la guerre.



A l'envers, en polonais : *Une Juive-française épluchant des pommes de terre avec des enfants. Le camp est près de la gare. Sur la route de Sobibor.*

De Hollande à Sobibor
Témoignage de Ilana Safran, Alias Ursula Stern-Buchheim

Je suis née à Essen, en Allemagne, en 1926. Dès l'avènement du nazisme, mes parents ont liquidé leur magasin de confection et se sont réfugiés en Hollande.

Quand la Hollande est occupée, nous sommes à Epe. Mon père, Albert Stern, entre la Résistance. Il fait partie d'un groupe de vingt personnes du mouvement « Oranje Vrijbuiters ». Sachant manier les armes, il devient instructeur. Son groupe participe à l'assaut de la mairie d'Apeldorn et s'empare de nombreuses cartes d'alimentation et de documents importants.

Une des tâches de leur groupe consistait à cacher les persécutés juifs et les aviateurs de la R.A.F. parachutés. Le « Oranje Vrijbuiters » était en contact avec la Résistance d'Utrecht, d'Hilversum et de Rotterdam. De nombreux Juifs, munis de fausses cartes d'identité, ont trouvé abri chez ces patriotes hollandais.

Mais il existait aussi des traîtres. Ainsi, à cause d'eux, un policier, Kees de Brun, a été tué par des agents de la Gestapo.

Après, la cachette de mes parents a été découverte et ils ont sans doute été déportés à Auschwitz où ils sont morts. Je faisais partie d'un groupe de quinze personnes que la famille Pompe cachait. Mais la famille Pompe avait du mal à nous nourrir. Puis, lorsque notre cachette fut découverte, Mme Pompe a été envoyée à Ravensbrück et seuls Heinz Neiman, Rudi Cohen et Loeki Danielsen ont pu échapper aux SS. Moi, j'ai été envoyée à la prison d'Utrecht avec la sœur et les parents de Danielsen, et avec M. Lever et son fils. Puis on nous transféra à Amstelveen et enfin au camp de Vught.

A Vught et à Westerbork

A Vught il y avait des familles juives arrêtées un peu partout et beaucoup d'enfants. Moi, j'avais seize ans et j'ai eu comme amies des jeunes filles que j'ai rencontrées là : Clarje de Hartog, Nanny Gokkes, Katty Gokkes de La Haye, Betty van Crefeld, Betty Heymans, Selma Wijnberg de Zwolle, Mimi Katz de Harlem. Nous essayions de travailler à soulager la misère des enfants.

La nourriture était mauvaise mais suffisante. Nous souffrions beaucoup de la répétition des appels.

Puis nous avons été transférées à Westerbork. C'était le centre de rassemblement des Juifs de Hollande. Nous y avons passé une semaine ; en avril 1943 nous sommes parties pour la Pologne.

Le voyage à travers la Pologne était horrible. Les déportés venant de l'ouest étaient vraiment persuadés d'aller dans un camp de travail. En 1943 les Polonais, eux, savaient déjà que Sobibor était un camp de la mort. En arrivant, ils refusaient de descendre des trains. Les SS devaient les en chasser à coups de fouets ou encore en tirant dans le tas. Nous, quand nous sommes arrivées, il y eut une sélection. Les jeunes filles ont été mises à part ; tous les autres, y compris les enfants, ont été envoyés au four.

On nous a distribué ensuite des cartes postales : « Ecrivez à vos familles que vous êtes bien arrivés. » J'ai écrit une carte à des amis hollandais. Elle est arrivée. Je l'ai retrouvée après la guerre.

Sobibor, c'était l'enfer. Des convois arrivaient de Westerbok tous les mardi et tous les vendredi, et cela jusqu'au mois de juin 1943. S'échapper ! Comment ? Pour nous, Hollandais, cela semblait encore plus impossible que pour les autres : nous ne parlions ni le polonais, ni l'ukrainien. Un groupe de prisonniers hollandais a cependant tenté de s'échapper, mais il a été pris et tous ses membres abattus.

La révolte d'octobre

Les déportés de l'Union soviétique sont arrivés en septembre 1943. Parlant russe, ils ont pris contact avec la garde ukrainienne, devenue moins certaine depuis quelque temps de la victoire nazie. Les Ukrainiens leur ont promis de contacter les partisans. Ils avaient en effet le droit de se déplacer et allaient tous les jours au village de Sobibor.

Le jour de la révolte, les partisans devaient attaquer le camp de l'extérieur, mais ce plan échoua. Quelques Ukrainiens en ont profité cependant pour s'enfuir.

Le 14 octobre, je savais que quelque chose se préparait. J'ai entendu des cris et j'ai vu des prisonniers qui couraient vers les barbelés, j'ai couru aussi. A côté de moi, il y avait Katy Gokkes. Nous avons atteint la forêt sans problème, ceux qui nous avaient précédées ayant déjà enfoncé la haie de barbelés et nettoyé le champ de mines. Dans la forêt nous avons rencontré Eda Lichtman. Ensemble nous avons erré longtemps, ayant faim et froid. Puis un jeune garçon nous a indiqué le chemin vers le campement des partisans.

Avec des partisans

Pour notre malheur, il y avait plusieurs types de résistance. Les groupes polonais et ukrainiens se combattaient et s'entretuaient. Certains assassinaient les fugitifs juifs. Un jour enfin, en errant, nous avons entendu parler yiddish. C'était le groupe « Michal » qui comptait les fugitifs de Sobibor. La vie des partisans était exténuante. Il fallait marcher sans cesse, 50 à 60 km par jour. Mais c'était la liberté. Un jour notre groupe fut attaqué par un groupe de Polonais qui nous dépouilla de nos armes. « Vous vous êtes emparés d'armes que les Alliés avaient parachutées exclusivement pour nous. » disaient-ils.

L'activité principale du groupe « Michal » consistait à saboter les chemins de fer. Dans la forêt le groupe « Michal » avait implanté un groupe pour les familles. Femmes et enfants y ont trouvé abri ; le groupe leur procurait des vivres.

Enfin nous avons rencontré des partisans russes — une véritable armée, deux mille soldats environ — mais ils ont refusé d'intégrer tout le groupe « Michal », ne voulant que les jeunes, et promettant aux jeunes filles de les envoyer à l'arrière afin qu'elles y reçoivent une instruction militaire. Mais nous voulions rester ensemble. Ce fut très dur. Souvent, nous avons dû livrer de véritables batailles aux Allemands. Et c'est ainsi que peu avant la libération Katy Gokkes a été tuée.

Enfin, après la libération, nous sommes allés à Wlodava, le bourg près de Sobibor. Là, j'ai rencontré Selma Wijnberg et son fiancé Haim Engel qui avait tué le SS

Beckman. Nous sommes retournés à Sobibor et il n'y avait plus aucune trace du camp. Il semble qu'après la révolte tout ait été démoli.

Mon trajet après, ce fut Lublin, Czernowitz, Odessa et, finalement, la Hollande. Il ne me restait plus qu'un seul désir : fuir l'Europe, m'éloigner le plus loin possible de Sobibor. Aujourd'hui je travaille et je vis à Ashdod, en Israël.

La révolte de Sobibor
Témoignage d'Alexandre Petcherski

En automne 1943, les Allemands ont commencé à vider Minsk de sa population juive. Les derniers habitants du ghetto ont d'abord été transférés au camp de travail de la rue de Sheroka. Là, ils ont rejoint cinq cents artisans juifs, une centaine de prisonniers de guerre, des Juifs soviétiques et trois cents non-juifs internés pour non respect des ordonnances allemandes.

Le lever au camp de Sheroka était à cinq heures et la journée de travail s'achevait à six heures du soir. Nous recevions, par jour, deux rations de pain de cent cinquante grammes et une soupe. Le commandant Waks inventait tous le jours de nouvelles distractions à nos dépens.

Le transfert à Sobibor

Le 18 septembre 1943 on nous a annoncé que les Juifs seraient transférés en Allemagne et que les familles ne seraient pas séparées. A quatre heures du matin, une foule silencieuse a quitté Minsk, les hommes à pied, les femmes et les enfants en camion. Nous nous sommes retrouvés à la gare, où un train de machandises nous attendait : soixante-dix personnes par wagon ; beaucoup ont voyagé debout. Après quatre jours, nous sommes arrivés à Sobibor. La nuit, le train s'est arrêté, a passé sur une voie de garage et on nous a donné de l'eau. Au jour le convoi s'est arrêté et les portières se sont ouvertes face à une inscription : « Sonderkommando Sobibor ».

Affamés, fatigués, nous avons quitté les wagons. Un groupe d'officiers SS armés nous attendait. Un officier,

l'Oberscharführer Gomerski a hurlé : « Ebénistes et charpentiers sans famille, en avant ». Environ quatre-vingts hommes ont été conduits à l'intérieur du camp et enfermés dans une baraque.

Les anciens prisonniers nous ont appris ce qu'était Sobibor. Nous avions tous fait la guerre et souffert dans un camp de travail, mais, horrifiés, nous n'avons pu fermer l'œil de la nuit. Szlomo Leitmann, un Juif polonais du camp de Sheroka, était allongé près de moi. « Qu'allons-nous devenir ? » me demanda-t-il. Je ne répondis pas, je faisais semblant de dormir. Je ne pouvais pas me libérer de l'impression que m'avait faite le récit des massacres et je pensais à une petite fille, Nelly, qui avait voyagé dans mon wagon et qui était déjà morte, sans doute. Je la voyais dans les salles de bain et, la gorge serrée, j'étouffais. Puis j'ai pensé à ma propre fille, Elotchka.

Le 24 septembre, j'ai noté « Nous sommes au camp de Sobibor. Lever à cinq heures. Nous recevons un litre d'eau chaude, mais pas de pain. A cinq heures trente on nous compte, à six heures nous allons au travail en colonnes, trois par trois. Les Juifs russes marchent en tête, puis ce sont les Juifs polonais, tchèques et hollandais. » Je me souviens que l'Oberscharführer Frenzel nous a ordonné de chanter. Cybulski marchait près de moi. « Que chanter ?» m'a-t-il demandé, et j'ai répondu : « On ne connaît qu'un seul chant, *Jesli Zaftra Woina.* » C'était un chant patriotique russe qui retentit avec force et nous donna l'espoir d'être libres.

Les soldats nous conduisaient vers le *Nordlager,* une nouvelle section du camp. Neuf baraques étaient terminées, les autres en chantier. Notre groupe a été divisé en deux : une partie travaillait à construire les baraquements, une autre devait couper du bois. Pendant cette première journée de travail, quinze d'entre nous ont reçu vingt-cinq coups de cravache pour manque de zéle.

Le 25 septembre, nous avons déchargé du charbon toute la journée. Nous avions vingt minutes pour déjeuner. Le cuisinier se pressait de nous distribuer les rations, mais il ne pouvait pas nous servir tous en vingt minutes. Il y avait encore trois cent prisonniers à servir au bout des vingt minutes. Frenzel, furieux, l'a poussé dans la cour, lui a ordonné de s'assoir par terre et l'a cravaché en sifflant une marche. Le cuisinier gémissait, son visage s'est ensanglanté, la soupe a pris un goût de sang, et bien

que nous fussions tous très affamés, plusieurs d'entre nous n'ont pu continuer à manger.

Ceux du camp de Sheroka

Dans l'enfer de Sobibor, le passé semblait n'avoir jamais existé. Nous étions dans un autre monde.

Je suis né à Krementchoug, en 1919, mais j'ai passé mon enfantce à Rostov. Après avoir achevé mes études secondaires, j'ai suivi les cours d'une école de musique. La musique et le théâtre étaient pour moi les choses les plus importantes au monde. Je dirigeais des cercles d'art dramatiques pour amateurs, tout en travaillant dans une administration qui me permettait de me consacrer beaucoup aux arts.

En 1941 j'ai été mobilisé avec le grade de sous-lieutenant. Peu après le début de la campagne, j'ai gagné les galons de lieutenant, puis j'ai été fait prisonnier en octobre 1941. J'ai contracté le typhus mais j'ai dissimulé ma maladie pour ne pas être abattu. En mai 1942 j'ai tenté de m'évader avec quatre autres prisonniers. Nous avons été repris et envoyés au commando disciplinaire de Borysov, puis à Minsk. Lors d'un examen médical on a découvert que j'étais juif. J'ai été parqué avec les autres Juifs arrivés en même temps que moi dans un endroit que l'on appelait « La cave juive ». Nous y avons passé dix jours dans l'obscurité totale. C'était une torture horrible que celle des ténèbres. Nous avions droit à cent grammes de pain et à une cruche d'eau par jour. Puis, le 20 septembre 1942 nous avons été transférés au camp de travail de la rue Sheroka à Minsk. J'y suis resté jusqu'à ma déportation à Sobibor.

Notre arrivée au camp a fait une grande impression aux anciens prisonniers. Ils savaient bien que, quelque part, la guerre continuait, mais ils n'avaient jamais vu les hommes qui la faisaient. Et puis il y avait parmi eux des hommes qui savaient manier des armes. Les anciens nous approchaient, hommes ou femmes, et nous faisaient comprendre à demi-mot qu'ils rêvaient tous d'en finir avec cet enfer et de se révolter.

Je ne savais pas parler yiddish. Szlomo Leitman, de Sheroka, originaire de Varsovie, nous servait d'interprète. Et puis, parlant le russe, on pouvait aussi comprendre le polonais.

Je me suis fait expliquer la topographie du camp. Au camp n° 1 où nous logions, se trouvaient les ateliers des artisans, la forge et les cuisines. Au camp n° 2, la salle de réception des nouveaux arrivés se trouvaient les dépôts des biens pillés dans leurs bagages. Du camp n° 2, un sentier cage de barbelés allait vers le camp n° 3. Là se trouvaient les installations de mise à mort.

Le 26 septembre, encore le même travail de forçats. A midi nous recevions une ration de gruau moisi et le soir une tranche de pain. Vingt-cinq prisonniers ont reçu chacun vingt-cinq coups de cravache pour sabotage dans le travail. J'ai manqué également de les recevoir. Pourquoi ? Près de moi travaillait un prisonnier hollandais, grand et maigre, à lunettes. Il fendait du bois et ses coups étaient faibles. Les gardien SS commençait à lui cravacher le crâne. Etonné, j'avais cessé de travailler. « Je te donne cinq minutes pour fendre ce tronc » a alors hurlé le garde. « Si tu ne réussis pas, tu auras droit à vingt-cinq coups de cravache. » J'ai frappé sur le tronc comme si c'était la tête de mon garde. Le tronc a cédé. « Halte ! ça va, quatre minutes et demie » a dit le SS en regardant son chronomètres. Il a voulu m'offrir une cigarette. « Merci, je ne fume pas. »

27 septembre : « Nous travaillons toujours au *Nordlager.* Vers 9 heures, Kali-Mali, prisonnier de Sheroka, originaire de Bakou, de son vrai nom Shubaiev, me fait remarquer : « tous les Allemands sont partis, seul le kapo est là. Pourquoi ? » « Je ne sais pas, mais profitons-en pour voir où nous sommes » répondis-je. Un autre prisonnier nous a renseignés : « S'ils ne sont pas là, c'est qu'un convoi est arrivé. Regardez là-bas, ce réseau de barbelés : c'est le camp n° 3. Nous restons près de nos hâches, le cœur serré. Un cri de bête blessée nous parvient. C'est un cri de femme. Puis plusieurs cris de femmes et d'enfants. « Maman, maman. » Et puis, suprême horreur, aux cris humains se mêlent les criaillements des oies. Le personnel du camp avait installé une basse-cour et le cri des oies couvrait ceux des victimes. Le commerce des oies enrichissait le menu des SS.

Mon impuissance face à ces crimes m'horrifiait. Szlomo Leitman et Boris Cybulski étaient livides. « Sacha, fuyons, nous sommes à deux cents mètres de la forêt. Nous pouvons couper les barbelés avec nos hâches et y parvenir » chuchote Boris. « Fuir, oui, mais tous ensemble si l'on veut que quelques uns survivent pour témoigner. » « Il

faut se presser dit encore Boris, « l'hiver approche et la neige ne sera pas notre amie ».

Le 28 septembre une semaine s'était écoulée depuis mon arrivée au camp. Les anciens prisonniers m'avaient tout dit sur l'enfer de Sobibor. Le camp n° 4 était sur une petite colline. Chaque section du camp était entourée d'un réseau de barbelés. J'ai appris par les prisonniers qui avaient posé les mines que celles-ci étaient espacées de cinq mètres les unes des autres et que le champ de mines avait quinze mètres de large. D'autres prisonniers m'ont informé sur l'emplacement des quartiers du personnel, de la garde et de l'arsenal.

Le 29 septembre 1943, appel général. Les six cents prisonniers, hommes et femmes, sont conduits à la gare pour décharger huit wagons de briques. Chacun doit rapporter en courant huit briques sur deux cents mètres. Le moindre ralentissement peut valoir vingt-cinq coups de cravache. Nous sommes trempés de sueur. Au bout de cinquante minutes, le travail est achevé et on nous envoie à nos commandos. Nous apprenons la raison de cette hâte : un nouveau convoi de déportés attendait son entrée en gare.

Notre groupe de quatre-vingts hommes a été conduit définitivement au camp n° 4. Je travaillais près de Szlomo. Un autre prisonnier de Sheroka s'est approché de moi, profitant de l'éloignement de la garde, et à chuchoté : « — Nous avons décidé de fuir. On n'en peut plus. Il n'y a là que cinq SS. On va les descendre. La forêt est proche. » — « Facile à dire mais difficile à faire. Les cinq gardes ne sont pas tous ensemble. On en finit avec un, mais le second tire. Et puis, comment traverser le champ de mines ? Et après votre fuite, on passe par les armes tout le commando. Attendez, l'heure sonnera bientôt. »

Le soir, j'ai rencontré Baruch. « Ce n'est pas la première fois qu'on décide d'en finir avec Sobibor, mais peu d'entre nous savent manier une arme. Commandez, nous obéirons » m'a-t-il dit. Son visage intelligent m'inspirait confiance et m'encourageait. Je lui ai demandé de former un groupe avec les prisonniers les plus capables.

Le sept octobre, j'ai communiqué à Baruch mes premières instructions : creuser un tunnel. « L'ébénisterie se trouve au fond du camp, à cinq mètres du réseau de barbelés. Sur quatre mètres il y a les trois réseaux de barbelés. La largeur du champ de mines est de quinze mètres. Ajoutons encore sept mètres : la longueur de la baraque. On commencera à creuser sous le poële pour plus de sécu-

rité. Le tunnel ne dépassera pas trente cinq mètres. Il faut commencer le travail à une profondeur de quatre-vingts centimètres puisque les mines sont posées à cinquante centimètres de fond. Si l'on creuse plus profond, on aura de l'eau. La section du tunnel doit être de soixante-quinze centimètres de côté. Il va y avoir au moins vingt mètres cube de terre à dissimuler. Au commencement on la dissimulera dans la baraque même, sous les planches. Puis on verra. Il faudra creuser la nuit seulement. »

Les anciens prisonniers étaient d'accord pour se mettre au travail. Creuser ce tunnel devait demander quinze à vingt jours. Mais ce plan avait de grandes faiblesses. Six cents personnes devaient passer en file indienne entre onze heures du soir et cinq heures du matin. Non seulement il fallait passer les trente-cinq mètres du tunnel, mais encore il fallait prévoir de s'éloigner à une bonne distance du camp. Les SS sonneraient sans doute l'alarme et nous poursuivraient. « J'ai encore un autre plan, nous en reparlerons. En attendant, préparez nos premières armes : soixante-dix couteaux ou rasoirs bien aiguisés. Il faut à tout prix que je passe du camp nord dans le commando du camp n° 1. »

Baruch a fait savoir alors que les kapos voulaient nos plans et qu'ils pourraient nous être d'une grande aide, notamment en raison de leurs possibilités de déplacement entre les camps. Pour la réalisation de mon second plan, leur concours était primordial. « D'accord, je les accepte. »

8 octobre 1943. Un nouveau convoi arrive. Le matin, Janek, le responsable des ébénistes, demande trois prisonniers pour ses travaux. Szlomo, un prisonnier, et moi-même, sommes désignés et c'est ainsi que je suis passé au camp n° 1. Le soir, Baruch a passé à Szlomo soixante-dix couteaux parfaitement bien aiguisés.

9 octobre. Gricha, surpris à fendre du bois assis a reçu vingt-cinq coups de cravache. C'est une mauvais journée. Trente d'entre nous ont été cravachés pour divers délits. Les hommes sont épuisés.

Le soir, Kali-Mali est venu au baraquement, tout essouflé. Puis il m'a annoncé que Gricha et sept de nos hommes étaient prêts à filer et nous proposaient d'aller avec eux. « J'y vais, j'en ai assez. Viens avec nous. Les barbelés, près des latrines, sont mal éclairés. A coups de hache on liquide le garde et l'on se fraie un passage et puis nous voici dans la forêt, n'est-ce pas ? »

Nous sommes allés trouver Gricha. Je lui ai exposé que, même si son plan réussissait, les représailles seraient terribles. J'ai dû insister et le menacer pour le persuader d'élaborer une fuite collective.

Le 10 octobre j'ai remarqué un officier SS qui portait un bras en écharpe. Les anciens nous ont dit : C'est Greischutz qui est de retour de son congé. Il a été blessé au cours d'une attaque de l'aviation soviétique. »

Le soir, je suis allé avec Szlomo à la forge pour rencontrer le kapo Brzecki. Ce dernier savait que nous préparions quelque chose. « Prenez-moi avec vous. Nous ferons du meilleur travail ensemble. Je sais que la fin nous attend tous. » Puis il m'a demandé d'accepter aussi le kapo Geniek. Je lui ai alors demandé : « Dis-moi, serais-tu capable de descendre un hitlérien ? » Il a réfléchi puis répondu : « Oui, si c'est nécessaire pour la cause. »

Le 11 octobre : le matin nous avons entendu des cris suivis de coups de feu. On nous a enfermés dans nos baraques, et renforcé la garde partout. La fusillade à duré assez longtemps. Il nous semblait que les coups de feu provenaient du *Nordlager* et nous craignions que ce soient les nôtres qui aient tenté la bêtise de fuir avant que le plan ne soit prêt. A cinq heures, pendant l'appel, j'ai appris la raison de la fusillade : un groupe de nouveaux arrivants, déjà déshabillés, s'était révolté et s'était mis à courir à travers le camp en direction des barbelés. Les gardes ont tiré et beaucoup ont été tués sur place. Les autres ont été traînés de force vers le camp n° 3. Ce jour les bûchers ont semblé brûler plus longuement que d'habitude. De hautes flammes montaient vers le ciel lourd d'automne. Tout le camp était éclairé d'une étrange lueur. Muets de détresse, nous regardions le feu dans lequel se consumaient les corps de nos frères et sœurs.

12 octobre : ce jour-là fut pour moi un jour terrible. Dix-huit de nos camarades, dont beaucoup de Sheroka, étaient malades. Au matin, plusieurs SS dirigés par Frenzel, sont entrés dans notre baraque et ont sommé les malades de les suivre. Parmi eux, un jeune prisonnier hollandais tenant à peine sur ses jambes et dont la femme était également prisonnière. Voyant son mari entraîné hors du camp elle a couru derrière le groupe : « Assassins, je sais où vous conduisez mon mari, je ne veux pas vivre sans lui. Assassins, meurtriers !» Elle est morte avec le groupe.

Le soir, avec Szlomo, nous avons convoqué une réunion pour neuf heures. Cette réunion s'est tenue à l'ébé-

nisterie. Baruch, Szlomo, Janek les tailleurs Joseph, Jacob, Moniek et d'autres étaient présents. Nous avions posté une sentinelle dans l'entrée et tenu la réunion.

Puis, pendant que je mettais le groupe au courant de ma conversation avec Brzecki, Moniek est parti le chercher. Quand ils sont revenus, j'ai demandé de nouveau à Brzecki s'il a réfléchi à toutes les conséquences de son acte. Si notre plan échouait il serait le premier fusillé. « Je sais, a-t-il répondu, mais je marche avec vous. » J'ai exposé alors les détails du plan. « Avant tout il nous faut nous débarrasser des officiers SS. Cela ne doit pas nous prendre plus d'une heure de temps. Si on peut le faire en moins, c'est mieux. Pour cela, il nous faut des hommes efficaces et décidés car un instant d'hésitation peut tout faire échouer. Je connais quelques uns d'entre nous qui pourront faire l'affaire. A 3 h 30 Brzecki conduira trois de ses hommes au camp n° 2 sous un prétexte qu'il devra trouver. Ces hommes auront pour tâche de liquider les quatre officiers qui y sont. Le rôle de Baruch est de faire que les officiers aillent d'eux-mêmes là où nos hommes les attendront. Baruch veillera aussi à ce que nul ne quitte le camp n° 2 une fois l'action déclenchée. Si quelqu'un ou quelques uns s'agitaient, il faudra les calmer. Les tuer même si nécessaire. A cinq heures, tout doit être terminé au camp n° 2. A quatre heures précises, une autre équipe coupera les fils téléphoniques qui vont du camp n° 2 au quartier de la garde. Cette même équipe devra cacher les fils de sorte qu'il soit impossible d'établir une liaison téléphonique ce même jour. A quatre heures, dans le camp n° 1, nous commencerons la liquidation des officiers. Ils seront invités un par un dans les ateliers où deux de nos hommes les exécuteront. A 4 h 30 tout doit être fini. A cette même heure, Brzecki et Geniek formeront la colonne des prisonniers comme s'ils devaient les sortir hors du camp. Au premier rang se tiendront les prisonniers soviétiques qui devront prendre l'arsenal. Les autres les couvriront. Une fois l'arsenal ouvert, on s'armera comme on pourra. Les prisonniers armés se mettront en tête de colonne et tâcheront de liquider les gardes qui se tiennent au portail. Si les gardes prennent conscience de ce que nous avons fait avant que nous n'ayons approché de la sortie, nous nous battrons avec les armes que nous aurons prises sur les officiers. Sinon il faudra chercher un autre issue.

Non loin de l'ébénisterie et du réseau de barbelés se trouvent les villas des officiers. Là, le terrain est miné,

mais les mines sont moins dangereuses. Ce pourra être l'autre issue. Les hommes de tête devront avoir des pierres à jeter devant eux afin de déminer le terrain. »

Tels étaient les détails du plan que j'exposais. J'ai ajouté que j'en avais discuté longuement avec Szlomo et que je n'en voyais pas de meilleur. J'ai demandé à chacun de bien réfléchir aux moyens de le réaliser et j'ai donné un nouveau rendez-vous pour le lendemain, en insistant sur la nécessité du secret.

Avant la révolte, j'avais une idée que je voulais vérifier. En effet, ayant observé longuement tous les mouvements des gardiens, je m'étais aperçu que chacun d'entre eux recevait tous les matins cinq balles par fusil. J'avais même remarqué que lorsque la garde changeait, elle remettait ses balles à la garde qui prenait son service. Il me semblait donc que lorsque les gardiens n'étaient pas de service ils n'avaient pas de balles. Afin de contrôler cette hypothèse, je demandais à Brzecki de trouver un prétexte pour m'envoyer à la caserne des gardes. Le 13 octobre, à 10 heures du matin, l'atelier d'ébénisterie ayant reçu l'ordre d'envoyer un homme à la caserne réparer les portes, Janek m'a envoyé et, là, en faisant le tour des chambrées, je me suis aperçu avec plaisir que mon idée était juste.

Le 14 octobre 1943 : « dans la nuit de 13 au 14 octobre, nous avons distribué les couteaux et les petites haches, ainsi que les vêtements chauds.» Moi, je devais travailler à l'atelier des ébénistes d'où, par la fenêtre, je pouvais observer tout ce qui se passait dans le camp n° 1. Dans la baraque voisine, Szlomo, avec une équipe de vingt hommes, travaillait à la réparation de nos grabats en bois.

Selon notre plan, à 4 heures et à 4 heures 15, deux officiers SS devaient se présenter à l'atelier des tailleurs. A la même heure, deux autres officiers, Greischutz et Götzinger, étaient dans un autre atelier.

A la baraque des ébénistes, Frenzel devait venir contrôler la fabrication des armoires. Rosenfeld était chargé de l'abattre. Friedrich Gaulatisch, lui, passerait à l'atelier de menuiserie où l'attendait Szlomo. D'autres officiers du camp n° 2 devaient être attirés dans les baraques des travailleurs.

J'avais réparti les tâches des nôtres : Shubaiev, un ingénieur des chemins de fer de Rostov, âgé de 25 ans, simple et bon camarade, se rendrait à l'atelier des tailleurs avec Moniek, Cybulski, originaire du Donbass, âgé de 35 ans, ancien chauffeur de poids lourds, accompagné par Michael

et Benyo et guidé par Brzecki, irait au camp n° 2 où les attendrait Baruch.

A deux heures de l'après-midi, le SS Unterscharführer Walter Ryba est venu chercher Brzecki. Il était armé d'une mitrailleuse et cela m'a beaucoup inquiété. Déjà le matin, Frenzel, voyant que le responsable de l'ébénisterie, Janek, était mieux habillé que d'habitude, en avait fait la remarque. Mais Geniek nous a rassurés. Brzecki avait été conduit au camp n° 4 pour y ranger du bois avec les autres prisonniers. Le garde n'avait pris une mitrailleuse que parce qu'il était seul pour la surveillance.

Geniek devait conduire les quatre hommes au camp n° 2. Il nous a d'abord demandé de remettre cela au lendemain, mais cela était impossible. En effet, même si les détails de notre plan n'étaient connus que du comité et d'un petit groupe, tous les autres prisonniers sentaient que quelque chose se préparait et se demandaient entre eux : « Alors c'est pour quand ?» On me demandait, aussi.

La veille du 14 octobre, les Anciens priaient. C'était le Yom Kippur. Certains leur ont dit : « Priez donc Sacha, plutôt, pour qu'il vous aide. » « Nous prions justement Dieu pour qu'il aide Sacha » ont-ils répondu.

Nous avions une autre raison de ne pas remettre notre plan : le 14 octobre Gomerski était en congé. Il pouvait revenir. Le Lagerführer Frenzel était un batard, mais, comparé à Gomerski, c'était un enfant de chœur.

« Demain peut-être ce sera trop tard » ai-je dit à Geniek. « Il faut faire ce qui a été décidé, tu dois obéir. »

Geniek est venu à 3 h 20 à la baraque de Cybulski, avec Szlomo et les deux autres.

Puis deux officiers ont été tués dans la baraque des cordonniers par Weisspapier au moment où Jacob leur présentait leurs bottes.

A 4 h 15 j'ai appris que Cybulski, Michael et Baruch avaient terminé leur tâche au camp n° 2.

A 4 h j'ai rencontré la jeune fille hollandaise Luka et je lui ai dit : « Tout à l'heure tous les officiers seront morts. C'est l'heure de la fuite générale. Prépare-toi. « Comme elle tremblait, j'ajoutai : « Ce que nous faisons est le seul moyen de survivre, il nous est interdit de renoncer à la vie, nous devons vivre pour nous venger. »

A 4 h 30 Brzecki est revenu du camp n° 4 avec le commando. Peu après est arrivé l'Unterscharführer Gaulatisch. Szlomo lui a dit : « Les réparations de la baraque

sont terminées. Les gens ne savent pas quoi faire. » Le SS est alors entré. Là l'attendait la hache de Szlomo.

Frenzel n'arrivait pas. Puis nous avons appris que le SS Ryba avait été liquidé au garage.

Il devenait urgent de partir. Alors Brzecki a sifflé, comme pour l'appel habituel, et les prisonniers se sont dirigés vers le camp n° 1 mais dans le désordre. Ce désordre énervait le garde de l'entrée, un Volksdeutsch, de la région de la Volga. Mais il fut descendu à la hache.

Une nouvelle colonne entrait alors dans le camp n° 1, en provenance du camp n° 2. Là, certains prisonniers venaient seulement d'apprendre ce qui se passait. Un garde ukrainien s'est mis à tirer. Tout à dû être précipité. « En avant, en avant ! » Un puissant « Hourrah » a entraîné tous les prisonniers. Un groupe courait vers la sortie, d'autres, avec des fusils, tiraient, d'autres, avec des tenailles, coupaient les barbelés, il nous fallait traverser le champ de mines. Là, un grand nombre d'entre nous est tombé.

Mon groupe s'est dirigé vers le quartier des villas des SS où le terrain n'était que légèrement miné. Là aussi, nous avons eu beaucoup de pertes. Entre le camp et la forêt, nous devions traverser une immense clairière. Là aussi, d'autres sont tombés.

Enfin la forêt, mais je ne vois ni Szlomo, ni Luka.

Nous avons marché toute la nuit en colonne, un par un. Je marchais en tête, suivi de Cybulski, Arcadie fermait la file. Nous cheminions en silence ; de temps en temps une fumée lumineuse trouait le ciel, il fallait nous mettre à plat ventre. après trois kilomètres nous avons atteint un canal, large de cinq à six mètres et assez profond. En cherchant à la contourner nous avons aperçu un groupe d'hommes. Arcadie est partie en reconnaissance en rampant. Voyant qu'ils étaient des nôtres, il s'est levé et nous a appelés. Nous nous sommes rejoints. Parmi ce groupe, il y avait Shubaiev. Nos groupes réunis ont construit un pont de fortune avec des troncs d'arbres et j'ai appris que Szlomo avait été blessé lors de la fuite et, au bout de trois kilomètres, ne pouvant plus courir, il avait supplié qu'on l'achève. Personne n'ayant voulu le faire, il est resté avec un groupe d'autres fuyards, plus lents.

Notre groupe comptait cinquante-sept personnes. Ensemble nous avons fait encore cinq kilomètres puis nous avons entendu le bruit d'un train. Nous étions alors à l'orée d'un bois et devant nous s'étendait un terrain de

broussailles. L'aube se levait et nous avions besoin d'un endroit sûr où nous cacher. Nous étions certains qu'on nous cherchait et nous avons pensé qu'un petit bosquet, proche d'une voie ferrée, n'attirerait pas l'attention de nos ennemis. Nous avons décidé d'y passer la journée, camouflés sous les branches.

A l'aube, il pleuvait. Arcadie et Cybulski sont partis explorer le terrain d'un côté, Shubaiev et moi de l'autre. Au bout de cinq cents mètres, nous avons trouvé un terrain vague au-delà duquel commençait une forêt. Cybulski et Arcadie ont atteint la voie ferrée à une centaine de mètres. Près du remblai travaillaient des Polonais, mais il n'y avait pas de gardes.

Nous nous sommes cachés et nous avons posté deux sentinelles non loin du talus. Ces sentinelles étaient relayées toutes les trois heures. Pendant toute la journée, des avions ont survolé la région. Certains descendaient parfois très bas. Nous restions là, couchés sous les broussailles. Nous avons même entendu les voix des ouvriers polonais. A la nuit, en quittant nos cachettes, nous avons aperçu deux hommes qui semblaient chercher quelque chose. Nous avons vite compris qu'il s'agissait de deux des nôtres.

C'étaient deux rescapés qui revenaient en direction du Bug, notre but.

« Pourquoi n'avez-vous pas passé le fleuve ? » Ils nous ont raconté alors qu'ils étaient passés près d'un hameau et qu'on les avait prévenus que les soldats avaient été envoyés tout le long des rives du Bug pour y surveiller tous les points de passage.

Je leur ai demandé s'ils avaient rencontré Luka et ils m'ont dit l'avoir aperçue dans la forêt. Elle était partie avec des Juifs polonais, vers Chelm.

Nous avons reformé une colonne, Cybulski et moi en tête, Arcadie et Shubaiev en queue. Au bout de cinq kilomètres nous sommes arrivés en forêt. Mais notre groupe était trop important. Nous ne pouvions trouver de la nourriture pour tous ensemble. Alors nous nous sommes séparés en fractions, chacun a pris un chemin différent.

En dehors de moi, mon groupe comportait Shubaiev, Cybulski, Arcadie, Michael Itzkovitch et Simon Mazurkevitch.

Nous sommes partis vers l'est en nous guidant d'après les étoiles. Nous marchions de nuit, nous nous cachions le jour. Notre objectif était de passer le Bug. Nous approchions des hameaux pour nous procurer de la nourriture et

nous renseigner sur le lieu où nous étions. Là, on nous a dit souvent : « Des prisonniers ont fui du camp de Sobibor où l'on brûle les gens. On cherche les fugitifs. »

Puis nous avons atteint un hameau du nom de Stawki, à un kilomètre et demi du Bug. Nous avons passé la journée dans la forêt et, au crépuscule, trois d'entre nous sont entrés dans une isba. Là, un paysan d'une trentaine d'année coupait des feuilles de tabac. Un vieillard était assis près du poêle. Dans un coin, près de l'entrée, un berceau était suspendu au plafond. Une jeune filait du lin en le balançant.

« Bonsoir, peut-on entrer ? »

« Entrez, entrez » nous répondit le jeune homme.

« Tirez donc les rideaux sur la fenêtre » a dit Cybulski à la jeune femme.

Puis nous nous sommes assis. Tout le monde se taisait.

« Pouvez-vous nous indiquer par où l'on pourrait passer le Bug ?» demande Shubaiev.

« Je ne sais pas » dit le jeune.

« Vous devez le savoir, alors » ai-je demandé au vieillard, « vous habitez ici depuis longtemps. On nous a dit que, près de Stawki, il y a un endroit où l'eau est très basse et le passage facile. »

« Si on vous l'a dit, alors allez-y. Nous, nous ne savons rien, on n'a pas le droit de nous approcher des rives. »

Nous avons discuté encore un moment et nous leur avons dit que nous étions des prisonniers de guerre évadés et que nous voulions rentrer chez nous.

Finalement le jeune nous a dit : « Je vous indiquerai la direction à prendre, mais je ne vous conduirai pas jusqu'à la rivière. Vous la trouverez vous-mêmes. Attention, la garde est renforcée, il paraît que des prisonniers se sont évadés d'un camp où l'on fabrique du savon avec de la graisse humaine. On les cherche partout, même sous terre. Si vous avez de la chance, vous passerez. C'est ce que je vous souhaite. »

« Partons avant que la lune ne se lève. »

« Attendez » a dit alors la femme, « prenez du pain pour la route. »

Nous l'avons remerciée et pris congé du vieillard qui nous a bénis d'un signe de croix.

C'est dans la nuit du 19 au 20 octobre que nous avons passé le Bug.

Le 22, huit jours après notre révolte, nous avons rencontré l'unité partisane de Vorochilov. Un autre chapitre commençait.

De Zamosc à Sobibor
Témoignage de Léa Reisner-Bialowitz

Je suis née à Zamosc, dans une famille de négociants aisés. A 12 ans, j'avais déjà un corps de femme. C'est sans doute ce qui m'a sauvé la vie. Dès les premières rafles, j'ai été envoyée avec quatre-vingts femmes et deux cents hommes à Janovice, un camp de travail. Nous y étions surveillés par deux SS, Jan Pinkowski et Ludwig. Dans le camp, mon cousin Aron Reizman a été tué par Pinkowski.

Ce camp se trouvait à une heure de marche de Zamosc. En récompense de notre travail, nous avions droit à une soupe et du pain. Mon père, lui, travaillait dans l'usine de Siebs, et ma mère nettoyait les casernes. A Zamosc même, deux SS, Rollman et Kolb, semaient la terreur. Mon oncle Wolf Reisner a été abattu par Rollman.

Le ghetto était dans le quartier de Nowe-Miasto. Nous y vivions dans une promiscuité épouvantable. Après la mort de mon oncle, ma tante et ses trois filles sont venues vivre chez nous, c'est-à-dire dans la pièce où, avec mes parents et mon frère, nous étions déjà entassés.

Pendant que certains étaient au camp de travail, Rollman, Kolb, Riebenschein et un capitaine Fritz chassaient les vieillards et les enfants qu'ils expédiaient vers un lieu inconnu.

A la Pâque 1942, Pinkowski nous a enfermés à Janovice. A notre retour, nous avons appris que des centaines des nôtres avaient été déportés. Personne ne savait où. A l'automne, une ordonnance a décrété le transfert de Zamosc à Izbica. C'est à pied que s'est fait ce transfert. Pendant la marche, les traînards étaient abattus systématiquement. Les Juifs de Zolkiewka, de Turbin, de

Krasnystaw et de Piaski étaient rassemblés à Izbica. A ces Juifs s'ajoutaient des milliers de déportés venus d'autres pays ; le ghetto d'Izbica était une véritable fourmillière dans laquelle les SS semblaient s'amuser à chasser. Le SS Engel tuait tous les jours, tuant les gens qui dormaient, tuant les gens qui marchaient, n'hésitant pas à tuer des enfants.

La vie devenait un cauchemar et la crainte des rafles était pire que la mort. De plus, nous avions faim. Ma mère échangeait nos derniers biens contre du pain avec des paysans. Quand nous entendions le cri d'alarme « *die Deutschen* » (les Allemands) nous quittions les rues du ghetto et nous entassions dans les cachettes, aux greniers, dans les caves. Epuisée, ma mère insistait pour que mon frère et moi, nous nous enfuyions. « Allez dans un village. Il doit encore y avoir des braves gens. Vous aurez peut-être la vie sauve » nous disait-elle. Au moment où nous avons passé de l'autre côté du ghetto, un SS nous a aperçus. Il a tiré et tué mon frère. J'ai atteint la forêt seule, et j'y ai rencontré quelques fugitifs. Nous passions nos journées couchés sous les feuillages et, la nuit, nous volions des pommes de terre dans les champs.

Retour à Izbica

Les paysans que nous rencontrions n'étaient pas méchants, mais ils avaient peur de nous aider. Ils nous disaient : « Un nouveau ghetto se constitue à Izbica. Vous ne pouvez pas passer l'hiver ici, vous allez mourir. » En désespoir de cause, je suis retournée à Izbica, mais mes parents n'y étaient plus. J'ai été accueillie par la famille Bialowitz. Nous vivions lamentablement, sans vivres, sans vêtements, et nous travaillions de plus dans une briqueterie. A la fin de l'hiver, c'est le printemps. Mais le printemps, pour nous, ce fut la déportation à Sobibor.

Sobibor

Je n'oublierai jamais l'inscription en grosses lettres noires que j'ai vue en arrivant au camp. De notre groupe, dix personnes ont été sélectionnées, dont les deux frères Bialowitz et moi-même. Plus tard, j'ai appris que c'était les SS Frenzel et Wolf qui faisaient la sélection.

Affectée à la blanchisserie, affamée, rongée de fièvre, je travaillais. Je savais que si je m'arrêtais, c'était la mort. Un jour le SS Frenzel m'a donné des coups de botte parce que j'avais osé me mettre un fichu sur la tête pour me protéger du froid.

La blanchisserie donnait sur les rails. Quand un train arrivait, je tremblais d'horreur en voyant les jeunes femmes qui, leurs enfants dans les bras, allaient innocemment vers le camp n° 3, le camp de la mort.

Un jour Simha m'a dit que quelque chose se préparait, que peut-être nous serions bientôt libres. J'attendais.

Le plan de la révolte était très simple : abattre les SS là où ils étaient, chacun à une heure fixée par avance. Lorsque nous nous sommes dirigés vers le dépôt d'armes, la garde ukrainienne a commencé à tirer depuis les miradors. Alors Frenzel, une brute, a pris sa mitraillette et s'est posté près de la sortie du camp. Il tirait sans trêve.

J'ai réussi à atteindre la forêt et, là, je me suis cachée dans les broussailles. Pendant toute la nuit, la forêt a été illuminée par les rockets ; les SS, enragés, nous recherchaient. Je me demandais : « Est-ce que je pourrais tenir seule, tout un hiver, dans cette forêt ? » Je me suis nourrie de pommes de terre crues, parfois je me suis approchée d'un village. J'ai même passé quelques nuits dans une étable.

En errant, je suis arrivée à Radeczny. Là, il y avait un grand monastère que je connaissais par les récits de notre domestique qui y allait souvent en pèlerinage. J'ai appris à Radeczny que les Allemands n'étaient plus dans le pays. Je suis allée à Zamosc où des Polonais de la région de Poznan habitaient mon logement. J'y ai rencontré notre domestique qui a poussé un grand cri en me voyant. J'avais l'air d'une revenante, paraît-il.

Puis j'ai retrouvé Simha qui avait réussi à s'évader. Nous nous sommes mariés et nous sommes partis vivre en Israël.



A l'envers, en polonais : *Une petite fenêtre dans un wagon. Ils demandent de l'eau. Des gardiens les surveillent. Nous sommes dans un train sur une voie parallèle. Je dessine lentement sur un journal.*

De Wlodawa à Sobibor
Témoignage d'Aizik Rottenberg

Je suis né dans le bourg de Wlodawa. Il y avait dix enfants dans notre famille. Wlodawa comptait peut-être huit mille Juifs. Actuellement, cinquante, peut-être, sont vivants.

Ce bourg, bien qu'éloigné du grand centre de Varsovie, connaissait une vie politique et culturelle extrêmement active. Tous les partis étaient présents. Des clubs et des associations nous permettaient de pratiquer tous les sports et même de faire du théâtre.

Il y avait aussi à Wlodawa une *yechiva,* une des plus anciennes et des plus connues de Pologne. C'est chez nous que s'était réfugié le fameux rabbin de Radzin qui a appelé à la résistance et que Katzenelson, le poète, a chanté.

Wlodawa se trouvait à huit kilomètres de Sobibor. Les paysans polonais qui venaient au marché nous disaient : « A Sobibor on brûle des gens, des Juifs, adultes et enfants. » On ne pouvait pas croire que cela puisse se passer au XXe siècle. Mais les paysans nous apportaient de plus en plus de preuves.

On pourrait alors nous demander : « Vous êtes restés à huit kilomètres des crématoires. Qu'est-ce que vous attendiez ? » Mais comment et où se sauver ? Et puis nous étions pris dans un étau. Nous avions une peur mortelle des SS qui occupaient Wlodawa et tiraient en pleine rue à tout propos sur tout un chacun.

Il y avait aussi les « Gestapowcy », les S.D., puis les Schupos, puis ceux qui portaient des brassards et des croix gammées ; et puis il y avait la « granatowa », police bleue polonaise qui collaborait. Il y avait aussi les « Noirs », volontaires ukrainiens ; et puis tous les antisémites qui

avaient les mains libres. Et puis il nous fallait aussi prévoir le cas des pogroms et des fuites. On sentait autour de nous la convoitise de nos maigres économies.

On me demandera aussi : « Comment, tu te trouvais avec huit mille personnes face au danger et, face aux SS vous vous êtes laissés prendre ? » Mais cent hommes armés de mitrailleuses sont plus puissants qu'une foule désarmée.

Les jeunes auraient pu essayer de s'enfuir. Mais ils n'osaient pas abandonner leurs vieux parents. Ils savaient que c'était les condamner à mourir de faim, et puis, laisser les petits frères et les petites filles sans soutien ?

Vers Sobibor

Au mois de novembre 1942 a eu lieu la première déportation de Wlodawa vers Sobibor.

Moi, j'ai été déporté à Sobibor le 1er mai 1943. Mon père avait déjà été tué. Vitrier, il se déplaçait et voyait beaucoup de monde. Il fut dénoncé par une cliente « aryenne » à la Gestapo pour avoir critiqué l'occupant. C'est la Gestapo de Lublin qui a donné l'ordre de le fusiller.

Dans le ghetto et dans l'espoir que la guerre ne durerait pas toujours, nous avions construit des bunkers souterrains. Le jour de la rafle de novembre 1942 les SS ne nous ont pas trouvés. Nous étions là au moins cent cinquante, dans notre bunker. Mais les soldats sont revenus à Wlodawa et ont trouvé notre cachette. Ils nous en ont chassé à coups de pied et plusieurs ont cherché alors à s'enfuir et ont été abattus.

Quand j'ai été mené à Sobibor avec un groupe de personnes, Frenzel a sélectionné dix-huit jeunes. Pourquoi moi et un de mes frères alors que tous les autres étaient envoyés à la mort ? Je ne sais pas. Cette question me hante encore. Mon frère, lui, est tombé pendant la révolte. Moi, j'ai survécu.

Pendant tout le temps que je suis resté au camp, j'ai fait partie des ouvriers maçons. Sobibor était une entreprise tenue par un propriétaire soucieux de l'améliorer et les soldats, voulant sans doute vivre dans le confort, nous ont fait construire un mess, une boulangerie, puis deux fours. Puis j'ai travaillé à la construction des magasins d'armes. En effet, vers la fin de l'été des wagons d'armes ont été livrés à Sobibor. Ils ont d'abord été déchargés au camp n° 4 pour être nettoyés, puis entreposés dans les magasins.

Nous vivions terrorisés en permanence. Un jour j'ai vu un déporté qui parlait à un garde ukrainien. Un SS l'a tué.

Un autre jour, nous devions transporter du sable pour embellir les allées du camp et les border de petites pierres. Frenzel nous a regardés, a dégainé son revolver, visé et logé une balle dans la tête d'un camarade qui travaillait près de moi. Pourquoi, je ne sais pas.

Un jour, un convoi chargé de déportés déjà à moitié morts est arrivé. Ce jour-là, je travaillais sur le quai et, voyant une femme au regard fiévreux qui cherchait à se soulever, je lui ai dit en yiddish : « Bientôt cela ira mieux. » Qu'est-ce que je pouvais lui dire ? Frenzel m'entendant, m'a cinglé le visage de sa cravache et a tué la malheureuse à coups de revolver.

Déporté au mois de mai 1943, j'ai vu arriver beaucoup de convois d'Europe de l'ouest et de Hollande. Les gens descendaient du train avec soulagement, pensant sans doute qu'ils seraient mieux au camp qu'ils ne l'avaient été dans les wagons. Les SS les recevaient de façon affable et souriante, leur parlant quand ils comprenaient l'allemand, aidant les femmes à conduire les enfants et à rassembler leurs famillles.

La révolte

Comme tous les prisonniers, moi aussi je rêvais de liberté, tout en sachant que j'étais, selon l'expression yiddish « entre le feu et l'eau ». Fuir de Sobibor, mais fuir où ? Je me souvenais que lorsqu'on nous avait amenés à Sobibor en colonnes, nous avions devant nous un gardien SS armé d'une mitrailleuse. Derrière, il y avait une autre mitrailleuse et tout le long de la file marchaient des gardiens avec des fusils. Au moindre geste, les armes crépitaient. De plus je ne me faisais aucune illusion sur l'aide et la sympathie éventuelle de la population locale. Nous étions bien entre le feu et l'eau.

Le 14 octobre 1943 ce fut la grande révolte. J'ai couru comme les autres dans la forêt, aussi loin que possible. Dans la forêt j'ai rencontré un rescapé nu. « Tu viens avec moi. » Je lui ai donné ma veste. Nous avons cherché des partisans mais nous n'en avons pas trouvé. Puis nous avons été arrêtés par des Schupos qui, par bonheur, ne nous ont pas abattus sur place. Ils nous ont conduit à

Adampole où, là, un Allemand, Zelinger, administrateur de propriétés confisquées, nous a passé des chaînes au cou et nous a attachés près de l'étable. Pendant des semaines il nous a littéralement traités comme des chiens. Cependant, nous avons réussi, avec nos pattes sans doute, à défaire nos chaînes et à fuir vers les forêts de Parczewski. Nous avons d'abord rencontré un groupe de partisans polonais qui n'a pas voulu de pouilleux ; puis un second groupe de partisans juifs, le groupe de Chil Grynszpan, nommé « groupe Ehiel » qui nous a intégrés. Nous avons d'abord servi à garder la base, puis, une fois remis de notre vie de chien, nous avons combattu.

Finalement je suis parti en Israël où j'ai fondé une famille et où je travaille aussi comme maçon.

De Kurow à Sobibor
Témoignage de Herszel Zukerman

Dès les premiers jours de la guerre, Kurow a été bombardé et presque tout le quartier juif anéanti. Ce qui ont cherché refuge dans le quartier de Blonie ont aussi été bombardés. Quelques jours avant l'incendie, notre rabbin nous avait demandé de cacher les saints Rouleaux dans une cave. C'est ainsi qu'ils ont pu être sauvés. Seules les caves ont résisté à l'incendie. Nous y avions aménagé des demeures provisoires, les autres se sont logés dans des abris creusés à la hâte. Immédiatement après le bombardement, des Volksdeutsch, des voyous, puis des soldats allemands ont commencé à piller. Ainsi, même ce qui avait pu être sauvé et caché dans des caves n'a pas pu nous rester.

Une fois l'armée allemande installée, ce fut l'organisation du travail forcé. Moi, j'avais réussi à placer ma famille dans le village de Borowisk et, avec Salomon Nussenbaum, j'avais acheté une charrette et un cheval puis, déguisés en Polonais, nous allions d'un village à l'autre, vendant de la nourriture, en achetant, réussissant ainsi à faire vivre nos familles. En fait, nous risquions notre vie tous les jours. Il était défendu à un Juif de posséder un cheval et, plus encore, de se déplacer sans permis.

Pendant la Pâque 1942, en me rendant vers Kurow à l'aube, j'ai vu les SS qui encerclaient le bourg. J'ai prévenu mon frère puis d'autres que j'avais rencontrés, et j'ai regagné Borowisk.

Le lendemain, un paysan m'a dit que toute la population juive avait été envoyée à Konska Wola. J'ai appris aussi, un peu plus tard, que les déportés étaient restés enfermés pendant trois jours sans nourriture et sans eau,

avant d'être dirigés vers Sobibor. J'ai aussi appris qu'Avigdor Jacob qui avait refusé de monter dans le train avait été abattu sur le quai et que la fille de Mendel Rosenbaum avait réussi à envoyer un jeune Polonais suivre le convoi et que ce dernier avait rapporté que le train s'était dirigé vers une forêt située dans la région de Chelm, non loin de la rivière Bug.

Après la première grande déportation, officiellement il ne devait rester à Kurow que trente Juifs travaillant chez le fourreur. Quelques familles, cependant, avaient réussi à se cacher, mais pas pour longtemps. La population juive a été déportée le premier vendredi après les fêtes de Pâques 1942. Cette déportation a été suivie de celle de toute la population juive de la région, y compris ma famille.

Au cours de la déportation, nous avons fait une halte à Opole et là, on nous a parqués dans une synagogue. Sur la route d'Opole, seul Haïm Pesah, sa femme et ses enfants ont réussi à s'enfuir. Opole était un centre de transit avant les déportations vers Sobibor. Un jour, les SS de Pulawy sous prétexte de promiscuité et de manque d'hygiène, ont envoyé des enfants et des femmes habiter dans des baraquements hors de la ville. Deux de mes quatre enfants furent alors raflés. Très peu après eut lieu une seconde rafle à laquelle je réussis à échapper, mais où j'ai perdu ma femme et un de mes enfants. Au retour de mon dernier enfant, mon fils Joseph, nous avons décidé d'aller rejoindre notre famille. D'ailleurs une troisième rafle a très vite suivi, les Juifs polonais remplacés par des Juifs de Tchécoslovaquie, dans la synagogue d'Opole.

Nous marchions en colonne vers la gare. Sur le chemin, entre Opole et Wanwilice se tenait une rangée de paysans munis de pelles. Lorsqu'ils voyaient dans la foule un homme bien habillé, ils le désignaient au gardien allemand ou ukrainien en lui donnant une bouteille de vodka. Alors celui-ci sortait la personne désignée du rang et l'abattait pour tentative de fuite. Le paysan qui avait acheté le Juif prenait alors ses vêtements, ses bottes, et tout ce qu'il avait sur lui.

A Nalenczow un train nous attendait. Cent vingt à cent trente personnes ont été entassées de force par wagon et nous sommes partis à Sobibor. A l'arrivée, cent hommes ont été sélectionnés, dont mon fils Joseph et moi-même. Les deux milles autres déportés ont été conduits au camp n° 3. Le lendemain, les SS ont demandé : « Qui sait cuisiner ? » J'ai levé une main avec mon fils. Nous sommes

restés et les quatre-vingt-dix-huit autres ont été emmenés au camp n° 3.

Les techniques de mise à mort étaient si bien camouflées que pendant près de dix semaines encore j'ai cru que les autres, arrivés avec moi, se trouvaient dans un camp de travail. A la cuisine où je travaillais, nous faisions la soupe pour les prisonniers du camp n° 3. Les gardes ukrainiens venaient chercher des marmites. Un jour, dans une boulette de farine, j'ai mis une note en yiddish : « Frères, faites-nous savoir ce que deviennent ceux qui sont conduits au camp n° 3. » La réponse m'est parvenue dans une note collée au fond d'une marmite. « Il aurait mieux valu que vous ne l'ayez pas demandé. Ici, ils sont tous gazés et nous, nous devons les enterrer. »

Je l'ai dit à mes deux amis, Léon Feldhendler et Szlomo Goldstein. Mais ensemble nous avons décidé de ne rien dire aux autres afin de ne pas les faire souffrir encore plus qu'ils ne souffraient déjà.

Un jour l'Ukrainien Koszewadski de Kiev qui surveillait les cuisines m'a chuchoté : « J'ai des amis parmi les partisans russes et un plan pour nous libérer tous. » Je n'ai pas réagi puis j'ai consulté Feldhendler et Szlomo. Nous avons décidé de ne rien lui répondre. Nous craignions les provocations. Un autre jour Koszewadski m'a confié : « Je vais à Chelm voir mon ami. Si les Allemands me demandent, dis que je suis dans le camp. » A son retour, nous lui avons dit que personne ne l'avait demandé. Il nous a affirmé : « Mon ami fait partie de l'unité partisane « Wanda Wasilewska » et il y a un docteur à Chelm qui travaille avec la Résistance. » Il ne mentait pas.

L'empoisonnement

Nous étions treize à travailler aux cuisines des prisonniers, deux travaillaient à la cuisine des SS et deux à la cuisine des Ukrainiens. Nous voulions trouver un poison qui pourrait agir trois ou quatre heures après son absorption. Pendant ces trois ou quatre heures, les partisans s'approcheraient du camp puis, réunis aux prisonniers, détruiraient Sobibor. Mais un ordre est arrivé de Majdanek comme quoi il ne fallait plus permettre aux prisonniers de travailler à la cuisine des SS. Nous avons remis de l'argent à Koszewadski pour qu'il le donne aux partisans et un jour il s'est enfui.

La visite d'Himmler

Au cours de l'hiver 1943, nous avons appris qu'Himmler devait visiter Sobibor. Le matin qui a précédé cette visite, alors que je sortais prendre du charbon pour ma cuisine, j'ai vu des camions pleins de femmes, à moins de cinquante mètres du dépôt de charbon, puis j'ai entendu une voix m'appeler. En levant la tête j'ai aperçu la fille d'un ami qui était dans le camion. Elle était là avec trois cents femmes qui avaient spécialement été amenées à Lublin pour réjouir Himmler et sa suite du spectacle de leur mort. Nous étions en permanence hantés par l'idée d'une révolte individuelle ou collective, mais nous voulions nous organiser de façon à ce qu'elle soit efficace. Nous n'y arrivions pas. Plusieurs tentatives avaient été suivies d'une répression bestiale.

Ainsi, un jour d'orage, deux prisonniers avaient creusé le terrain détrempé sous les barbelés et s'étaient enfuis. Les gardiens s'étaient mis à l'abri et ne s'en étaient pas aperçus. A l'appel du soir, il était trop tard. Par vengeance, ils ont fusillé vingt personnes. Un autre jour, deux membres du commando de la forêt, partis chercher de l'eau au village avec un garde, lui avaient offert de la vodka et, après l'avoir enivré, l'avaient abattu et s'étaient enfuis. Comme ces trois personnes ne rejoignaient pas le commando, les autres gardiens s'étaient énervés et avaient donné l'ordre du retour. Sur le chemin, onze Juifs s'étaient enfuis. Les vingt-sept autres ont été fusillés en arrivant au camp.

Un groupe de prisonniers hollandais de soixante-dix personnes avaient préparé une fuite collective et s'étaient assurés l'appui d'un garde ukrainien. Mais ce garde les avait trahis et ils ont tous été fusillés.

Un autre jour, on nous a ordonné de ne plus cuire de soupe pour les trois cents prisonniers du camp n° 3. Ils avaient tous été fusillés à la suite d'une tentative de révolte. La veille nous avions d'ailleurs entendu un bruit de fusillade. Après cette révolte, trois cents prisonniers ont été sélectionnés dans un autre convoi : médecins, ingénieurs, tous des membres de professions libérales, pour remplacer les trois cents fusillés. Ces nouveaux prisonniers ont creusé un tunnel sous les barbelés et ils l'avaient presque terminé lorsqu'ils ont été découverts par les SS.

Une autre fois, les membres d'un convoi ont été fusillés à la gare au lieu d'être gazés au camp n° 3 et, dans la

poche de la veste de l'un d'entre eux, l'un des nôtres a trouvé une note en yiddish : « Frères, ne vous laissez pas induire en erreur par les mensonges des SS. Nous venons de Belzec. Là-bas, des milliers de Juifs ont été tués et, sur les fosses où ils ont été enterrés, un bosquet a été planté. »

Les nombreuses tentatives de fuites, individuelles ou collectives, dont je ne cite ici que quelques exemples, nous avaient appris que, pour réussir une révolte, il fallait s'appuyer sur un plan très précis et dont les débuts d'application devaient être strictement secrets. Mais ce plan, au cours de la dernière phase, devait être connu de l'ensemble des prisonniers afin d'avoir le plus de chances pour réussir. Nous en étions arrivés à ce point quand un groupe de prisonniers de guerre de Minsk est arrivé, parmi lequel nous avons remarqué quelques « têtes froides », selon l'expression yiddish. Notamment l'une d'elles qui s'appelait Sacha nous avait fait une excellente impression. Il allait très vite se trouver à la tête du comité d'organisation de la révolte. Ce comité se réunissait quelquefois dans la cuisine et c'étaient les prisonniers chargés des peluches qui servaient d'agents de liaison. La première idée sur laquelle ce comité a travaillé était de prendre l'arsenal. Mais nous avons dû très vite laisser tomber ce projet. Nous n'avions pas les premières armes pour attaquer, et puis les premiers coups de feu auraient donné l'alerte à tous les soldats. Alors nous avons décidé une liquidation silencieuse des SS et, pour cela, nous avons pensé que le meilleur moment serait celui où une partie de la garde serait en congé. Nous avons fixé la date au 14 octobre. C'était le jour où Wagner et Gomerski étaient absents et nous avons choisi comme mot d'ordre : « Maintenant ou jamais ! »

Le comité initial comprenait dix hommes dont chacun devait mettre cinq ou six personnes au courant. Ainsi nous serions soixante à connaître l'heure et les détails de la révolte. Les autres se doutaient que quelque chose se tramait, mais ils ne sauraient rien de plus précis avant le 14 octobre. Entre 4 h et 4 h 45, dix-sept SS et gardes ukrainiens ont été abattus, refroidis comme l'on dirait en yiddish. Nous étions tous électrisés, ivres de joie. C'était une résurrection et nous sentions nos forces comme décuplées. A 5 h c'était l'appel. Les prisonniers accouraient tous sur la place et nous nous crions tous les uns aux autres : « Juifs, sachez que ce n'est plus un appel, mais une révolte. Que chacun cherche à se sauver comme il

peut. » Le groupe dont je faisais partie s'est mis à courir vers l'entrée car nous savions que le terrain n'était pas miné et qu'il n'y avait pas de fosse à traverser. En courant j'ai vu un prisonnier qui avait jeté une poignée de sel dans les yeux d'un SS et qui, tandis qu'il se frottait les yeux, l'a abattu à coups de hâche et lui a pris son revolver. Au début, les sentinelles ukrainiennes ne tiraient pas. Mais cela n'a pas duré. Elles avaient commencé à nous tirer dessus lorsque nous abattions les barbelés et les poteaux avec nos haches. Puis beaucoup des nôtres sont tombés sur les mines. Mais nous fûmes au moins trois cents à atteindre la forêt. Avec mon fils Joseph, j'ai couru toute la nuit. Sur les trois cents qui ont quitté le camp, environ trente-cinq étaient en vie à la fin de la guerre. Les autres sont morts, soit tués par les Allemands dans les forêts, soit tués par des antisémites polonais, ou simplement par des gens qui désiraient s'emparer de leur pantalon ou de leurs chaussures. Avec mon fils, nous nous sommes cachés pendant trois mois dans les forêts, surtout dans les marécages. Ce n'est que rarement que nous avions le courage de nous approcher d'une isba pour y demander ou y acheter de la nourriture. Au mois de novembre, nous avons découvert une cachette, une fosse, bien camouflée dans la forêt. Dans cette fosse, nous avons retrouvé Haïm Pesah, sa femme et ses deux enfants, Manes Rochelman, la fille et le fils de Aizik Schneider et un petit garçon. Ils venaient tous de notre ville. Nous avons pleuré de joie. Découvrir qu'il y avait d'autres survivants ! Puis nous les avons quittés et avons cherché une autre cachette. Nous en avons trouvé une, pas très éloignée de Kurow dans la propriété de Wijak. Au mois de décembre, nous sommes retournés à la fosse et, là, nous avons appris que Haïm Pesah et ses amis avaient été massacrés par des antisémites de l'endroit.

Un paysan, qui n'habitait pas très loin de cette fosse, voulait bien nous aider. Mais ceux qui avaient abattu Haïm Pesah et les siens apprirent notre présence et nous firent sortir de notre cachette. Ils ne nous ont pas tués immédiatement car ils avaient peur que les coups de feu n'attirent l'attention des soldats allemands. Ils sont revenus la nuit pour nous liquider dans la forêt, mais nous avons pu leur échapper et, de nouveau, nous nous sommes cachés.

Mon fils a finalement rencontré une unité partisane dans laquelle il a lutté dans la région de Lewartow. Moi, déguisé en paysan polonais, j'ai continué à errer dans les

forêts. A la Libération j'ai retrouvé mon fils à Lublin mais nous ne voulions plus retourner à Kurow. Après divers voyages, nous sommes allés aux U.S.A. où mon fils est mort.

Survivre à Sobibor, ne signifie pas encore vivre...

L'insurrection de Sobibor
Témoignage de Jehouda Lerner

Je suis né à Varsovie dans une famille de six personnes. Mon père était boulanger. Notre vie dans le ghetto, à partir du moment où la guerre a été déclarée, a été celle de la plupart des Juifs, marquée par le chômage, la famine et l'angoisse des lendemains.

Le 22 juillet 1942 commença la chasse à l'homme dans les rues du ghetto. Le 23 juillet, jour où le Président du Conseil juif s'est suicidé, mon père, ma mère, un de mes frères et moi-même avons été pris dans une rafle et conduits à la Umschlagplatz, la gare du ghetto, puis parqués dans un immeuble. De là, tous les miens ont été déportés et je ne les ai plus revus.

Moi, j'ai été affecté à un camp, près de Smolensk en U.R.S.S. occupée. Mon séjour à Smolensk a duré dix mois. La tâche de notre camp consistait à construire un aérodrome. Pour seule rémunération de notre travail, nous recevions un morceau de pain et un bol de soupe. Au début, nous avions encore quelques objets que nous échangions contre du pain avec les paysans. Puis la famine a fait ses ravages, d'autant que les travailleurs affaiblis étaient emmenés dans un bois où ils étaient exécutés. Haïm, un ami du ghetto de Varsovie, était avec moi. En plus des Juifs polonais, il y avait aussi dans le camp de travail des Juifs allemands qui avaient transité par le ghetto de Varsovie. Je dis à mon ami : « Fuyons, il ne peut rien nous arriver de pire que d'être ici où nous laisserons notre peau. »

Au bout de quatre mois, nous avons profité d'une nuit noire et avons passé les barbelés. Mais très vite nous avons été arrêtés et envoyés dans un autre camp où nous

avons retrouvé le travail, la famine et les coups. Après quelques mois, nous avons encore tenté de nous enfuir. Là, nous avions réussi à rester libres quelques jours, mais des SS nous ont arrêtés et conduits à la Gestapo de Minsk. Au bout de quelque temps, celle-ci nous a enfermés au ghetto de Minsk.

Dans le camp de Sheroka

La plupart des habitants du ghetto de Minsk avaient déjà été massacrés. « Rien de bon ne nous attend ici » disaient les survivants. Et ils nous ont aidés à passer dans le camp de travail des prisonniers de guerre, rue Sheroka.

Ce camp était sous administration SS. Les prisonniers en sortaient par petits groupes pour travailler au dehors. Mon copain et moi y trouvions les conditions de vie excellentes. Des prisonniers travaillant à l'extérieur nous abandonnaient leur ration de soupe et, parfois même, réussissaient à nous apporter clandestinement des vivres qu'ils recevaient de la population locale. Mon ami et moi avons attrapé le typhus mais avons guéri. A Sheroka il y avait de six cents à huit cents soldats et officiers juifs prisonniers de guerre ; nous espérions y rester jusqu'à la Libération. Mais un jour, on nous a annoncé : « Vous irez en Pologne, à Lodz pour y effectuer des travaux. Nous sommes allés en Pologne, mais pas dans la ville de Lodz baptisée en allemand Litzmannstadt : nous sommes allés à Sobibor.

Sobibor

Sur le chemin de Sobibor, le train s'est arrêté à Chelm. Là, un Polonais passait d'un wagon à l'autre et notait des numéros. Nous lui avons demandé où nous étions : « vous allez à Sobibor, on y brûle des gens ». « Brûle des gens ! » Ces mots nous obsédaient, mais personne n'a réagi. Invraisemblable ! J'étais de Pologne, de Varsovie et je ne savais rien des camps de la mort.

Le train est reparti, s'est arrêté. La nuit est tombée. Le wagon s'est ouvert. En face de nous, sur une pancarte en lettres noires : SS Sonderkommando, Sobibor. Puis tout s'est passé très vite. Les habitants du ghetto de Minsk ont été entraînés par les SS, et puis : « Qui veut travailler

dur ? » a demandé un SS. Quelques-uns seulement d'entre nous sont sortis de la foule. Les Allemands ont alors choisi quatre-vingts hommes ; les autres, dont mon ami Haïm ont été amenés là où étaient partis les gens du ghetto de Minsk. J'ai vite appris que le Polonais de Chelm avait raison : on brûlait des gens à Sobibor.

Nous avons été conduits à l'intérieur du camp et enfermés. Le lendemain, le travail a commencé. Il fallait niveler le sol et construire des souterrains pour entreposer des armes prises aux Russes. Les anciens prisonniers nous ont raconté ce qu'était Sobibor et, bientôt, un plan de révolte a été élaboré.

Un contact étroit s'était établi entre les nouveaux et les anciens prisonniers. L'officier Sacha Petcherski a mis au point les détaïls de l'insurrection. Dans le plan retenu, mon rôle consistait à décapiter le SS Greischutz qui commandait la garnison. Peu avant le 14 octobre, j'ai été affecté au camp n° 1 en tant que charpentier. On m'a remis une hachette que Szmajzner a bien affutée, dont j'avais hâte de me servir.

Le 14 octobre fut le grand jour. Greischutz est entré dans la baraque des tailleurs pour essayer un nouvel uniforme. Moi, derrière la porte, je l'attendais. J'ai frappé un coup, deux coups. Il est tombé mort. Nous lui avons pris son arme et nous avons attendu le signal de la révolte générale et de la fuite. Malheureusement, Frenzel ne vint pas. J'espérais bien l'assassiner aussi !

A cinq heures, j'ai entendu : « Hourrah ! Hourrah ! vive la liberté ! » Je suis alors parti en direction des cris vers l'entrée du camp. Sur mon chemin j'ai rencontré des prisonniers qui couraient en sens opposé. J'ai réussi à prendre un fusil et à les suivre. Je ne sais pas comment je suis passé à travers les barbelés et les mines et je me suis retrouvé en forêt. J'ai couru, je suis tombé, je me suis assoupi, puis je me suis réveillé à la nuit. Instinctivement je me suis remis à courir. Mais j'étais toujours proche du camp. En courant, j'ai rencontré trois autres prisonniers, dont Boris, du camp de Sheroka. Nous sommes restés ensemble dans la forêt trois à quatre semaines. La nuit, nous approchions des villages et demandions du pain. Quelquefois on nous le donnait de bonne grâce, mais quelquefois nous devions menacer.

Près du village de Luty nous avons rencontré un autre groupe de fugitifs où se trouvaient Goldfarb et deux Caucasiens, deux prisonniers de guerre soviétiques évadés. En-

semble nous avons adhéré à un groupe de partisans ukrainiens qui comptait quelques Juifs. Un jour je suis parti avec Goldfarb chercher des vivres. A notre retour, les deux Caucasiens et les Juifs étaient assassinés. Nous avons fui, comprenant que le même sort nous attendait. Nous avons erré puis rencontré une brigade de partisans juifs : le groupe « Ehiel ». Ensemble nous avons lutté et ensemble nous avons rejoint l'armée polonaise. A la fin de la guerre, notre groupe comptait environ cent combattants. Après la guerre, je suis parti en Israël où j'ai fondé une famille. Je suis actuellement officier dans la police israëlienne.

De Suche-Lipie à Sobibor : Témoignage de Haïm Lejst

Je suis né à Zolkiewka un village de la région de Lublin où habitaient une dizaine de familles juives. Mon père était fermier.

Dès le début de la guerre la population juive du village a beaucoup augmenté. D'une part on pouvait plus facilement se ravitailler en province, et puis les gens s'y croyaient davantage à l'abri.

Chez nous logeaient plusieurs familles chassées d'une ville de la région de Lodz alors annexée au Reich.

La population non juive du village comptait de nombreux hobereaux qui n'aimaient pas particulièrement les Juifs. Parmi eux se trouvaient des universitaires. Tous sont restés insensibles à la tragédie que nous avons vécue.

Dès le début de l'occupation, la plupart des jeunes, comme moi-même, avons été arrêtés et envoyés au camp de travail de Belzec où, en compagnie des Tziganes et de leur roi, Kwek, nous avons vécu d'une façon insupportable. Nous dormions à même le sol, sans abri, et nous crevions de faim. Ces conditions étaient générales à tous les camps de travail que ce soit.

Au printemps 1942, un homme qui avait réussi à s'échapper du Sonderkommando de Belzec nous a raconté les massacres qui s'y déroulaient. Mais personne ne voulut le croire. En mai 1942 ordre fut donné à la population juive de Suche-Lipie de se diriger à Wysokie puis de Wysokie à Gorzkow.

Ma famille composait, à elle seule, un groupe d'une trentaine de personnes qui était conduit à pied sous la surveillance de quelques gardes. J'ai réussi à fuir et même à convaincre un paysan de me garder quelque temps. Mais

d'autres paysans m'ont découvert ; ils ne m'ont pas tué mais m'ont déshabillé et m'ont chassé à coups de bâtons, nu comme un ver, dans la forêt. Là je me suis couvert des oripeaux d'un épouvantail : un chapeau de paille, un pantalon troué, une chemise de lin ont été mes vêtements, en hiver, en Pologne. Pour me nourrir, je volais des pommes de terre crues. Bien évidemment, je suis tombé malade et c'est malade que j'ai appris qu'il y avait encore des Juifs à Izbica et que l'on y formait une *Judenstadt* (une ville juive).

Les pieds gelés, les mains raidies par le froid, j'ai pris le chemin d'Izbica. Sur la route, des gendarmes allemands m'ont arrêté : « Où vas-tu ? » « Je vais à Izbica. » « *Du bist so wie so kaput* » ont-ils dit avant de me laisser passer.

A Izbica mes blessures ont guéri lentement. La plupart du temps je restais couché. L'hiver est passé. Le printemps est revenu, un printemps qui devait être le dernier pour la plupart d'entre nous. Des camions sont arrivés à Izbica et tous les Juifs encore vivants ont été entassés dedans. Et en route.

Dans notre camion, nous avons fait un plan de fuite. « Si nous nous penchons tous du même côté du camion, nous réussirons peut-être à le déséquilibrer et, s'il se renverse, nous pourrons tenter de nous enfuir. Beaucoup mourront, mais quelques-uns survivront. » A peine cette décision prise, le camion s'est engagé dans une forêt et s'est arrêté devant un portail : « Sonderkommando Sobibor. »

Au camp, une quinzaine de SS et autant de gardiens ukrainiens nous ont fait descendre. « Les hommes à droite, les femmes à gauche » hurlaient les SS puis ils ont sélectionné une quarantaine d'hommes dont moi-même. Plus tard je me suis souvent demandé s'il valait mieux être sélectionné ou gazé à l'arrivée.

Au camp, j'ai été affecté au commando de la forêt. Ce commando comportait une vingtaine de prisonniers, parfois davantage, et ma tâche consistait à ramasser des racines et déraciner des troncs.

Dès le début, je cherchais comment me débarrasser des gardiens et fuir. Ancien soldat, je connaissais quelque chose au maniement des armes. Le projet que je formais avec quelques autres était d'attaquer les gardes à la pose du déjeuner, au moment où ils déposeraient leur fusil. Nous envisagions même d'acheter de la vodka à un gardien du camp

pour l'offrir à nos gardiens dans la forêt. Au bout d'une quinzaine de jours, notre idée était mûre et nous allions la réaliser quand le SS Wagner m'a déplacé du commando de la forêt au jardin potager où nous devions cultiver des légumes, soigner les fleurs et amender le terrain. Pour l'améliorer, nous devions aller au ruisseau chercher du terreau et le mêler au champs. En effet, ceux-ci étaient sablonneux. Pour les fertiliser, les SS nous envoyaient ramasser du terreau qui, mélangé à des cendres humaines, fournissait un engrais. Pendant que je m'occupais à ces tâches, le commando de la forêt a réussi un coup formidable. Szlomo Podchlebnik de Kolo et Yosl Kopf ont réussi à descendre un garde et à prendre son fusil. D'autres ont pu s'enfuir avec eux. Hélas, la plupart de ceux qui se sont enfuis ce jour-là ont été repris et tués. Par répression dix des prisonniers du camp ont aussi été tués.

C'est le 14 octobre 1943 que la révolte a éclaté. Je me souviens que l'idée d'une liquidation silencieuse des SS et une fuite générale qui fût réalisée par Sacha Petcherski avait déjà été conçue une première fois par un prisonnier nommé Ksil de Krasnystaw que nous avions surnommé Ksil-Kowal (Ksil le forgeron), mais il avait été abattu très peu de temps avant le 14 octobre, je ne sais pas pourquoi. D'autres que moi donneront des détails mais nul ne saura vraiment décrire ce qu'ont été nos souffrances et le courage qu'il nous a fallu pour nous soulever, sans armes, contre nos gardes armés. Moi, lors de la préparation de la révolte, j'ai pu jouer le rôle d'agent de liaison entre les camps n° 1 et n° 2. En effet mon travail de jardinier me permettait de me déplacer assez facilement. Ma fuite et les misères que j'ai souffertes dans la forêt, après la fuite, ressemblent à celles de tous les survivants.

De Chelm à Sobibor
Témoignage de Haïm Treger

Je suis né à Chelm. J'avais une femme et deux enfants ; ils ont été abattus. Moi j'ai été déporté à Sobibor.

En septembre 1939 Chelm a été bombardée deux fois. Il y a eu plus de deux cent cinquante morts et dès octobre l'armée allemande a occupé Chelm et pris des otages qui étaient garants de l'obéissance de la population juive.

Le 1er novembre, les otages ont été chargés de nous aviser que tous les hommes de quinze à soixante ans devaient se présenter place du marché. Nous avons bien essayé de nous cacher, mais les SS ont quand même pu rafler deux mille personnes. Après avoir pris aux hommes leur montre, leurs bagues, et leur argent, ils les ont dirigés vers Hrubieszow. Les femmes et les enfants ayant voulu les suivre, les SS ont tiré dans la foule. Sur les deux mille qui sont partis de Chelm seulement six cents ont atteint Hrubieszow.

A Hrubieszow cette foule a été dirigée vers Sokol, la frontière russo-allemande. Au cours de cette marche, encore deux cents hommes ont été assassinés. Les gardes-frontière russes n'ont pas permis aux Juifs de passer en U.R.S.S. Alors les SS les ont poussés dans la rivière et la plupart des quatre cents personnes sont mortes là, noyées.

Dans le ghetto nous, les survivants, nous avons été enfermés, puis nous avons dû porter le brassard. Nous avons aussi reçu l'ordre de saluer chaque Allemand qui passait puis on nous a interdit de porter des chaussures à semelle de cuir. En effet, les semelles de bois permettaient d'annoncer notre passage.

Avec la guerre russo-allemande, la situation s'est aggravée. D'abord on a rassemblé à Chelm des Juifs de Tché-

coslovaquie et les habitants des villages voisins, puis Chelm a été transformée en un centre d'entraînement pour les volontaires ukrainiens. Ces derniers nous pillaient et nous terrorisaient avec la bénédiction des autorités allemandes.

J'ai commencé par perdre ma femme ; puis, un jour où je travaillais pour l'occupant, tous les enfants du ghetto ont été raflés, les SS affirmant qu'ils les soigneraient mieux que nous ne pouvions le faire. Je suis resté seul, désespéré, puis je me suis laissé prendre dans la première rafle et je suis arrivé à Sobibor.

A Sobibor

C'est le 22 mai 1942 que j'ai été enfermé avec plus de cent personnes dans un wagon à bestiaux pour Sobibor. Nous avons passé quarante-huit heures avant que le train ne parte. Beaucoup sont morts en route. A l'arrivée, nous étions tous abrutis de fatigue, incapables de réagir ni aux injures, ni aux coups. On nous a fait descendre très vite. Au hasard, les SS ont sélectionné quelques hommes et entraîné les autres nous ne savions où.

A Sobibor, la famine et la misère du ghetto devenaient des souvenirs attrayants. Je devais travailler à la construction d'une boulangerie. Les SS voulaient faire cuire leur pain sur place. Au travail, je me soutenais en me disant : « Vous ne jouirez pas longtemps de la boulangerie ; on est dans la gueule du loup mais on n'y restera pas. »

Quand la révolte a éclaté, elle a sauvé plus que notre vie. Elle nous a redonné confiance en nous-mêmes. Nous autres, les Juifs, les êtres les plus malheureux du monde, nous avons coupé les têtes des assassins d'enfants, nous avons logé des balles dans leur peau de crapule, dans leur crâne de sadique.

La fuite

Après la révolte, j'ai couru dans la forêt, ivre comme si j'avais bu de l'alcool. J'ai couru toute la nuit. A l'aube j'étais encore proche de l'enfer. Avec moi était un Varsovien. Nous nous cachions le jour, nous marchions la nuit. Rongés par la faim, nous avons mendié à des paysans un peu de pain, des pommes de terre et de l'eau, nous nous couchions dans des meules de foin. Mais, très vite, nous n'avons plus pu résister au froid. Alors nous sommes allés

demander à un paysan de bien vouloir nous cacher dans son grenier. Le Varsovien était tailleur de son métier et nous avons proposé au paysan de lui tailler des vêtements en échange. Il a accepté et nous a apporté du tissu. Nous avons travaillé pour lui pendant une semaine et lui avons fait un costume. Quand celui-ci fut terminé, des gendarmes sont arrivés. Nous nous sommes jetés sur eux et nous nous sommes enfuis. Mon ami a été tué, moi j'ai réussi à me cacher, allongé sur le sol. J'ai passé comme cela toute une journée. Le soir, je me suis levé puis j'ai erré dans la forêt, cherchant des partisans. J'ai passé plusieurs jours comme cela, mangeant des pommes de terre crues et rongeant des racines.

Un matin, après une nuit passée près d'un arbre, j'ai eu en face de moi un paysan qui me regardait une pelle à la main. J'ai fait mine de prendre un revolver dans ma poche ; il a crié et s'est enfui. Une autre fois, un groupe de Polonais m'a taquiné, se moquant du petit Juif, seul dans la forêt. Je me suis révolté, criant que j'étais polonais et leur demandant de me conduire à l'Etat-major des partisans. L'audace m'a sauvé, car ils m'ont emmené chez des officiers qui m'ont accepté et dirigé vers une unité. J'ai lutté de toutes mes forces car j'avais toujours dans la tête le martyre de Sobibor (1).

---

(1) Haïm Treger est retourné après la guerre à Chelm. Là il a rencontré une rescapée d'Auschwitz, originaire du même village. Il l'a épousée et ils sont partis tous les deux en Israël où ils ont eu un enfant.

Treger est mort en 1969 et c'est sa veuve qui m'a remis son témoignage.

Rencontre avec les fugitifs de Sobibor
Témoignage d'Eliahou Lieberman

Mon père, Chaya Lieberman, était poissonnier à Parczew. Moi, j'étais l'aîné d'une famille de sept enfants. Je suis né en 1910. Après l'école primaire, j'ai aidé mon père à son commerce. Quand la guerre s'est déclarée, j'étais à Wola Woroczynska près de Wlodawa où nous avions nos étangs d'élevage. Je suis retourné à Parczew avec l'occupation. J'ai, comme tous les Juifs, été astreint aux travaux forcés.

Dans le camp Lipowa à Lublin, il y avait de nombreux prisonniers de guerre juifs que les nazis ont particulièrement torturés. Par — 40° ils les ont menés à Biala Podlaska pieds nus. Deux paysans polonais ayant voulu offrir à ces pauvres soldats des bottes ont été fusillés. Au village de Dzialy sur les quinze cents partis du camp de Lipowa, deux cents prisonniers sont arrivés vivants. Ces deux cents personnes ont été enfermées dans une grange pour la nuit. La plupart sont morts gelés ; les survivants ont été fusillés.

Les Juifs de Parczew et moi-même sommes partis chercher les cadavres pour les enterrer. Nous avons emmené ces malheureux au cimetière de Parczew et nous les avons pleurés. Mais nous ne savions pas alors ce qui nous attendait.

Un autre jour cinq à six cents prisonniers ont été amenés à Parczew et enfermés dans la synagogue. Deux cents d'entre eux ont réussi à fuir, cachés dans les familles juives. Certains venaient de Varsovie, d'autres de Lodz. Les quatre cents autres ont été à Biala Podlaska où ils ont été fusillés.

A la fin 1941 ont commencé le massacre et la déportation de la population juive de Parczew. Ma famille a pu éviter les premières rafles mais nous avons été pris au mois d'août 1942.

Dans le train qui nous menait à la mort, un groupe de jeunes gens et moi-même avons décidé de fuir. J'avais réussi à cacher sur moi un gros couteau avec lequel j'ai fait un trou dans la paroi. Le train roulait vite et, sur les six qui avaient décidé de fuir, trois sont morts en tombant sur les rails. Moi et les deux autres avons réussi à nous projeter en bas du remblai. Nous étions légèrement blessés. Après plusieurs difficultés, nous avons rencontré des partisans. Nous sommes entrés dans le groupe du capitaine Zemsta de l'Armée du peuple, un homme de 45 ans qui aimait beaucoup les Juifs. Dans son unité tous avaient les mêmes droits, Juifs, Russes ou Polonais. Il aidait même les fugitifs juifs non combattants et l'on chuchotait de lui qu'il était d'origine juive.

En 1943 j'ai fait partie du groupe de Ehiel, un homme de 24 ans ; et c'est dans son groupe que j'ai rencontré des fugitifs du camp de la mort de Sobibor. Ils s'étaient révoltés et étaient assez nombreux dans la forêt. Mais beaucoup sont morts dans les combats avec les partisans. Je me souviens notamment de Szeftel et de quatre ou cinq jeunes filles hollandaises. Ils nous ont aidés à préparer nos expéditions et y ont pris part. Les Hollandaises ne comprenaient que très peu le yiddish mais elles l'ont appris avec le temps. Elles ont eu plus d'une fois de la chance, et ont survécu à la plupart des batailles que nous avons livrées. Je me souviens de la bataille de Makoszki où nous avons été pris dans une embuscade. Là, cent vingt des nôtres sont morts. Nous avions reçu l'ordre de ne pas abandonner nos morts et nous nous sommes cachés près d'eux, attendant que la nuit tombe. Mal armés, nous ne pouvions entrer en lutte avec leur artillerie légère et leurs mitrailleuses. A la nuit, nous avons enterré nos camarades au milieu du bois.

Ma mère et mes deux sœurs sont mortes dans un camp. Une de mes sœurs a été fusillée et mes frères sont tombés dans la lutte contre l'Allemand. Mon père a survécu dans la forêt avec une de mes sœurs. Moi, après la guerre, je suis retourné à Parczew où je pensais rester. Mais les fascistes polonais se sont acharnés sur les survivants juifs. J'ai organisé une défense juive à Parczew et j'en suis devenu le commandant. Lors d'une attaque, trois Juifs ont été tués. J'ai alors décidé de quitter le pays et, finalement, j'ai atteint Israël où je me suis marié (1).

---

(1) Extrait du témoignage n° 03 18 24, enregistré par Joseph Spinc le 4 juin 1961.

De Hrubieszow à Sobibor Témoignage de Jacob Biskubicz (1)

C'est un matin du mois de mai que j'ai été pris avec ma famille, au cours d'une rafle, à Hrubieszow.

Un train nous a amenés à Sobibor. Beaucoup sont morts pendant le voyage bien que celui-ci ait été assez court. Sur le quai, à l'arrivée, un officier SS hurlait : « Les hommes d'un côté, les femmes de l'autre », ou encore « tous à terre ! ». Nous avons passé, allongés au sol, des heures interminables, gardés par les SS, puis on a réclamé trois charpentiers, trois ébénistes, trois travailleurs de force et deux femmes. Mon père et moi-même étions ébénistes : nous avons été sélectionnés. En tout, quatre-vingts hommes ont été sélectionnés sur les trois mille personnes du convoi ; les autres ont été envoyées vers le fond de la forêt, nous ne savions pas où.

Nous avons été rassemblés dans une baraque, avec d'anciens prisonniers et deux des nôtres ont été nommés kapos.

Souvenirs

Quelques événements ont particulièrement marqué ma mémoire. Ainsi, le SS Bauer, chargé de surveiller le transport des bagages des déportés vers le dépôt. Je le revois encore, debout sur le camion, hurlant : *« Noch nicht voll, noch nicht voll !* (Pas encore plein.) J'ai aussi le souvenir d'une mère qui courait, affolée, sur les quais, cherchant son enfant. Cet enfant était entre les mains de Frenzel qui

(1) Né le 17 mars 1926 à Hrubieszow. Vit actuellement en Israël.

en écrasait la têtre contre un rail. Je me souviens aussi de Wagner. Wagner tuait souvent des enfants à coups de bottes sur le quai. Il dirigeait aussi l'exécution des malades et des bébés à l'arrivée.

Les SS et les Ukrainiens avaient peur d'une résistance des déportés. Aussi, quand un convoi composé exclusivement d'hommes arrivait, ils n'ouvraient les wagons que l'un après l'autre de peur de se trouver face à une trop grande foule.

Au mois de septembre 1943, des déportés de Minsk ont tenté de se révolter en arrivant : ils ont jeté sur les soldats des bouteilles, des pierres, tout ce qu'ils avaient. Ceux-ci les ont alors abattus à la mitraillette avant même qu'ils descendent des wagons.

J'ai assisté à tous ces événements du fait que j'ai travaillé au commando de la gare pendant huit mois. Pendant ces huit mois, plus de deux cents prisonniers participant à ce même commando ont été abattus. Pour être descendu, il nous suffisait de ralentir la cadence, de manger quelque quignon trouvé dans un wagon.

Puis j'ai travaillé au commando de la forêt. Hélas, c'était aussi épuisant : nous devions ramasser des branches mortes, tout en courant.

Je ne pouvais pas me convaincre de la réalité du camp n° 3. Un jour, terriblement curieux de savoir ce qui s'y passait et chargé de conduire un wagonnet de sacs de chlore à ce camp, je n'ai pas respecté les règlements, c'est-à-dire qu'au lieu de m'arrêter à mi-chemin, j'ai poussé le wagonnet jusqu'à l'entrée. J'ai failli être abattu.

J'étais en permanence obsédé par l'idée de fuir mais je voulais rester, pour veiller sur mon père.

Un jour, il est tombé malade. Au début, j'arrivais à l'aider dans son travail, puis il n'a plus pu se tenir debout et Wagner et Frenzel, au cours de leurs inspections, l'ont trouvé dans la baraque. Je les ai vus de loin entrer puis sortir en entraînant mon père. Deux prisonniers m'ont alors saisi par les bras pour m'empêcher de courir derrière eux. J'écumais. Puis j'ai entendu de loin un coup de feu.

J'observais attentivement toutes les tentatives de fuite qui se déroulaient. Le premier qui a réussi à échapper à Sobibor est un prisonnier qui a réussi à se cacher dans des colis de vêtements que les SS envoyaient en Allemagne. Il paraît qu'il a pu quitter le convoi à Chelm.

La révolte

Le groupe initial du comité de libération comptait dix à douze membres dont Léon Feldhendler de Zolkiewka. C'est lui qui sera l'agent de liaison entre les prisonniers juifs polonais et les Juifs de Minsk qui ont organisé la révolte auxquels nous avions décrit toute l'horreur de Sobibor, le personnel et la topographie des camps. Nous leur avons aussi exposé certaines contraintes.

(Suivent alors divers détails de la révolte que plusieurs prisonniers ont déjà exposés.)

Ma fuite

Je courais avec un prisonnier, David, quand nous avons rencontré le Scharführer Bauer et un camion de boissons. Puis un Ukrainien est allé à sa rencontre en criant : « *Ein Deutsch kaput.* » Bauer a tiré et tué David. Moi je me suis sauvé dans le camp n° 4 et je m'y suis caché. A la nuit, j'ai coupé des barbelés avec mes mains et mon couteau et j'ai réussi à passer la haie. Puis j'ai couru, couru, couru, je ne sais pas combien de temps ; et après, j'ai erré dans la forêt pendant des semaines. Là j'ai rencontré un groupe de partisans avec lesquels je me suis battu jusqu'à la Libération.

De Zolkiewka à Sobibor
Témoignage de Moshe Hochman

A la fin du printemps 1942 nous savions par des paysans que des Juifs avaient été assassinés à Belzec.

C'était un vendredi. Ce soir-là j'ai dit à ma femme qui allumait les bougies du sabbat : « Allume encore une bougie en souvenir de nos morts, puis disons-nous adieu, car nous ne savons pas ce qui nous attend. » Quelques jours après nous avons été déportés à pied. Devant le cimetière juif, Joseph Ackermann, le chantre de la synagogue et Szlomo-Tewie Wachenhauser sont sortis des rangs, disant « Nous ne pouvons pas en supporter davantage. Nous sommes prêts à mourir pour le Kidouch-Hachem (1) ! » Ils ont été abattus à coups de revolver. Nous, on a repris notre marche. Trois jeunes femmes ont essayé de s'enfuir. Elles ont aussi été descendues. Un enfant essayait de soutenir son père pendant la marche. Il a été abattu avec son père. Nous avons marché comme cela, de Zolkiewka à Krasnystaw : vingt-huit kilomètres de route. A la gare nous étions une foule immense ; j'avais l'impression que tout le peuple juif était là. Puis on nous a entassés dans des wagons à bestiaux et le train est parti pour Sobibor.

A Sobibor

A l'arrivée, un SS de haute taille parcourait le convoi en hurlant. « Celui qui veut travailler avance. » De toute façon, nous n'avons pas eu le temps de réfléchir. Les SS

(1) La sanctification du nom de Dieu.

ont sélectionné quatre-vingts hommes à la hâte et les ont emmenés vers le camp.

On nous a conduits au camp n° 1 mais avant on nous a forcé à passer vingt-quatre heures allongés au sol, sous la garde des Ukrainiens. Nous pensions tout le temps à fuir, mais comment fuir. Certains disaient : « Même un oiseau ne peut s'échapper d'ici. » Le camp était encerclé par trois réseaux de barbelés et gardé par deux cents Ukrainiens encadrés de SS. Il y avait une relève toutes les quatre heures. Nous disions aussi : « Si par miracle on passe le triple obstacle, il faudra alors échapper au champ de mines. » Un jeune a proposé de mettre l'incendie à un casernement afin que nous puissions tenter de couper les barbelés pendant que les SS essaieraient d'éteindre le feu. Mais nous avons répondu à cette proposition que les SS nous tireraient dessus à la mitrailleuse sans autre procès.

Je travaillais à la baraque des tailleurs. Le Comité de Libération nous a donné comme tâche de descendre Niemann. Comme celui-ci nous avait demandé de lui confectionner un costume, on a décidé de l'abattre pendant l'essayage. Quand Niemann est entré, nous nous sommes mis au garde-à-vous et nous l'avons vu retirer son ceinturon avec son revolver pour essayer son veston. Je lui ai passé le nouveau veston et, pendant que je le boutonnais, le gars envoyé pour le descendre est entré dans la pièce. « Qui c'est ? » a demandé le SS : « C'est un charpentier envoyé pour réparer la table. » Le temps qu'il réalise, notre camarade lui a donné un coup de hache sur la tête, puis un tailleur a sorti un couteau et l'a achevé. Nous avons enveloppé son cadavre dans une couverture et l'avons caché dans la pièce où l'on fabriquait les casquettes.

Survivre dans la forêt

J'ai réussi à passer les barbelés avec un groupe de huit hommes dont Léon Feldhendler et Joselé, le fils du rabbin d'Izbica. Dans mon groupe, il y avait aussi le prisonnier soviétique qui avait descendu Niemann et qui m'a demandé de rester avec lui ; il ne parlait pas le polonais. Ensemble, nous avons erré plusieurs jours puis nous avons atteint la rivière. Mon compagnon ne savait pas nager ; nous avons dû passer sur un pont. Nous avons vu deux civils parlant allemand mais, par chance, nous avons pu passer le pont. Puis nous avons trouvé un champ de bette-

raves et nous avons mangé avant de reprendre la route. Nous avons atteint le chemin du bourg de Zolkiewska en pleine nuit. Mais nous avons vu surgir devant nous deux SS armés. « *Hände hoch* » (haut les mains). « Nous sommes des Polonais, nous allons à Krasnystaw pour chercher du travail. » Ils nous ont alors fouillés. Dans nos poches les SS ont trouvé de grosses betteraves. « Vous êtes Polonais ! on verra ça tout à l'heure. En avant, on vous amène au poste. » Près d'un tas de broussailles, j'ai plongé. Puis je me suis mis à courir. J'ai entendu des coups de feu, mais les balles ne m'ont pas touché. J'ai couru. Je suis arrivé près du village de Papierzyn où je connaissais un paysan. A l'aube j'ai frappé à sa porte : « Moishe, m'a-t-il dit, d'où viens-tu ? » « De l'au-delà » ai-je répondu. Puis je lui ai raconté Sobibor. Il m'a permis de me cacher toute une journée dans les meules de foin. A l'aube de la nuit suivante j'ai repris ma route. Je suis arrivé près d'une autre ferme où habitait un paysan que je connaissais. Mais il m'a dit : « Il y a des gendarmes partout et je ne peux rien faire pour toi. »

Avant d'être déporté, j'avais caché une partie de mes biens chez lui mais j'ai préféré ne pas y faire allusion et je suis reparti vers la région de Lublin. On disait qu'il y avait là des partisans juifs. Je n'en ai pas rencontré. Je restais aussi sans nouvelles de mon fils et de mes neveux qui s'étaient enfuis avec moi. Ce n'est qu'après la guerre que j'ai appris qu'ils avaient été abattus dans la forêt.

Au village de Papierzyn où je connaissais aussi un paysan, j'ai pu me cacher pendant sept mois dans une étable d'où je suis sorti quand j'ai entendu parler russe : c'était la Libération. Je ne savais pas quoi faire. J'étais libre.

A Zolkiewka, j'étais le seul Juif. J'ai travaillé là, chez un tailleur polonais le temps de gagner un pantalon et une veste. Je me sentais mal vu. J'ai alors repris ma route vers l'endroit où je m'étais arrêté avec le Russe ; j'ai appris qu'il avait été fusillé par les SS (2).

---

(2) Témoignage extrait de *Izkor-Buch*, Chelm, 1954.

De Chelm à Sobibor
Témoignage de Haïm Powroznik

Je suis né en 1911 à Liubomil où j'ai habité jusqu'à la guerre. J'ai été fait prisonnier en 1939 puis libéré. Ensuite j'ai dû m'installer à Chelm où je travaillais dans un camp de travail.

Au mois de février ou de mars 1943 un SS, Weiss, est venu au camp. Nous avons tous dû nous mettre en rang et marcher vers la gare. C'est comme ça que nous sommes allés à Sobibor. En route certains ont essayé de fuir mais des gardiens leur ont tiré dessus. Quelques-uns ont tout de même réussi, je crois. Notre convoi comptait cent vingt hommes et soixante femmes. Quand nous sommes arrivés, le Scharführer Wagner nous a demandé notre métier : il avait besoin de douze charpentiers. J'ai fait partie des hommes choisis et j'ai été conduit au camp n° 1. Tout le reste du groupe a été conduit au camp n° 3.

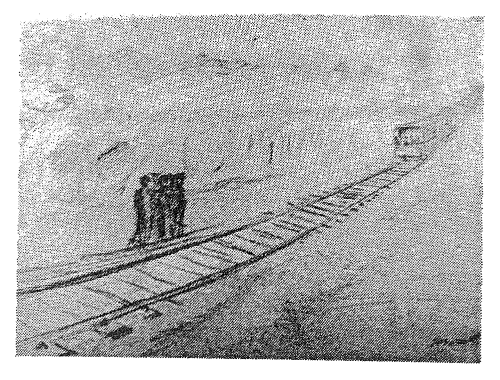
Nous avons appris qu'au mois de février 1943 un Wachmann, un prisonnier et une prisonnière s'étaient enfuis et que par représailles les Allemands fusillaient les cent cinquante travailleurs du camp n° 3. Les prisonniers avaient creusé un tunnel de trente mètres quand ils ont été dénoncés et exécutés.

Nous, au camp n° 1, nous avions pensé qu'on allait nous exécuter aussi. Frenzel nous a rassemblés et nous a tenu ce discours : « Des criminels ont voulu nous assaillir et ils ont payé cette tentative de leur vie. Vous vous êtes de braves travailleurs. Vous resterez chez nous. Pour vous, tout ira bien. » Puis il a prélevé trente prisonniers sur notre camp qu'il a envoyés travailler au camp n° 3.

(Dans le reste du témoignage, Haïm Powroznik raconte d'autres tentatives de révolte déjà rapportées par d'autres prisonniers) (1).

---

(1) Témoignage recueilli par Ilya Ehrenburg, le 10 janvier 1944 à Chelm. Paru dans *Merder fun Velker,* Moscou, 1945.



A l'envers, en polonais : *Sur le passage du train vers Sobibor.*

De Kolo à Sobibor
Témoignage d'Ehezkiel Menche

Je suis né à Kolo, près de la ville de Lodz. Ma famille était très nombreuse et avec tous mes cousins nous étions au moins deux cents.

Au mois de décembre 1940, nous avons été déportés dans un premier temps à Izbica et ce n'est qu'en avril 1942 qu'avec vingt membres de ma famille nous avons été pris dans une rafle et expédiés à Sobibor.

Le convoi comptait au moins six mille personnes. Dans chaque wagon, cent vingt à cent cinquante personnes étaient entassées. Parmi ces six mille, quarante artisans ont été sélectionnés par les Allemands comme aptes au travail. Je faisais partie des trois tailleurs choisis. A la foule des nouveaux déportés, le SS Steubel a tenu ce discours : « Vous recevrez tous des terres en Ukraine où vous pourrez travailler en paix. Maintenant vous allez changer de vêtements. » Il ajoutait aussi : « Vous allez écrire à vos familles que vous êtes bien arrivés et que vous êtes contents. » Puis la plupart des déportés ont dû aller au camp n° 3.

Quelques souvenirs

Les inventions sadiques de l'Oberscharführer Weiss :

Un jour, à l'heure de l'appel, l'un des nôtres a été déguisé en Moïse, puis obligé de monter sur une table pour chanter. Il devait chanter : « Moïse, Moïse, tes frères sont dans le pétrin. Bientôt avec eux on en finira, et le monde sera tranquille. » Nous, en entendant, nous devions tom-

ber à genou et faire en réponse : « Amen ». Le SS semblait heureux de nous faire jouer cette comédie.

Au mois de mai, Weiss a eu l'idée suivante : nous devions tous trouver un certain nombre de vers de terre et celui qui ne réussissait pas à trouver le nombre imparti dans un temps donné recevait vingt-cinq coups de cravache.

Nous avions compris depuis longtemps à quelle fin nous étions destinés mais nous ne savions pas comment nous organiser pour fuir. Ce n'est qu'en octobre 1943 que nous avons pu mettre au point un plan de révolte cohérent. Le travail devait être réalisé par quarante hommes séparés en deux groupes, la révolte fut fixée au 14 octobre, premier jour des fêtes de Soukoth.

Le premier groupe, dont je faisais partie, devait liquider les seize officiers SS et s'emparer de leurs armes. Le second groupe devait prendre possession des armes et des uniformes des officiers puis attaquer le dépôt de munitions. Une fois sa tâche terminée, mon groupe devait se joindre au second et, ensemble, nous devions entraîner tous les prisonniers à la révolte et à la fuite. Lerner et moi étions désignés pour liquider Greischutz et Klat à coups de hache pendant qu'ils essayeraient des vêtements. A quatre heures dix tout devait être terminé. Nous avons reçu nos haches le treize octobre et tout s'est passé comme prévu. Puis nous sommes allés vers l'entrée du camp. Mais là, les gardiens allemands se sont aperçus que quelque chose d'anormal se passait. Ils se sont mis à nous tirer dessus. Nous n'étions pas assez armés pour livrer une vraie bataille. De plus le commando qui avait charge de prendre le dépôt de munitions n'avait pas réussi. Alors nous avons tous couru en désordre, mais, avant d'atteindre la forêt, il fallait passer les barbelés et les fossés. Beaucoup des nôtres sont tombés. Sur les six cents prisonniers, je pense que seule une centaine a pu atteindre les forêts de Parczewski sur la route de Lublin à Zamosc. Mais nous avions beaucoup d'ennemis à combattre en plus des Allemands, des Ukrainiens, puis des fascistes polonais. Aussi, en 1945, nous n'étions plus que trente survivants.

Je voudrais rappeler le nom de deux héros sans lesquels nous n'aurions pas su organiser la révolte : c'est Sacha, de Minsk, et Feldhendler qui a été abattu après la Libération, en 1945, par les fascistes polonais (1).

---

(1) Témoignage recueilli par Ilya Ehrenburg, le 10 janvier 1944 à Chelm. Paru dans *Merder Fun Velker,* Moscou, 1945.

D'Ustryki-Dolny à Sobibor
Témoignage de Saloméa Hannel

La première rafle de Juifs au bourg d'Ustryki-Dolny a eu lieu en juin 1942. La seconde en hiver. Pendant cette rafle, plusieurs centaines de Juifs ont été conduits vers un ravin puis exécutés. Un des SS a dit avant de tirer : « Voyez comme le soleil brille et comme le monde est beau. Et vous, vous allez pourrir. » Je faisais partie des derniers Juifs du bourg. Avec eux j'ai été embarqué pour Sobibor. Le voyage a duré trois jours et trois nuits. Pendant ce voyage, plusieurs sont devenus fous, d'autres sont morts. Un enfant a été abattu au cours d'un arrêt. De nombreuses mères enviaient la femme dont l'enfant avait été abattu. Leurs enfants à elles devaient encore souffrir. Pendant les arrêts nous achetions aux cheminots des poignées de neige : 200 zlotys la poignée, pour calmer notre soif. Nous étions trois mille dans les wagons de ce train à l'arrivée.

Parmi cette foule, les Allemands ont sélectionné dix-huit jeunes gens et sept jeunes filles. Les autres sont allés au bain.

Je me souviens d'un jour où la chambre à gaz n'a pas fonctionné. Les déportés couraient alors nus dans le camp, les fascistes ukrainiens leur courant après et les assomant à coups de fouet. Parfois, certains déportés qui n'étaient pas sélectionnés étaient gardés en vie le temps qu'ils écrivent à leurs amis et à leurs familles qu'ils étaient bien arrivés.

Au camp la journée de travail commençait à cinq heures du matin. Des travailleurs étaient exécutés tous les jours : celui qui avait pris un morceau de beurre était tué. Si un Scharführer donnait à un travailleur quelque chose pour lui faire accepter un travail personnel, un autre pou-

vait vous tuer pour avoir accepté. La nourriture était infecte. Ralentir dans le travail pouvait valoir la mort, etc.

Un jour un convoi est arrivé, qui ne comportait que des morts dont des femmes qui avaient accouché en cours de route avant de mourir. Certains nouveaux-nés, dont le cordon ombilical n'était pas coupé, respiraient encore.

Trois semaines avant la révolte de Sobibor, les gardes du camp étaient renforcés. Il y a eu des soldats tout autour du camp. Nous avons entendu des coups de feu. Le Scharführer nous a dit à l'appel que cent soixante prisonniers avaient été liquidés pour tentative de fuite. La révolte était organisée par des déportés juifs d'U.R.S.S., notamment par l'un d'eux, Sacha Petcherski. La révolte était bien préparée... Dans chaque atelier des SS ont pu être descendus. Les Allemands n'ont pu commencer leur défense que par hasard. Un SS a trouvé deux cadavres au secrétariat et s'est enfui en criant ce qui a permis aux Ukrainiens et aux autres Allemands de s'organiser. J'ai pu m'enfuir et atteindre un village.

Je n'ai pas le type juif, c'est à cela que j'ai dû la vie. Je suis allé à Cracovie où je me suis mêlé à la population non juive (1).

---

(1) Témoignage fait en 1947 déposé au Yad Vachem (Jérusalem).

De Staw à Sobibor
Témoignage de Zelda Metz

En 1939 j'avais 14 ans et j'étais écolière. Je vivais avec mes parents et mes deux sœurs. De toute ma famille, je suis la seule vivant actuellement. Mon village se trouvait à cinquante kilomètres de Sobibor. Là, des paysans polonais m'ont raconté que des Juifs venaient de toutes les directions à Sobibor et qu'ils étaient tués. « On voit, me disaient-ils, les flammes des bûchers à plus de quinze kilomètres. » Nous vivions dans la terreur.

Le 22 octobre 1942, des SS de Chelm sont arrivés. Ils ont annoncé que notre ville devait devenir *Jüdenrein,* que tous les Juifs devraient aller à Wlodava où l'on allait créer une ville juive. Un pot-de-vin donné à l'Allemand Holzhammer a fait que huit cents personnes, que tout le ghetto, a été envoyé à Staw. Les autres sont allés à Wlodawa, puis à Sobibor. Ma famille a fait partie du groupe transféré à Staw. A Staw nous vivions dans un camp de travail où nous devions travailler douze heures par jour. Pour nourriture nous avions du café le matin et, le soir, une soupe, et deux cents cinquante grammes de pain le midi. La population juive de Staw avait été déportée à Sobibor avant notre arrivée. Nous logions dans un vieux moulin. La promiscuité la plus épouvantable et le typhus faisaient des ravages. Le travail était dirigé par l'entrepreneur allemand Holtzhammer qui, non seulement nous exploitait, mais nous mentait. « Vous terminerez les travaux d'amélioration de vingt mille mètres carrés puis vous pourrez retourner chez vous. » Mais, chez nous, c'était Sobibor. La distance de Staw à Sobibor était de quarante-deux kilomètres et c'est sur des charrettes réquisitionnées chez des paysans que nous avons fait le chemin.

En quittant Staw nous nous sommes aperçus que nous n'allions pas vers chez nous mais vers Sobibor. Alors des jeunes ont essayé de fuir vers la forêt. Mais tous les fuyards ont été abattus. Moi, je n'ai pas voulu quitter les miens et, au soir, nous avons atteint Sobibor. On nous a fait entrer, famille par famille. Puis le SS Wagner a sélectionné trois hommes et une femme. A la femme il a donné l'ordre de choisir onze jeunes filles sachant tricoter. La femme en a choisi quinze, dont moi-même. Puis, entre trois haies de barbelés, nous avons gagné le camp des travailleurs. J'étais à Sobibor et je devais y tricoter des pullovers et des chaussettes. La laine provenait sans doute des bagages des déportés. Ces tricots étaient pour les SS, les SS dont j'ai fini par connaître les noms : Gustav Wagner, Karl Frenzel, Niemann, Greischutz, Rost, Wetland et d'autres encore. Il y avait aussi beaucoup de gardes ukrainiens qu'on appelait les Noirs, ou alors par leurs prénoms : Ivan, Volodia, etc. Je me souviens aussi particulièrement de l'un d'entre eux nommé Klat. Les Allemands avaient leur quartier en dehors du camp. Ils avaient des servantes ukrainiennes déportées de Dniepropetrowsk. Le SS Wagner était une brute féroce. Il aimait le sang ; il tuait au moins un travailleur par jour. Les prisonniers habitaient dans le camp n° 1. Personne n'habitait dans le camp n° 2 où se trouvait le secrétariat du camp et la comptabilité des biens saisis sur les déportés. Ceux qui arrivaient d'Europe occidentale ne se doutaient pas qu'ils étaient dans un camp de la mort. Ainsi on leur demandait de retenir le numéro de leur quittance quand ils donnaient leurs vêtements avant d'aller prendre le bain, c'est-à-dire avant d'aller aux chambres à gaz. Certaines fois, un fonctionnaire leur donnait des numéros en fer blanc et les priait de ne pas les perdre.

Nous savions tous ce qu'était le camp n° 3 mais personne d'entre nous n'y avait été. Au camp n° 3 il n'y avait qu'une seule sortie. Nous voulions tous nous enfuir. Nous voulions raconter ce crime qu'était Sobibor. Il nous semblait que si le monde savait ce qu'était Sobibor, l'Allemagne nazie serait mise en pièces, balayée. Il nous semblait que si l'on connaissait notre martyr, on viendrait nous libérer, on admirerait notre endurance, on s'inclinerait devant nos souffrances. J'avais dix-sept ans à Sobibor et je ne voulais pas mourir.

Il y eut plusieurs tentatives de fuite. Par une nuit noire et pluvieuse deux des nôtres ont pu passer les barbelés. Par

représailles, il y eut vingt travailleurs abattus. Il y eut aussi une tentative au sein du *Waldkommando*. Mais ils ont presque tous été repris et exécutés. Au mois de juin ou juillet 1943, je ne sais plus, à minuit, nous avons tous été réveillés : « En rang, hurlaient les SS. » Puis ils nous ont comptés et recomptés pendant plus d'une demi-heure. Les Ukrainiens faisaient un cercle autour de nous et braquaient des mitrailleuses. De loin nous entendions des coups de feu. C'étaient des partisans qui venaient nous libérer. Le matin de cette nuit l'Oberführer Frenzel nous a dit : « La nuit dernière des bandits ont voulu approcher du camp. Ils ont été repoussés. » Nous avons appris par la suite que les partisans avaient attaqué le camp, sans succès.

En été 1943, je travaillais à la construction d'un camp n° 4. Les SS étaient très pressés d'achever ce camp composé de baraquements d'habitations et de bunkers. Pour accélérer le travail, les SS ont formé un *Straffkommando* (commando punitif). Il fallait manger en courant, il fallait tout faire en courant. Quarante à cinquante des nôtres sont morts pendant la construction de ce camp.

La révolte au camp n° 3

Au mois de septembre 1943 la garde a été renforcée en pleine journée et des SS sont montés sur les miradors, avec des mitrailleuses. Nous avons entendu une fusillade, qui venait du camp n° 3. A l'appel, Frenzel nous a dit : « Les Juifs du camp n° 3 ont voulu organiser une fuite collective. Ils ont tous été fusillés. » Nous avons appris plus tard que le commando du camp n° 3 avait réussi à creuser un tunnel sous les barbelés mais qu'ils avaient été dénoncés.

On parlait sans cesse de fuite. Pendant le travail nous nous communiquions nos projets. On voulait mettre le feu au dépôt, profiter de la pagaille... Les jeunes qui venaient le matin nettoyer les bottes et les chambres des SS voulaient les assassiner dans leurs lits mais ils étaient très jeunes. Comment pouvaient-ils faire ? Les plus pessimistes étaient les Juifs hollandais et allemands. Ils disaient que même si une fuite générale réussissait, ils ne sauraient pas où aller, ne parlant pas polonais et ne connaissant pas le pays.

Enfin les prisonniers soviétiques et Léon Feldhendler ont organisé une fuite collective. Je ne connais pas les détails du plan. Je sais que l'Untersturmführer Niemann a été tué le 14 octobre 1943 à quatre heures de l'après-midi. Je sais aussi que l'Oberscharführer Getzinger a été tué dans l'atelier des cordonniers. On a liquidé aussi le Wachmann Klat et je sais aussi qu'un officier a été descendu à l'ébénisterie par deux insurgés. Les SS Beckmann et Steubel ont été liquidés au secrétariat. Il y a eu trois SS qui nous ont échappé : Frenzel, Bauer et Richter. A cinq heures, j'ai été dans la cour, vers la grande place où Sacha se trouvait. Lorsque j'ai atteint les barbelés ils étaient déjà coupés. Puis les Ukrainiens nous ont tiré dessus et beaucoup sont morts sous leurs balles, déchiquetés sur les champs de mines. Nous sommes quand même nombreux à avoir réussi à fuir. Mais beaucoup parmi nous s'étant joints aux brigades des partisans sont tombés en luttant. D'autres encore ont été abattus par des fascistes polonais. Moi j'ai pu me cacher chez un paysan pendant deux mois, puis j'ai réussi à me procurer des faux papiers d'« aryenne ». Enfin, je suis allée à Lwow, où là, j'ai repris une vie normale jusqu'à la fin de la guerre, comme si Sobibor n'avait jamais existé (1).

(1) Paru dans *Dokumenty Zbroni i Meczestwa* (Documents sur les crimes et le martyre), Cracovie, 1945. Le témoin vit actuellement aux U.S.A.

A l'ombre de Sobibor
Témoignage de Michaël Knopfmacher

Je suis né à Kolacze dans la région de Lublin. Ma famille comptait huit enfants. Les Polonais de la région étaient orthodoxes et moins antisémites que les catholiques. Après le début de la guerre, il n'y a pas eu de poste de police allemande à Kolacze. Aussi ne nous soumettions-nous pas à l'ordonnance du port obligatoire du brassard. Un jour des jeunes ont pris mon père pour le punir d'aller sans brassard. On voulut même le noyer. Cependant de vieux paysans ont empêché cela.

La demande de ma mère

Par une nuit de l'hiver 1941 des *Hassidim* ont accompagné un homme chez nous, le rabbin de Radzyn. Ce rabbin était recherché par les Allemands. Ma mère lui a fait tous les honneurs dus à sa sainteté en pleurant. Alors, ému, le rabbin a demandé ce qu'il pouvait faire pour elle. Elle lui a demandé : « Fais que mes fils restent en vie, afin qu'ils puissent faire le *kaddish* (1). » Et, lorsqu'après la guerre j'ai retrouvé mon frère seul avec moi-même survivant de toute ma famille, je me suis souvenu de la demande faite au rabbin.

(1) Prière pour un défunt de la famille faite par un fils.

Sobibor

En mars 1942, tous les Juifs de la région ont reçu l'ordre de se rassembler à Wlodawa. Moi, je ne voulais pas y aller. Un paysan nommé Jurczuk voulait bien m'employer comme berger. J'avais quinze ans. Mais une semaine après que les miens soient partis, le paysan m'a dit : « Je ne peux pas te garder. Je risque ma peau. On est puni de mort quand on cache un Juif. Mais si tu viens la nuit en cachette, je te donnerai à manger. » Je suis alors allé dans les forêts. Je dormais ici et là, un gros bâton à la main. Les paysans savaient que je me cachais dans la forêt, mais aucun ne m'a dénoncé. Mes chaussures se déchirant, je me suis fabriqué des *laptis* avec des écorces légères. Puis l'été est passé. De temps à autre un paysan m'apportait des nouvelles des Juifs du ghetto de Wlodawa. Je le priais de transmettre mon affection à ma famille. Une nuit où j'étais caché dans une botte de foin, je fus éveillé par des voix. J'eus peur et je pris le bâton que j'avais toujours avec moi. J'attendis. Les voix parlaient yiddish et parmi ceux qui parlaient j'ai reconnu mon frère et l'une de mes jeunes sœurs. Ils disaient qu'une rafle, une rafle effrayante avait eu lieu à Wlodawa et que l'on tuait les gens ou qu'on les déportait à Sobibor. Certains avaient réussi à s'enfuir dans la forêt. Mais comment passer l'hiver dans la forêt ? Un jour, chez un paysan, je rencontrai Romiach l'infirmier de notre village. « Ne le laissez pas partir » a-t-il dit à un paysan. « On le prend, on le conduit à la gendarmerie et en échange on recevra du sucre ou du sel. » « Non, a dit le paysan, c'est notre petit Juif, celui-ci. On le laisse partir. » Un groupe de fugitifs, rescapés de Parczew s'était arrêté dans la forêt. Aux hommes, les gendarmes ont coupé la barbe. Puis ils ont déshabillé tout le groupe afin d'échanger les vêtements contre du beurre et ils ont tiré dans le tas, en blessant plusieurs. Quelques-uns ont survécu.

Puis, avec mon frère et ma sœur, j'ai décidé de rejoindre nos parents au camp d'Adampole ; nous ne pouvions passer l'hiver dans la forêt.

Dans le train vers Sobibor

En arrivant à Adampole j'ai appris que ma grand-mère était malade, très malade et qu'elle était restée à Wlodawa.

J'ai mis une casquette de paysan et j'y suis allé. C'était un vendredi et de nombreux paysans avaient l'habitude d'aller au moulin de Wlodawa. J'en ai rencontré un qui a bien voulu me prendre sur sa charrette. Sur le chemin, des SS nous ont demandé : « *Polak ?* » et nous avons répondu : « *Polak.* »

A Wlodawa, nous avons aperçu un groupe de Juifs encadrés par des SS. J'ai continué mon chemin avec les paysans en direction du moulin et je me suis faufilé dans le logement de mon oncle. Il n'y avait personne. Mais, dans l'appartement contigu ma grand-mère était couchée. Elle m'a demandé de l'eau ; elle avait l'air d'aller très mal. Je ne savais pas quoi faire. Puis j'ai voulu retourner à Adampole. Mais je n'ai pas retrouvé le paysan qui m'avait amené. Les Allemands m'ont arrêté, interrogeant : « *Jude ?* ». « *Polak* ». Un Polonais qui passait a dit « Non, c'est un Juif. » Alors un des Allemands a demandé à l'autre : « *Was machen wir mit den Juden ?* » « *Abschiessen* » répondit l'autre. (Fusillons-le.) Puis ils m'ont poussé en avant avec leurs chiens. Au moment où ils s'apprêtaient à me fusiller contre un mur, une bande de SS est passée, conduisant un groupe de Juifs. Alors on m'a mis dans le groupe et on nous a tous dirigés vers l'école de la rue Solna. Dans l'après-midi des chariots sont arrivés, sur lesquels on a mis les malades et les enfants et nous sommes partis.

En marchant, j'aperçus Szlomo Lemberger que nous appelions toujours Szlomo Doktor parce qu'il avait toujours sur lui des médicaments et des pansements. « Reste près de moi » m'a-t-il dit. « C'est à Sobibor qu'on nous mène. On essaiera de filer du wagon. Ne bouge pas. Ils tuent sur place. » En effet, il suffisait de faire un pas hors des rangs pour recevoir une balle dans la tête. Les SS nous entassaient dans les wagons à coups de crosse. Szlomo et moi nous nous sommes approchés de la lucarne et avons pu enfoncer le grillage. Il a sauté le premier et je l'ai suivi. Nous voulions atteindre les marais de la forêt, pour mieux nous cacher, et puis, de là, reprendre la route vers Adampole. De loin, nous avons aperçu un groupe de SS qui marchait le long des rails. J'ai appris plus tard que d'autres avaient sauté du train mais que très peu avaient survécu. Dans la forêt, nous nous sommes trompés de route et au lieu d'arriver à Adampole nous avons atteint à l'aube la gare d'Orchow, d'où nous étions partis pour Sobibor. Nous avons dû marcher longtemps avant d'atteindre Adampole. Les miens croyaient que j'étais mort. Nous

avons réussi, mon frère et moi, à acheter des revolvers à des paysans, puis nous sommes partis dans la forêt où nous avons trouvé le groupe de partisans de Lichtenszein qui nous a accepté. Ce n'est qu'au mois d'août 1943 que nous avons pu franchir le Bug. Cachés dans les broussailles, on attendait de pouvoir passer. Des Polonais nous ont dénoncés aux SS. Nous avons eu un léger combat ; les SS se sont enfuis et nous avons passé la rivière en plein jour. On nous a intégrés dans la brigade Molotov. Là nous étions heureux car nous pouvions enfin manger en abondance. Les paysans avaient peur et nous fournissaient des vivres. Mon cousin, Moshe Zelikowicz, a pu s'enfuir le jour du massacre d'Adampole, le 13 septembre 1943. Il m'a raconté qu'une bande de SS à Wlodowa, a fait un vrai massacre, dans la ville. Ma mère, avec ses six enfants, a été fusillée dans la cour. Mon père a été abattu à coups de fourche dans l'étable.

Avec les partisans nous avons livré de véritables batailles. Plus tard, je me suis engagé dans l'Armée rouge pour pouvoir me battre en Allemagne. En 1947, je suis parti en Israël.

Bibliographie

B. AJZENSTEIN, *La résistance dans les ghettos et dans les camps,* matériaux et documents, Commission centrale d'histoire juive, Varsovie, 1966. (En polonais.)

Ilya EHRENBURG, *Merder fun Velker,* Zamlung II, Emes, Moscou, 1945.

Moshe HOCHMAN, « Sobibor », in *Memorial pour Chelm,* Johannesburg, 1954. (En yiddish.)

Jewish Observer and Middle East Review, numéro d'avril 1965.

Le camp d'extermination de Sobibor, Commission centrale d'enquête sur les crimes nazis en Pologne, vol. III, Varsovie, 1947. (En polonais.)

Les crimes allemands en Pologne, Commission centrale d'enquête sur les crimes nazis en Pologne, vol. II, Varsovie, 1947. (En polonais.)

LUKASZEWICZ, *Biuletyn Glownej Komisji Badania Zbrodni Hitlerowskiej w Polsce,* n° 3, 1947.

A. PETCHERSKI, *La révolte de Sobibor,* Emes, Moscou, 1946. (En yiddish.)

Léon POLIAKOV, *Le bréviaire de la Haine,* Calman-Lévy, Paris, 1951.

Rudolf REDER, *Belzec,* Commission d'histoire juive, Cracovie, 1946. (En polonais.)

Adam RUTKOWSKI, « La résistance dans le camp de la mort de Sobibor », in *Bulletin de la Commission d'histoire juive,* n° 65-66, 1968. (En polonais.)

Sobibor, Informatie Bureau u het Nederland, Rote Cruiz, S'Gravenhague, 1946. (En hollandais.)

Sovietish Hejmland, n° 2, 1964, n° 10-12, 1968. (En yiddish.)

Stanislaw SZMAJZNER, *Inferno em Sobibor. A tragedia de un adolescente judeo,* Rio de Janeiro, 1968.

U.R. TALMANT, « Les insurgés de Sobibor. Quelques détails par un rescapé », in *Résistance unie,* n° 1, Vienne, 1962. (En allemand.)

Josef TENENBAUM, *In search of a lost people — Sobibor,* The Beechhurst Press, New York, 1948.

V. TOMIN et A. SINILNIKOW, *Retour indésiré. Récit documentaire,* La jeune garde, Moscou, 1964. (En russe.)

Isa VERMEHREN, *Reise durch den letzen Akt. Ein Bericht,* Christian Wegner, Hambourg.

Slava ZIMERMAN-GINZBURG, « Leur dernier chemin », in *Mémorial de Kurow,* Tel Aviv, 1955. (En yiddish.)

Herszel ZUKERMAN, « De Kurow à Sobibor. La révolte dans ce camp », in *Mémorial de Kurow,* Tel Aviv, 1955. (En yiddish.)



ACHEVÉ D'IMPRIMER PAR
L'IMPRIMERIE CH. CORLET
14110 CONDÉ-SUR-NOIREAU

N° d'Imprimeur : 2067
Dépôt légal : 2e trimestre 1978